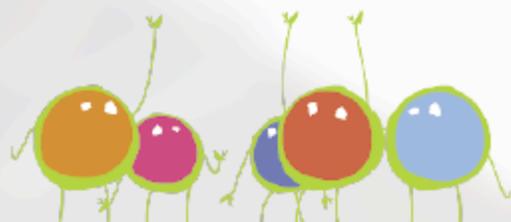


Recueil de nouvelles

Nouvelles du travail

Juin 2010 - Tome 5



SOMMAIRE

<i>PREFACE</i>	4
<i>AVANT-PROPOS</i>	7
<i>Camarade Nollin</i>	<i>1^{er} prix du concours</i> 9
<i>Prochain CE : Juste après l'enterrement</i>	<i>2^{ème} prix du concours</i> ... 13
<i>La Sentinelle</i>	<i>3^{ème} prix du concours ex æquo</i> ... 20
<i>Le choix d'Ibrahima</i>	<i>3^{ème} prix du concours ex æquo</i> 25
<i>À la droguerie</i>	29
<i>A la six quatre deux</i>	33
<i>A ma guise</i>	38
<i>Accident</i>	42
<i>A.N.S.H.</i>	46
<i>Autopia</i>	50
<i>Bad day</i>	55
<i>Consonne contre voyelle</i>	59
<i>Crédit de confiance</i>	64
<i>Dernier pèlerinage</i>	69
<i>Douceurs</i>	73
<i>Gibbeuse</i>	79
<i>Jocelyne</i>	83
<i>L'abattoir</i>	86
<i>La danse du balai</i>	91
<i>La Panthère</i>	96
<i>Le Boss</i>	100
<i>Le carton</i>	104
<i>Le contrôleur</i>	108

<i>Le hasard à la barre</i>	111
<i>Le portail</i>	116
<i>Le putois</i>	119
<i>Le règlement, c'est le règlement</i>	120
<i>Léo</i>	125
<i>Les deux fourchettes du Gros et Mollo</i>	129
<i>Les heures grises</i>	133
<i>Les yeux pour pleurer</i>	136
<i>Mauvaise nouvelle</i>	141
<i>Meli-melo drame</i>	145
<i>Mes "folles" nuits en psychiatrie</i>	150
<i>Pas de café pour Thérèse</i>	155
<i>Pédagogie par l'exemple</i>	159
<i>Préparatifs</i>	163
<i>Promotion cagibi</i>	165
<i>Risques psychosociaux</i>	170
<i>Satisfaction</i>	175
<i>Service de nettoyage</i>	177
<i>Travail</i>	181
<i>Un homme indispensable</i>	184
<i>Une épure</i>	189
<i>A.V.S.</i>	<i>1^{er} prix du concours 2006</i>
<i>Laisser battre doucement</i>	<i>1^{er} prix du concours 2007</i>
<i>Sous surveillance ?</i>	<i>1^{er} prix du concours 2008</i>
<i>Le pain de tous les jours</i>	<i>1^{er} prix du concours 2009</i>

PREFACE

Depuis que *La Gazette de Sète* existe je m'amuse, chaque semaine, à faire intervenir Paul Valéry dans son courrier des lecteurs. Je puis dans son œuvre à la louche. J'en tamise les extraits au gré de ma fantaisie. Je mêle sans vergogne les jugements qu'il portait sur son siècle à ceux que les habitants de son « Île singulière », mes concitoyens, portent, aujourd'hui, sur le nôtre. Cette confrontation arbitraire produit des résonances inattendues, des dissonances instructives, des chocs spectaculaires ou d'absolus non-sens. Bref, je me comporte comme l'un de ces « journalicules » que Paul Valéry exérait. Mais je trouve du plaisir à ce petit jeu iconoclaste parce qu'il relativise la pertinence des références datées, met en évidence les dangers permanents du nombrilisme, milite pour l'interdiction des œillères dans les regards portés sur le monde.

Quand l'ARACT m'a proposé de présider le jury de son concours de nouvelles sur le thème du travail, puis de préfacier le recueil ci-joint des œuvres primées, je m'en suis donc remis, en bonne logique ludique, à la définition du travail que donnait « Pépé Paul » dans sa préface de « La France travaille », un ouvrage paru en 1932 aux Editions de France: « *Travail est toute dépense d'actes qui tend à rendre les choses, les êtres, les circonstances, profitables ou délectables à l'homme; et l'homme lui-même, plus sûr, plus fier de soi.* » C'est à cette définition, dont l'angélisme m'a fait d'emblée sourire, que j'ai confronté les appréciations portées par les auteurs anonymes des 93 regards sur le travail qui étaient en compétition. Et c'est ainsi que j'ai mesuré, à 78 ans d'intervalle, le grand écart... entre deux civilisations.

Paul Valéry appartenait à une civilisation localisée qui se croyait supérieure aux autres par la grâce de sa naissance sur le pourtour de la Méditerranée - où s'était ébauché « *l'idéal du développement le plus parfait de l'homme* » - et qui attribuait son génie à l'équilibre harmonieux de ses valeurs spirituelles et matérielles. Lui-même insistait sur le mot : « *Je dis « valeur », c'est le point capital. Il y a une valeur esprit, comme il y a une valeur blé, une valeur or...* » Toute la vie

sociale se résumait à « *un simple conflit d'évaluations* » entre « *l'économie spirituelle* » et « *l'économie matérielle* ». Sur le grand marché des affaires humaines, la « valeur travail » était forcément la plus « *profitable ou délectable* » de toutes les déclinaisons de la « valeur esprit » puisque c'est à elle que la société « civilisée » devait, tout à la fois, la profusion de ses chefs d'œuvre et l'épanouissement de ses libertés. On parlait, d'ailleurs, moins de « travail » que de « métier », ou d'« œuvre ». Cela signifiait que la « valeur travail », valeur d'excellence, magnifiée, exaltée, ne pouvait être réduite, sans déchéance, à la nécessité, pour le travailleur, de gagner son pain quotidien. Paul Valéry en faisait même la valeur fondamentale de « *l'esprit français* » : « *La moindre réflexion, écrivait-il dans « La France travaille », fait apparaître toute l'importance des valeurs professionnelles, des expériences capitalisées, de la multiplication et du perfectionnement des métiers dans la constitution de notre être national... La France est une sorte d'œuvre.* »

Que reste-t-il, un siècle et plusieurs guerres plus tard, de cette conception héroïque du travail ? L'équilibre des valeurs s'est rompu. Loi des cycles. Dans tous les pays engendrés par les idéaux de la civilisation méditerranéenne, l'« être national » souffre de se désagrèger. Nous appartenons désormais à une civilisation délocalisée qui se sait mortelle. En se mondialisant, la « valeur travail » s'est tellement dépréciée qu'elle pointe chaque jour au Pôle emploi. Qui parle encore de « métier » ou d'« œuvre » ? Le travail n'est même plus le moyen le plus élémentaire de vivre. Le chômage dévalorise l'individu en lui ôtant la liberté de gagner sa vie. Retour aux temps barbares. En témoignent toutes celles et tous ceux qui prennent la plume, de nos jours, pour parler du travail, en raconter, par le menu détail, sur tous les tons, leur vécu quotidien à la boutique, à l'atelier, au bureau, à l'école, à l'usine, au ministère...

Quand ils décrypteront les récits recueillis, depuis cinq ans, par l'ARACT, les sociologues du futur y découvriront une somme d'attestations si instructives, sur la dévalorisation progressive du travail, qu'ils en concluront sûrement que la France du travail était, au début des années 2000, une sorte d'enfer... On s'y ennuie, on s'y angoisse, on s'y enlise, on s'y chahute, on s'y harcèle, on s'y entretue, on s'y suicide... Les pulsions y sont souveraines, les peurs

tirent les comportements vers le bas, les envies de meurtre y sont plus répandues que les actes d'héroïsme. Retour à la définition étymologique: « *travail*, du latin *tripalium*, instrument de torture... » Maintenant, le travail au quotidien, c'est un polar !

Il est donc significatif que deux des quatre nouvelles mises en exergue par le jury de ce concours 2010 (« *Prochain CE : Juste après l'enterrement* », 2ème prix ; « *La Sentinelle* », 3ème prix) soient deux œuvres sorties du tonneau des romans noirs. A mon avis strictement personnel, c'est par souci d'exorcisme, par volonté de résistance intellectuelle de la « valeur esprit », que les douze jurés ont choisi, au cinquième tour de scrutin, à bulletins secrets, de décerner le 1er prix, acquis par 8 voix sur 12, à « *Camarade Nollin* », une nouvelle qui, au contraire, à l'écart des fictions, raconte - vrai scoop ! - la découverte authentique d'une œuvre produite par la « valeur travail » aux temps républicains anciens... Quant à l'histoire d' « *Ibrahim* » (3ème prix ex-æquo), elle nous renvoie, fort à propos, sur les bords d'une *Mare Nostrum* devenue post-coloniale...

Je suis Sétois, donc, bien sûr, j'exagère. La noirceur n'est pas devenue totale dans le monde du travail. Ce recueil compte des perles d'espérance. On en trouve même dans les témoignages des enseignants qui subissent, en première ligne, les pires effets de la « valeur fric » contemporaine. Je vous recommande, en particulier, la lecture de « *Gibbeuse* ». On s'accroche à ce qu'on peut...

Paul Valéry faisait pareil. Il avait pressenti le basculement des valeurs mais ce misanthrope cultivait désespérément l'optimisme : « *Les arts et les techniques auront beau changer ; les vitesses, les puissances, la précision utilisable, l'emploi des relais auront beau croître au-delà de toute conjecture actuelle, la valeur de l'individu sera toujours, en dernière analyse, le support essentiel des valeurs de toutes créations ou organisations matérielles. Le travail sera peut-être plus « intellectuel » ; mais peut-être verra-t-on se dégager magnifiquement certains dons...* » Nous y sommes ! La preuve est faite ici que la dévalorisation du travail épanouit les dons d'écriture, et, crois-moi, cher « Pépé Paul », c'est une nouvelle délectable !

Alain ROLLAT
Journaliste, Président du jury

AVANT-PROPOS

Je ne cacherai pas ma satisfaction pour notre cinquième année du « Recueil de Nouvelles » de voir à quel point le succès de cette initiative va grandissant.

Succès de la participation au concours avec 93 nouvelles qui sont parvenues à l'ARACT LR en quelques semaines.

Succès avec nos présidents de Jury qui année après année manifestent une présence, un engouement, un intérêt qui nous surprennent, nous, administrateurs. Cette année un grand merci à Alain ROLLAT journaliste et écrivain notamment connu par la génération des lecteurs du monde des années 80-2000 et plus localement par ceux qui ont le plaisir de lire son éditorial hebdomadaire dans la Gazette de Sète.

Succès avec notre partenaire Sauramps, qui nous accueille dans ses locaux d'Odysseum pour une manifestation toute à fait originale avec débat, échanges sur la thématique du travail précédant la cérémonie de remise des prix aux lauréats.

Mais l'essentiel se trouve dans les textes proposés par les participants avec une tonalité sociale souvent difficile. Se succèdent ainsi des situations professionnelles, personnelles parfois dramatiques qui sont hélas la marque de notre environnement social et économique d'aujourd'hui. Pertes de la valeur travail, gestion des ressources humaines cruelles avec ses répercussions collectives ou individuelles qui s'enchaînent jusqu'à l'acte ultime de la séquestration, opérations de ventes d'entreprises à des capitaux financiers...

Certaines histoires de vie venant de tous les secteurs de notre économie, sont de véritables petits romans dont certains mériteraient d'être traduits en scénarios et mises en scène tant ils sont riches de situations iconoclastes, de rebondissements étonnants, de réalismes époustouflants comme dans les nouvelles

de ce syndicaliste dans « Prochain CE : Juste après l'enterrement » ou bien « A la Droguerie », ou bien encore ce savoureux « Camarade Nollin » et tant d'autres. Quel style, quelle originalité dans « Consomme contre voyelle » !

Je ne peux pas imaginer que ces centaines de témoignages recueillis depuis 5 ans restent en l'état ! Ils mériteraient un travail d'analyse sociologique, scientifique qui nous éclairerait sur les multiples situations et conditions du monde du travail.

Enfin pour ma dernière année de Présidence du CA de l'ARACT, je ne peux pas oublier que cette initiative prise pour la Semaine de la Qualité de Vie au Travail émane d'un de mes prédécesseurs Marc Lopez à qui j'ai le plaisir de rendre un hommage amical.

Bruno COSTIGLIOLA
Président de l'ARACT Languedoc-Roussillon

Camarade Nollin

Andrée JACQUET

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.

Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.

Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.

La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des

maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.

Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu... Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprénais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescence jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset...

De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »

Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.

A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.

Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu – à l'insu de son client aristocrate – graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.

Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ? »

Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté – « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » – et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :

« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour eux, « Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir, toujours

ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage... »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

Prochain CE : Juste après l'enterrement

David SKIDA

Les Armani cirées parcouraient l'épaisse moquette du couloir d'une cadence martiale. Elles s'approchaient sans faiblir d'une porte épaisse en chêne clair. Sans prendre la peine de frapper, Carrara entra dans le bureau du PDG de CLAMEX, Luc De Montclair. Comme il s'y attendait, ce dernier se trouvait derrière l'imposant meuble en ébène qui occupait une bonne partie de la pièce, penché sur une pile de documents. Derrière son patron, une immense baie vitrée donnait sur les toits raides de l'unité de production de l'usine. Jean-Pierre Carrara était le DRH de l'entreprise depuis près de quinze années et les deux hommes se connaissaient parfaitement. De Montclair fronça les sourcils en relevant la tête. L'intrusion si soudaine de son bras droit dans son antre signifiait qu'un événement majeur venait de se produire. Ce que l'homme confirma d'une voix sombre.

- Luc, je viens d'apprendre le suicide de Yann Roubiret.

Roubiret était le délégué syndical le plus virulent de l'entreprise. Souvent, les trois hommes avaient eu maille à partir lors d'épiques séances au Comité d'Entreprise. Sa mort bouleversait à coup sûr les six cents salariés de CLAMEX. De Montclair eut un seul commentaire, perdu dans ses pensées.

- Quand a lieu l'enterrement ?

- Après-demain, à 9 heures.

- Ok... Merci, Jean-Pierre... Au passage, demande à Muriel d'annuler tous mes rendez-vous de la matinée des obsèques.

Le surlendemain, comme en réponse à un cliché, la pluie s'était mêlée au cortège. Tous les salariés de l'entreprise étaient venus accompagner leur camarade pour son dernier voyage. Roubiret reposerait dans un petit village paumé à une centaine de kilomètres de l'usine. De Montclair se trouvait quelques rangs derrière la veuve, qu'il trouvait à son goût. Peut-être passerait-il lui rendre visite d'ici un jour ou deux, lui proposer son aide, voire plus si affinités. Le noir moule si bien son beau petit cul, pensait-il. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien trouver à ce crétin de Roubiret ?

Dans l'église, étroite et décrépie, il récita un discours conventionnel, saluant « les passes d'armes, avec toutefois beaucoup de respect, qu'il a échangées avec un employé méritant ». Il ne laissa rien paraître du mépris que lui avait inspiré le délégué syndical pendant toutes ces années. Les larmes versées par ses amis et ses proches lui donnèrent la nausée, et il s'éclipsa rapidement après la cérémonie.

De retour sur le site de CLAMEX dans l'après-midi, il ordonna à Muriel de faire barrage à quiconque tenterait de le joindre et d'appeler Carrara pour un entretien sur-le-champ. En l'attendant, il dénoua sa cravate et se servit un verre de la bouteille de whisky dont il gardait toujours un exemplaire dans son bureau. Pensif, il se planta devant la fenêtre et observa son territoire. La pluie avait redoublé et recouvrait les murs gris d'une laque brillante. Il ne se retourna pas quand son DRH entra dans la pièce, une pile de documents à la main.

- Encore une journée de foutue, grogna De Montclair.

- Oui, mais que veux-tu... Tu crois qu'il se serait passé quoi si tu avais refusé que le personnel aille à l'enterrement ? Et puis, ce n'est pas ce que nous avons de plus important à penser. J'en ai profité pour t'amener ça, ajouta-t-il en brandissant la liasse de feuillets.

- C'est la dernière offre de... ?

Ils furent interrompus par Muriel qui entra dans la pièce, un bouquet de fleurs somptueux en mains. Carrara se détourna légèrement en prenant soin de cacher ses papiers à la vue de la secrétaire.

- Monsieur, je m'excuse de vous déranger, mais...

- Muriel ! Je croyais pourtant avoir été clair, la coupa De Montclair. Je ne veux voir personne ! Qu'est-ce que c'est que ce bouquet de fleurs encore ?

- Cela vient de Mme Roubiret, répondit-elle d'un ton contrit. J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas la faire attendre, vu les circonstances...

Le patron se radoucit immédiatement en comprenant qui était à l'origine de cette intrusion. Son visage se barra d'un sourire de convoitise en répondant à sa collaboratrice.

- Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Faites-la entrer sans attendre ! Posez ces fleurs sur mon bureau, merci.

Muriel disparut à leur vue quelques secondes avant de laisser le passage à la silhouette voluptueuse de Sylvie Roubiret. Elle s'était changée et avait passé une robe qui mettait en valeur le galbe de ses jambes et épousait chacune de ses formes. Les deux hommes pensaient en la regarder s'approcher du bureau que la jeune veuve ne tarderait pas à trouver un remplaçant au défunt. De Montclair espérait qu'il arriverait avant cela à la glisser dans son lit pour quelques parties de jambes en l'air. Il était marié mais ne répugnait jamais à un petit extra. De toute façon, se répétait-il, la raison pour laquelle il avait épousé sa femme n'avait rien à voir avec ce qu'il ressentait, ou pour le pieu. Oui, surtout pour le pieu, pensait-il en s'attardant sur le décolleté de Sylvie. Sa femme, Monique, était la fille d'une des plus grosses fortunes de la région qui lui avait surtout servi de tremplin pour sa carrière, entre l'argent et les pistons qu'elle lui avait procurés. Il sentit une boule d'énergie lui traverser l'estomac quand elle ouvrit la bouche.

- Monsieur De Montclair, je suis venue vous remercier pour votre discours ce matin. Je sais que Yann et vous étiez souvent en conflit, mais il vous respectait et il estimait que cela faisait partie du jeu.

Il chassa l'air de ses mains, une moue de fausse modestie sur les traits.

- Voyons, c'est tout naturel, Madame Roubiret...

- Sylvie, le coupa-t-elle. C'est ma grand-mère que l'on appelait Madame Roubiret.

- Très bien, Madam... Sylvie. Je profite de votre venue pour vous rappeler que si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis là et prêt à vous aider.

- Merci, Monsieur le Directeur.

- Luc, s'il vous plait.

- Ok. Luc... Je serais très honorée si vous acceptiez de venir dîner à la maison demain soir. Mon mari avait quelques papiers de l'entreprise et je n'ai pas fini de les classer. Certains sont marqués « confidentiel » et je ne suis pas sûre que ce soit...

De Montclair n'en revenait pas. Il eut du mal à conserver son sang-froid. Ce sera encore plus facile que prévu, pensa-t-il. Elle était en train de s'offrir carrément à lui. Il dut déglutir, avant d'accepter son invitation d'une voix presque normale. Carrara brisa la magie de l'instant, pour son plus grand déplaisir.

- Pardonnez-moi, Sylvie. Il a laissé un mot expliquant les raisons qui l'ont poussé à son geste ?

- Non, répondit-elle en haussant les épaules. Il était déprimé depuis plusieurs semaines, sans que je sache pourquoi. Il m'a juste dit que vous aviez une grosse commande à honorer et qu'il avait beaucoup de travail. Je pense que c'est la mort de sa mère, l'an dernier, qu'il n'a pas réussi à surmonter.

- Je comprends... C'est difficile de perdre un être cher...

- Vous ne croyez pas si bien dire, Monsieur Carrara.

Sylvie les quitta quelques minutes plus tard. A peine la porte refermée, les deux hommes se jaugèrent du regard, puis dévoilèrent leurs dents dans un sourire de connivence.

- C'est bien parti, non ? attaqua Carrara.

- De quoi tu parles ? De la veuve ou de la situation de CLAMEX ?

- Les deux ! Cul mis à part, on a bien joué notre coup avec ce connard de Roubiret. Au dernier CE, j'ai tout de suite vu qu'il savait pour la vente de l'usine aux ricains. Tout de même... Je ne sais pas si on est pas allés trop loin en le poussant au suicide.

- Trop loin ? Tu te fous de moi ? Que fais-tu des 150 millions que va nous rapporter la vente ? Tu es prêt à cracher dessus ? Pas moi ! Roubiret était trop curieux, il aurait fait capoter tout ça. Et puis, ce n'est pas nous qui avons appuyé sur la détente !

- Peut-être, mais on lui a fourni l'arme et les cartouches en triplant ses cadences, en truquant ses résultats, en faisant en sorte qu'il tombe d'épuisement.

- La fin justifie les moyens. D'ici quelques mois, tout ça ne sera qu'un souvenir quand on se dorera la pilule sur une plage des Bahamas. Il faut tenir jusque là, c'est tout...

Vaguement perplexe, Carrara sortit de la pièce, laissant Montclair examiner la proposition d'achat qu'il venait de recevoir.

Le lendemain soir, De Montclair se préparait à partir de chez lui, excité à l'idée de pouvoir se faire la jeune veuve, quand on sonna à

la porte. Grommelant contre l'intrus qui risquait de le mettre en retard, il ouvrit le battant en grand sur une Sylvie Roubiret plus belle que jamais. Elle avait enfilé une robe de soirée échancrée dans le dos et qui soulignait parfaitement sa poitrine rebondie. Surpris, le patron s'effaça pour la laisser entrer. Il ne risquait rien à la faire venir chez lui, sa femme étant partie passer le week-end chez ses parents avec les gosses.

- Bonsoir Luc, susurra-t-elle.

- Bonsoir. Ce n'est pas moi qui devais me rendre chez vous ?

- J'ai changé d'avis, et j'étais trop impatiente.

Elle effleurait ses épaules en retirant son manteau, ce qui lui donna la chair de poule.

Euh... Au moins, vous ne perdez pas de temps. Vous voulez boire quelque chose ?

Avec plaisir ! Whisky sec, sans glace ! Je m'installe par-là ? ajouta-t-elle en désignant le canapé d'une œillade suggestive.

Il approuva d'un hochement de tête et partit préparer les verres. Il était pressé de passer à l'acte et de prendre la jeune femme dans ses filets.

Deux heures plus tard, ils n'avaient toujours pas mangé et le niveau d'alcool dans la bouteille avait sensiblement baissé. Grisé par la boisson, De Montclair passa à l'attaque et s'approcha de Sylvie, une main posée sur sa cuisse. Il s'enhardissait de minute en minute, alors que la jeune semblait s'éloigner depuis un moment. Il essaya de lui mordiller l'oreille à un instant où elle détourna le regard mais elle sursauta et s'éloigna vivement. Il était surpris par son brusque changement d'attitude. Il se décala sur le canapé, en tendant une main implorante vers elle.

- Sylvie, que se passe-t-il ? On était bien partis tous les deux.

- Que voulez-vous, bon sang ?

- Mais... ? Faire l'amour avec toi, c'est ce que tu voulais non ?

- Jamais de la vie ! Et votre femme ?

- Ma femme est une garce que j'ai épousée pour son pognon ! Si elle ne me tenait pas par le portefeuille, il y aurait belle lurette que je me serais fait la malle, s'énerva-t-il.

Le sourire satisfait qui vint soudain barrer le visage de Sylvie l'inquiéta. Elle n'avait plus l'air d'être la jeune femme ingénue et

enivrée qu'elle était encore quelques minutes auparavant. De Montclair lisait dans ses yeux une farouche détermination. Elle planta ses yeux sur un point derrière lui et s'adressa à quelqu'un.

- C'est bon, tu as tout ?

- Oui, et même le superflu, répondit une voix qui glaça le sang de Montclair.

- Non, ce n'est pas possible, murmura-t-il.

Sortant de l'ombre fournie par le couloir, il regarda avec effroi Roubiret entrer dans le séjour, un caméscope à la main.

- Bonsoir, patron... Pas trop surpris de me voir ?

- Mais, mais... Je croyais que...

- Que j'étais mort ? Pas mal comme tour, non ? Je me doutais que vous cherchiez à m'éliminer avec Carrara. Vous savez bien pourquoi... J'ai donc organisé tout ça avec quelques amis et aussi plusieurs collègues de la boîte. Le curé qui officiait à l'église est un copain d'enfance doué pour la comédie. Demain, on trouvera un truc pour expliquer mon retour, ou je jouerai l'amnésie. C'est à voir...

- Mais pourquoi, bon sang ? Vous êtes fini, Roubiret ! Demain, je m'occupe de vous foutre à la porte et de porter plainte contre vous !

- Vous ne ferez rien de tout ça, contra Sylvie en sortant de sa poche un lecteur MP3 qu'elle alluma. Incroyable ce que l'on peut planquer dans un gros bouquet de fleurs, dit-elle.

De Montclair vira au gris quand il reconnut sa conversation de l'après-midi avec Carrara : « ...150 millions que va nous rapporter la vente... Roubiret était trop curieux... » Il se décomposa totalement quand Roubiret enclencha le caméscope pour repasser le passage sur sa femme. Le patron tellement craint par ses employés n'était plus que l'ombre de lui-même. Il semblait avoir pris une décennie en quelques minutes. Sa voix était blanche d'impuissance et de colère sourde.

- Que comptez-vous faire de ça ? demanda-t-il sur un ton implorant.

- Le balancer aux flics, à la presse, aux collègues. La dernière sera pour votre femme. Elle devrait apprécier, je pense.

- Je n'ai pas d'issue ?

- Pour tout vous dire, si... Vous devez bien vous douter de laquelle... Celle qui vous étiez si content de me réserver...

Sans ajouter un mot, les Roubiret sortirent de la maison, laissant De Montclair abattu sur le canapé. Il était coincé, et il le savait. Si seulement il avait su résister à l'appât du gain et à sa passion pour les femmes. Il se leva péniblement et se dirigea comme un automate vers son bureau où il sortit un Glock 17 d'un tiroir...

Le lendemain, une manchette de journal annonçait la mort subite du patron de CLAMEX. Les salariés avaient appris avec horreur dans l'article que l'entreprise allait être vendue à un consortium américain, selon une source bien informée. Le suicide inexplicable de Luc De Montclair remettait les accords en cause. Très vite, l'opinion publique s'était émue pour le sort de l'usine, et un nouveau directeur avait été nommé. Sa première action avait été de faire le ménage dans le staff et de licencier la plupart des membres, dont le DRH en poste depuis près de quinze ans. On oublia tout aussi vite l'imbroglio qui avait entouré la disparition d'un délégué syndical, cru mort quelques jours, puis réapparu errant sur le bord d'une nationale. Selon les médecins de la maison de repos où il était pris en charge, son état s'améliorait de jour en jour, grâce aussi aux visites quotidiennes de son épouse...

La Sentinelle

Georges LAWRENCE

Malgré l'heure encore matinale, 7h30, l'open space du service de Comptabilité de l'Entreprise avait déjà atteint son taux d'occupation maximum. Confus de n'être en avance aujourd'hui que d'une demi-heure sur l'horaire légal, Jean Louviers, ployant sous le poids de son ordinateur portable et de plusieurs gros dossiers, « ses devoirs de maison », se hâta, le regard fuyant, en direction de son espace personnel. Arrivé là, privilégié à l'abri de ses trois cloisons car il n'était pas n'importe qui, il respira enfin. Mais ce calme relatif fut de très courte durée car son attention fut très vite captée par une enveloppe mauve, les couleurs du Service des Ressources Humaines, parfaitement déposée, par ailleurs, au milieu de son bureau. Dans un premier temps, il blêmit, c'était bien le moins qu'il puisse faire ! Mais il se ressaisit : ne venait-il pas récemment de monter en grade ? Bien sûr sans augmentation de salaire, crise oblige, mais le geste de la part de la Direction était bien là. Se voulant confiant il ouvrit néanmoins l'enveloppe les mains tremblantes et lut :

Très cher Jean

Pourriez-vous passer tout à l'heure dans mon bureau, mettons à dix heures.

Cordialement

Alain Morgue

Un instant indécis, Louviers fut ensuite envahi d'une agréable torpeur : Alain Morgue, le directeur général des ressources humaines qui détenait entre ses mains le destin de plus de 100.000 salariés dans le pays, l'appelait « très cher Jean » et demandait cordialement à le voir !

Pendant deux heures, déconcentré, il travailla très mal. A 9h50, fébrile, il prit l'enveloppe mauve et se dirigea vers les ascenseurs pour monter au 19^{ème} étage et c'est finalement à 11h20, le directeur

étant encore en rendez-vous, qu'il serrait enfin chaleureusement la main d'Alain Morgue.

- Merci d'être passé, j'ai à vous parler, venez, nous serons mieux installés dans le petit salon. Vous buvez quelque chose ? Un café ? Un peu grisé, Louviers d'un geste timide déclina l'offre.

- Martine, apportez-nous deux cafés s'il vous plaît ! Asseyez-vous. Bien, j'irai droit au but. Comme vous le savez certainement, depuis le début des années 1990 et le phénomène de la mondialisation grandissant, on a vu apparaître puis augmenter les cas de suicides sur le lieu de travail, dans tous les secteurs mais surtout dans le tertiaire. Cette nouvelle mode où le salarié pense, dans son désespoir, punir l'Entreprise, est en total contradiction avec le passé. Naguère le salarié en rupture avait la décence de se jeter du haut d'un pont ou d'absorber calmement des barbituriques chez lui sans faire trop de vagues. Maintenant, sans pudeur, il vient se pendre chez nous ! L'année dernière, selon les sources OMS, le taux de suicide au travail dans le monde était de 10,2 par an pour 100.000 habitants avec un taux trois fois supérieur pour les hommes par rapport aux femmes. Le taux de suicide, que j'appellerai désormais « taux de rupture », des salariés de notre entreprise, comparé aux chiffres de l'OMS est tout à fait consternant : 29/100.000 il y a deux ans, 32,8/100 000 l'année dernière avec seulement, si je puis dire, une répartition du double des hommes par rapport aux femmes. Il va sans dire que pour l'Entreprise c'est une catastrophe car cette année nous nous attendons encore à dépasser ce chiffre !

Je ne vous ferai pas un dessin, notre image de marque qui naguère véhiculait des symboles forts tels que l'innovation technologique au service du progrès, ou la foi inébranlable en un futur radieux, est fortement mise en doute et à mal par l'ensemble des médias qui n'ont de cesse aujourd'hui que de se focaliser en boucle sur l'évolution de ce maudit « taux de rupture ».

Bien évidemment, vous le comprendrez aisément, nous ne pouvons plus continuer comme cela !

Bien sûr, vous me direz peut-être, naïvement, que la solution serait certainement dans l'instauration d'une plus grande convivialité entre les salariés et surtout, en toute logique, revenir à des charges

de travail disons...plus...plus...enfin, moins contraignantes. Là, je vous répondrai tout net : impossible ! La mondialisation, l'ampleur de la crise, les actionnaires extrêmement demandeurs et volatils, les possibilités potentielles de délocalisations, toujours tentantes, sont autant de facteurs qui ne nous permettent pas à l'heure actuelle de baisser la garde et aussi la pression que nous imposons à l'ensemble de notre capital humain...

Néanmoins, nous avons pensé à une autre solution : la création, au sein de l'ensemble des services, d'une sorte de milice bénévole : les Sentinelles. Le concept nous vient du Canada et semble parfaitement fonctionner ; des hommes ou des femmes, choisis parmi les meilleurs, se mettent à l'écoute empathique de leurs collègues proches, une surveillance altruiste et discrète qui peut rapidement amener la sentinelle à détecter une personne en « risque de rupture ». Le dossier de la personne décelée est alors immédiatement transféré au Service des Ressources Humaines qui dès lors s'occupe de tout : aide psychologique, mise en congé maladie, transfert éventuel vers un poste mieux adapté, etc ... Pour tester, dans un premier temps, le système au sein de notre entreprise, j'ai tout de suite pensé à vous : vous avez toutes les qualités requises, un très bon parcours, des nerfs d'acier... Bien, finissons en, Jean, acceptez-vous l'honneur de devenir notre première Sentinelle ?

L'ascenseur, sans états d'âme, redescendait vers les enfers. Bien évidemment Louviers avait dit oui, n'osant même pas imaginer, face à Morgue, la moindre négation. Et puis il fallait voir le bon côté des choses : cette nomination, bien que « secrète » ne pouvait en aucun cas desservir ses projets de carrière, bien au contraire, et si en plus dans la lancée, il pouvait éviter l'inéluctable à quelques-uns de ses collègues, finalement qui s'en plaindrait ? Ragaillardisé par cette profonde analyse, il décida de s'investir immédiatement dans sa nouvelle responsabilité.

Moins d'une semaine plus tard, c'est très fier qu'il fit parvenir au SRH le dossier de son premier client : Martin Aigre, 56 ans dont 30 dans l'Entreprise, un homme fragile, fatigué par trois lourdes reconversions professionnelles ayant entraîné, en quatre ans, cinq

déménagements. La réponse du SRH ne se fit pas attendre sous forme d'un courriel en fond d'écran du plus jolie mauve :

Merci, Jean
Bien reçu dossier Martin Aigre,
On s'occupe de tout,
A bientôt

Le lendemain, Martin Aigre était déjà absent et Louviers, impressionné, apprécia la diligence du SRH. Ce n'est que le surlendemain qu'il apprit, comme tout le monde, la mauvaise nouvelle : Martin Aigre était décédé, victime chez lui d'un cambriolage, il aurait surpris le malfaiteur qui, après altercation, l'aurait abattu sans pitié. Troublé un moment par ce manque de chance, Louviers se dit alors que le destin d'un homme doit certainement être écrit dans le plus pur des granits pour qu'ainsi l'on n'y puisse rien changer. Ragaillardé par cette profonde analyse, il oublia aussitôt l'affaire.

Quelques jours après l'incident, il fit parvenir au SRH le dossier de son deuxième client : Claudine Chambrol, 48 ans, célibataire, 16 ans de maison mais ayant atteint depuis longtemps son point d'incapacité professionnelle, était en ce moment occupée, seule, à sombrer, suite à une rupture amoureuse avec son chef de service, dans une profonde dépression. La réponse du SRH fut tout aussi rapide que la première fois :

Bien reçu dossier Claudine Chambrol
Bon travail !
On s'occupe de tout,
A bientôt

Le lendemain Claudine Chambrol était absente. Louviers, qui à cause de sa double activité était maintenant régulièrement en retard dans son travail, débordé, n'y fit même pas attention. C'est le surlendemain qu'il apprit la mauvaise nouvelle : Claudine Chambrol était morte, écrasée accidentellement sur le parking d'une grande surface par un énorme 4x4, qui à son premier crime avait ajouté aussi le délit de fuite ! Louviers cette fois se tétanisa sous le choc. Il fut pris de vertige et, bizarrement, dans sa tête, il

entendit distinctement la voix de Morgue affirmer péremptoire :
« On s'occupe de tout, on s'occupe de tout »...
...Vacillant, Jean Louviers fit alors quelques pas avant de se sentir soudain, envahi par le doute...

Le choix d'Ibrahima

Marie-Laure DE NORAY DARDENNE

Martinez Diego... a voté

Belange Loïc... a voté

Traoré Adama... a voté

Herta Viviane...a voté

Sylla

Du coin de l'œil, Ibrahima attrape à la volée les sourires sûrs et discrets que lui envoient la plupart des votants. Enfin, au moins deux sur trois. Non il doit exagérer, environ un sur deux. On le dit vainqueur depuis que son nom s'est inscrit sur la liste, et peu à peu il s'est fait à cette idée. Gagner l'élection triennale du président du Syndicat des Travailleurs du Progrès de la région V.Roum&Roum. Dehors, un calme empreint de bienveillance, Ibrahima K cultive depuis l'enfance sobriété et courtoisie. Dedans, un hoquet indomptable propulse les derniers remords, les ultimes regrets, le doute remonte s'empare de sa pensée s'infiltrer dans ses veines envahit sa chair. Ce choix, bon sang, pourquoi a-t-il fait ce choix ? Il aurait dû résister, ne pas se laisser embarquer dans cette histoire trop loin, beaucoup trop loin de sa propre destinée ; enfin, celle qu'il s'était fixée depuis...depuis..., comme on dit chez lui. Depuis 27 ans plus précisément, depuis qu'il est venu remplacer son frère Seydou sur la chaîne de montage, au rayon des essieux. Emplir sa cagnotte, et en même temps apprendre le métier, collecter au passage outillage et matériel, concevoir le garage idéal. Oui, rentrer au Pays le moment venu et bâtir le Garage Moderne de Kabaté. Le GMK, sous-titré Plein Gaz, pour le plaisir de la formule. Seydou, lui, a investi dans une boulangerie. Un peu loin des boulons, il faut l'admettre, mais il s'en sort sacrément bien, Seydou avec la BMK Blé d'Or. Pour cela : ne pas rentrer au village plus d'une fois tous les trois ans, se marier le plus tard possible avec la cousine pressentie avant même que l'un et l'autre ne soient conçus, éviter ainsi tout litige, limiter le nombre d'enfants à 3 - à raison d'un enfant par séjour au village, ça fait tout de même neuf ans. Ne pas se laisser tenter par les sirènes de la vie parisienne, rester au foyer

le plus possible, s'en tenir au circuit fermé foyer-usine-foyer-usine, se faire apprécier dans l'un et dans l'autre pour ne pas s'envenimer la vie ; pour se faire des potes, juste de bons potes de travail et de chambre. Comblent les trous par la prière et la course à pied, ménager sa santé. Tout un programme, une hygiène de vie, presque un sacerdoce. La journée en bleu, le soir en boubou, une tenue civile de base pour le week-end, l'une automne-hiver, l'autre printemps-été, à acheter chaque année en solde, chez Tati de préférence. Envoyer de l'argent au village, bien entendu, mais juste ce qu'il faut pour éviter de passer pour l'ingrat de service. Sa famille, cousins issus de germain compris, comprendra sa chance le jour où Ibrahima, riche comme Crésus des fruits de son Garage, veillera à ce que chacun ait sa part du gâteau.

Mais si on lui avait dit que les efforts devraient durer si longtemps, Ibrahima aurait certainement laissé son projet au stade de rêve. Un garage de rêve à retrouver dans son sommeil et à décrire tel un royaume à ses nombreux enfants engendrés lors de ses séjours annuels au village de Kabaté. Jeune, on est plus impatient. Après tout c'est mieux ainsi, qu'il n'ait pas su. Pour plus de sécurité, il a ouvert son compte à la Générale Bancaire de Billancourt-Vaillant. Puisque c'est là, à Boulogne-B qu'il a démarré. Un compte rémunérateur, comme on dit, qui lui fournit d'année en année des petits sonnants et trébuchants, autant de clés, d'écrous, de bougies, de joints de culasse et consorts que la Générale Bancaire livre gracieusement au futur entrepreneur.

Jambon Yvon... a voté

Cicolini Françoise...a voté.

Et pointent les regards et bourgeonnent les sourires. Ibrahima réatterrit. Il n'est pas à Kabaté. Loin de là. Il est là, salle Dreyfus, à faire le pied de grue en attendant ce que tout le monde estime savoir d'avance : sa nomination à la présidence de la section syndicale des Travailleurs du Progrès des prestigieux établissement V.Roum. Au fil des années, au fil des « rayons » comme il dit dans lesquels il est passé, au fil des équipes auxquelles il s'intégrait, Ibrahima a pris de la voix. Encore tout jeune immigré, il avait été amené à plusieurs reprises à faire l'assesseur dans des petits conflits entre ouvriers et contremaîtres. Au départ, par hasard, et plutôt

pour ses facultés de traduction soninké-français. Et puis, assez vite, parce que malgré son âge et sa récente arrivée, il dénouait patiemment et sûrement toute sorte de brouilles. Il posait honnêtement les problèmes, en jouant tantôt sur la jovialité, tantôt sur la moralité, et amenait les antagonistes à trouver eux-mêmes les solutions. Ses collègues africains l'ont rapidement appelé Le Vieux, en noble référence à la sagesse d'un chef de village. Peu à peu, Ibrahima s'est doté d'une image méritée du défenseur sans heurt de la justice sociale. Lui voyait cela davantage comme une tâche que comme une gloire, une tâche assumée avec un brin de fatalité : 'On' lui avait confié le soin d'arrondir les angles, non pas seulement ceux des ailes d'automobiles, mais aussi - et surtout - ceux des rouages sociaux au fur et à mesure de ces pérégrinations dans l'entreprise. Quant à son inscription au Syndicat, il a mis un sacré bout de temps à franchir le pas. Une bonne quinzaine d'années. Il a pensé pendant longtemps que le côté lutte, inhérent au syndicalisme, était incompatible avec la recherche à court terme de conciliation qui animait sa démarche. Avant de rejoindre les rangs, il a observé à distance, puis de plus en plus près, les mécanismes des Travailleurs du Progrès, lesquels lui tendaient les deux mains depuis ses premiers exploits. Il se disait qu'il préférerait passer son temps libre à peaufiner sur papier son beau projet - son garage à Kabaté - plutôt que de voir filer dimanches et jours fériés en manifestations ou travaux d'affichage. Mais, se le disant, il n'était pas très fier de lui, se sentant somme toute, assez égoïste. L'individualisme qui sévit haut et fort dans ces contrées du Nord n'aurait-il pas eu raison de sa mentalité ? L'argument est de taille et l'a poussé à prendre option pour la cause commune.

Garnier Michel... a voté.

Ramirazamani Joseph ... a voté.

Badi Yasmina ... a voté.

Ibrahima s'en veut de ne pas être plus fier, plus paon d'en être arriver là. Tout à l'heure sans doute, il sera à la tribune, en costume-cravate, à s'exprimer sans accroc devant des centaines de personnes. Mince alors, il y a de quoi jubiler, non ? Et bien non, ça l'embête, ça le gêne, tout ça. Ce qu'il voudrait c'est être déjà là-bas, dans son garage, en train de commenter les premières pluies

- viendront ? viendront pas ? - avec ses frères de voisinage ou de parenté.

Les derniers votants ont voté, et dans la foulée, les dépouilleurs dépouillent.

Ibrahima, derrière un sourire jovial et sûr, patauge toujours dans ses pensées de chien battu. Aussi quand les résultats tombent, il ne s'aperçoit même pas....qu'il a perdu. A une voix près il s'était fait doubler par une jeune louve, sourire lames d'acier télescopiques. Inversion des rôles : chien battu dehors, plein soleil dedans. Ibrahima n'en revient pas. Il a gagné. Il a gagné sa liberté. Sa liberté de poser son beau fardeau. Il n'a plus à choisir, et en plus, tous ses camarades de syndicat sont aux petits soins pour lui, plein de compassion. Dans quelques mois, un an peut-être, le Garage Moderne de Kabaté existera pour de vrai, et fourmillera d'apprentis et d'employés considérés et heureux de travailler là. Ibrahima K sera alors sollicité pour participer au renouveau politique. Il donnera, comme ça, quelques idées, tendra juste quelques doigts avant qu'on lui prenne la main, puis le coude, puis l'épaule, puis la tête et une partie du cœur. Alors, pour la chose publique, il délèguera la gestion de son beau, de son trop beau garage... Et peu à peu repensera à cette petite échoppe à vendre qu'il avait repéré, une toute modeste cordonnerie prête à se rendre aux forces tranquilles de la fastfoodisation, là-bas, enfin ici, à deux pas de la régie V.Roum&Cie.

À la droguerie

Juliette ANTOINE

« Avec Denis, mon patron, ça se passait très bien. Dix-neuf ans qu'on travaillait ensemble à la droguerie, il n'avait pas à se plaindre de moi. Vous savez, docteur, je n'ai pas fait beaucoup d'études. J'ai raté mon CAP coiffure. Le jour de l'examen pratique, la femme que je coiffais a protesté que je tirais trop sa tête en arrière. Je me souviens bien de la phrase qu'elle a prononcée : "Cette nouille me brise les cervicales." On ne m'a même pas laissé finir le brushing. Alors j'ai dû chercher un taf. Heureusement, j'ai rencontré Denis qui avait besoin d'une vendeuse. Il m'a montré toute la droguerie. Ça m'a pris du temps pour savoir tenir la caisse. Je me trompais souvent, et quand on est passé aux euros, j'ai dû tout recommencer depuis le début. Dans ma tête, les chiffres se mélangent toujours. Vous savez, il y a beaucoup de références à connaître dans le magasin : les peintures, les tapisseries, les savons... J'aime les rouleaux de nappes en plastique qu'on a en vitrine. J'adore regarder les couleurs quand on les déroule, ça me rappelle les dessins animés que je voyais gamine. On a aussi plein de brosses et de peignes, mais pas du plastoc ! Les peignes sont en corne de bœuf. Les brosses ont des poils de sanglier et un manche en bois qu'on a fait chauffer petit à petit pour le rendre imperméable. Il prend une jolie couleur foncée à la cuisson. Quatorze euros quatre-vingt-quinze, très bon produit. Vous devriez en acheter une. Ne le prenez pas mal, mais vous êtes toujours décoiffé, ça me semble bizarre pour un docteur... Bref, Denis m'a appris à tenir la caisse, à présenter les produits, à conseiller les clients. Dix-neuf ans que je tenais la boutique avec lui. Au fond, il passait plus de temps avec moi qu'avec sa famille. Sa femme ne mettait jamais les pieds au magasin. Je m'occupais de la boutique de huit heures à midi et demi. Denis arrivait à trois heures et on bossait ensemble jusqu'à sept heures. En partant, il baissait le rideau, et je faisais la fermeture de la caisse.

C'est une question indiscreète que vous me posez là, docteur. Enfin, j'imagine que je dois vous répondre... Les premières

années, oui, ah ça oui ! Il faut que je vous explique comment ça a commencé. Denis avait des cheveux châtain clair très fins. Un matin, j'ai proposé de les lui couper pour qu'ils gagnent en volume. Il s'est assis sur le fauteuil devant la caisse, j'ai attrapé la plus belle paire de ciseaux qu'on avait en rayon - à lames concaves, du matériel professionnel - et j'ai dégradé sa tignasse. Ses boucles dorées tombaient sur le sol. Il n'y avait personne dans le magasin, mais les gens qui passaient devant la vitrine rigolaient en nous voyant. Quand je devais me pencher au-dessus du fauteuil, parfois la main de Denis, posée sur l'accoudoir, était juste en dessous de mon nombril... Bon, après avoir brossé les derniers petits cheveux à l'arrière, j'ai vu sa nuque dégagée pour la première fois et ça m'a bizarrement émue. "Denis, Stéphanie, Denis, Stéphanie... ça rime", il disait, et ses épaules étaient secouées de rire. Il a fait demi-tour sur le fauteuil. Avec sa nouvelle coiffure et ses yeux bleus, ça peut sembler incroyable, mais il était le sosie de Pete Flaherty, vous savez, le héros de la série Beauty Free... Il s'est relevé pour descendre vite fait le rideau. Après, j'ai dû ramasser ses cheveux pour que la femme de ménage ne se rende compte de rien. Pendant douze ans, on fermait presque tous les jours le magasin à l'improviste. Les clients se plaignaient. Le chiffre d'affaires est reparti à la hausse la treizième année. À partir de là, il a aussi refusé que je lui coupe les cheveux.

Tout allait bien jusqu'à l'année dernière. D'abord, j'ai dû entendre des remarques sur mon physique : "t'as grossi", "tes cheveux sont moches", "tu pourrais faire un effort avec le maquillage". Ça se comprend : les hommes aiment mieux les jolies filles, et puis il y a la clientèle. C'est vrai, je ne suis pas Angela Connor, mais si, vous savez, celle du feuilleton du mardi, et je voyais bien dans la glace le matin que j'étais moins fraîche que lorsqu'il m'avait embauchée. Les semaines ont passé, il est devenu agité, inquiet. On voyait la crise arriver : moins de clients, et ils achetaient moins. Quand il a supprimé mes pauses cigarette, j'ai pensé qu'il se faisait peut-être du souci pour ma santé... En fait, moins il y avait de monde, plus il voulait que je m'active. Il m'a demandé de passer la serpillère pendant ma pause déjeuner, alors que la femme de ménage venait tous les soirs. Il était toujours derrière moi pour vérifier ce que je

faisais. À force, moi aussi j'étais énervée, et un après-midi, soi-disant pour m'aider à mettre plus vite des produits en rayon, il m'a bousculée, j'ai perdu l'équilibre, j'ai voulu me rattraper à l'étagère : tous les pots de vernis à bois nous ont dégringolé dessus. J'ai été prise d'un fou rire nerveux, ça l'a fâché, il m'a attrapée par le revers de mon chemisier et a approché mon visage tout près du sien : "Profite de rire, tant que tu peux." J'avais pris un pot sur la tête, je voyais une grosse framboise au milieu des étoiles, en fait c'était sa bouche, j'ai eu envie de l'embrasser. Mais il m'a lâchée, il est parti au fond du magasin pendant que je rangeais les pots cabossés.

Un jour, Denis m'a annoncé que la femme de ménage ne viendrait plus. "Mais alors, qui va nettoyer ?" "Devine", il m'a dit. "Mais je ne vais pas pouvoir... Le soir, en plus de la vente ?" "Tu n'as pas compris. Maintenant, c'est mi-temps vente, mi-temps astiquage." C'est là que mes problèmes d'insomnie ont commencé, docteur. Je faisais des cauchemars, alors autant ne pas m'endormir du tout. Un matin, j'ai trouvé des cheveux sur mon oreiller. À la télé, ça se passait mal aussi pour Angela Connor : son petit ami voulait la quitter alors qu'elle avait un cancer du sein. Terrible ! Et moi, si j'avais un cancer de la tête ? Je me demandais ce que j'avais pu faire pour qu'il soit aussi fâché avec moi. Une fois, il m'a dit en rigolant : "Tu vois, t'es devenue moche, t'as le boulot qui va avec." C'était tout le temps des petites remarques comme ça, à chaque fois que je passais dans son champ de vision. Au moins, il avait arrêté de me suivre partout dans le magasin. Mais ce n'est pas normal, docteur, que quelqu'un change à ce point ? Je me sentais de plus en plus fatiguée, la tête lourde en me levant... À la droguerie, j'avais des espèces d'hallucinations, les rayonnages semblaient bouger, je m'appuyais contre eux pour les empêcher de glisser.

Avant-hier, à mon arrivée à huit heures, qui j'ai trouvé assise à la caisse, toute pimpante ? Je vous le donne en mille, docteur... Une blondasse. "Denis vous attend dans son bureau", elle m'a dit avec sa voix de vingt ans. Je n'ai pas compris tout ce qu'il voulait, à cause des cloches dans mes oreilles : "Tu finis le mois pour lui apprendre le boulot... Tu gardes la clef... Pour les commandes de produits ménagers, tu vois avec Dalila..." Je suis retournée dans le

magasin en somnambule. À ce moment-là, une cliente est entrée. C'était Mme Lestaing, elle n'était pas venue depuis longtemps. Au lieu de me saluer, ses yeux ont passé sur moi comme si j'étais invisible. Elle a regardé l'autre, la nouvelle, et a souri. "Bonjour, mademoiselle !" Après, je ne me souviens plus très bien. J'ai pris les ciseaux, je suis retournée dans l'arrière-boutique... "Denis, ça fait longtemps que je ne t'ai pas coupé les cheveux." Il a essayé de me sortir de force, et là il y a un blanc. Je me souviens que ses cheveux étaient tout gris. J'ai dû réussir à couper quelques mèches, car j'ai pensé : "Surtout, bien dégager la nuque." Quand je me suis réveillée, les ciseaux étaient dans la gorge de Denis. On me l'avait dit, le jour du CAP coiffure, que j'avais trop de force dans les mains. »

n'admira pas pour autant le bonhomme. Pour l'instant, il était intrigué, guère plus. Limite mal à l'aise. A côté de lui cependant, c'était le déchaînement. Les hommes cherchaient peut-être un père, les femmes rêvaient sûrement d'un mari (ou mieux, d'un amant). Deux rangs devant lui, il y avait même une fille qui pleurait.

Garel s'en donna à cœur joie :

- Quelle est la première multinationale européenne ?

- Royal Steel ! Royal Steel !

- Et quel est le meilleur bureau de Royal Steel ?

- Pa-ris ! Pa-ris !

Le bâtiment vibrait du martèlement cadencé des pieds sur le sol et des mains sur les accoudoirs. Takeshi fut bien obligé d'admettre que son N+8 avait un don certain pour le show. Pour un peu on se serait cru dans une église évangélique américaine un dimanche matin.

- Quel est notre slogan ?

Dressant leurs poings vers le ciel, les salariés s'époumonèrent alors de concert :

- No pain, no gain ! No pain, no gain ! (Pas de souffrance, pas de profit)

Ecartant les bras pour embrasser la foule, le patron exulta. Il semblait comme possédé. En fait, il était terrifiant.

- Oui mes amis, il faut souffrir pour faire du profit, mais nous aimons cela pas vrai ?! Vous êtes chez Royal Steel parce que vous êtes les meilleurs, parce que vous êtes l'élite. Et c'est parce que vous êtes ce qui se fait de mieux dans votre domaine que Royal Steel est leader incontesté en Europe !

Les salariés buvaient ses paroles. Avec un incroyable talent, l'orateur communiait avec son auditoire. Il le transportait.

Au bout de dix minutes d'harangue triomphale, sentant probablement que le moment était venu, une voix audacieuse s'éleva dans le public pour réclamer :

- L'in-dex !

Ce fut alors comme un signal qui se propagea dans l'assemblée aussi vite qu'une nuée de rats d'égouts. Bientôt tous reprenaient en cœur : L'in-dex ! L'in-dex !

- Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Takeshi à son voisin.
- Ils réclament l'index !... Voyant qu'il ne comprenait pas, le voisin se pencha à son oreille et lui cria pour couvrir le vacarme : d'un signe de son index, David Garel peut tout. Un mouvement du doigt et les cartes bougent, les usines déménagent...
- Les têtes tombent ! hurla un type derrière eux qui avait suivi la conversation.

- Symboliquement du moins, compléta le voisin, un rictus mauvais aux lèvres.

Takeshi frissonna.

Sur scène, Garel laissa monter l'envie et se cristalliser la tension puis, presque magnanime, il dressa son bras au-dessus de sa tête et tendit son index droit.

Le public explosa.

- Royal Steel s'est construite sur la performance, la réussite, le travail ! Nous ne pouvons tolérer la médiocrité...

- Oui !!!

- Vous savez ce qu'on fait quand il y a des brebis galeuses ?... des poids morts ?... des boulets ?... On élague ! On dégraisse ! Je vais m'en occuper à la six quatre deux !

La foule hurla d'une seule voix : Vi-rés ! Vi-rés !

Les sifflets et les Hou ! se mêlèrent aux cris de haine. Takeshi prit peur.

A nouveau, les spots s'éteignirent et des roulements de tambour retentirent. Un cercle de lumière balaya les spectateurs. On n'entendait plus que la voix du gourou. « Qui freine Royal Steel ?... Qui ralentit son développement ?... Qui nous fait perdre de l'argent ?... »

Takeshi se demandait où il était tombé lorsque soudain le projecteur s'arrêta sur lui.

- TAKESHI HASEKURA ! hurla Garel en le pointant du doigt.

Le public vibra d'un plaisir sadique.

En arrivant sur l'estrade, Takeshi était tétanisé. Un lapin obnubilé par la lueur des phares de la voiture qui fonce sur lui. Il s'inclina respectueusement devant les spectateurs puis devant son patron.

- Takeshi, vociféra celui-ci, comment sont tes résultats ?

- Ils sont bons David-san, bredouilla-t-il en s'inclinant à nouveau.

- Il n'y a pas de David-san qui tienne ici, on n'est pas dans un de tes mangas, on parle business ! Comme un seul homme, l'assemblée éclata de rire. On n'entre pas chez Royal Steel pour être bon Takeshi, il faut être le meilleur, et tu ne l'as pas été... Tu sais ce qui t'attend Takeshi ?

- Vi-ré ! Vi-ré ! hurla la salle.

Takeshi roula des yeux, ramena ses mains sur ses cuisses et courba l'échine en signe de soumission.

David Garel le pointa du doigt : Tu prends tes baguettes, tes Tamagotchi et ton kimono et tu rentres chez toi parce que t'es VI-RÉ !

- Vi-ré ! reprit l'assemblée extatique.

Humilié, Takeshi rentra le menton et quitta la salle sous les sifflets moqueurs. Derrière lui déjà, le projecteur gourmand fouillait la pénombre en quête d'une nouvelle proie dont se repaître.

Dix minutes plus tard, Takeshi revint sur scène. Garel venait d'expédier au Pôle Emploi une secrétaire de 50 ans en larmes lorsqu'il l'aperçut.

- T'as oublié ta Game-boy Jacky Chan ?

Takeshi ne releva pas et cérémonieusement, présenta son katana au public. La vue du sabre glaça instantanément l'auditoire. « Il va se faire hara-kiri... » La musique s'interrompt et Garel lui-même perdit de sa superbe. Subitement aussi blanc qu'une Geisha.

Puis, sentant les regards sur ses épaules, le patron reprit le dessus et étendit la main vers Takeshi :

- Ne fais pas de bêtise...

Takeshi ne répondit pas. Les spectateurs retenaient leur souffle. A l'affût, en proie à la même fascination morbide qui nous fait ralentir lorsqu'on croise un accident, ils oscillaient entre effroi et confiance. C'est parce que Garel savait gérer ce genre de situations qu'il en était là aujourd'hui.

Plusieurs iPhones filmaient la scène.

- Vous m'avez humilié David-san.

- Tu connaissais la règle du jeu Takeshi, tu l'as acceptée. Ne fais pas l'idiot... Le PDG était fébrile.

Takeshi baissa la tête. Une larme roula sur ses cils. Sentant qu'il gagnait la partie, Garel avança sa mâchoire :

- Takeshi Hasekura, donne-moi ce sabre.

Takeshi sortit la lame de son fourreau et empoigna l'arme.

David Garel marcha sur lui :

- Takeshi, range cette arme, c'est un ordre !

Il le dominait de son prestige, de son rang, de sa langue et de son assurance. Takeshi se crispa sur le manche. Alors Garel, le pointant du doigt, vociféra :

- JE T'ORDONNE DE POSER CE SABRE, MAINTENANT !

Mais avant que le patron n'ait terminé sa phrase, une libellule d'acier voltigea sur l'estrade et la lame du sabre fendit l'air en un sifflement souple.

Le public, qui pourtant n'avait pas cligné des yeux, ne comprit pas tout de suite ce qu'il venait de se passer. David Garel lui-même resta stupéfait une seconde pendant que Takeshi rangeait l'arme dans son fourreau.

Mais par terre, tranché net, dans une petite flaque écarlate, l'index mythique du patron de Royal Steel ne pointait plus personne.

A ma guise

Brigitte MOREAU

8h32. Je me retourne dans mon lit et je remonte la couette sur mes épaules. Dehors, la rue est éveillée depuis un bon moment. Encore à moitié endormie, j'écoute avec délice le ballet des citadins qui se hâtent vers leur lieu de travail alors que je peux rester bien au chaud par ce frais matin de printemps. Je décide de m'octroyer une heure de sommeil supplémentaire. J'ai travaillé jusque minuit passé hier et j'ai bien mérité un peu de repos.

9h43. J'ouvre un œil. Si mon esprit tarde à s'éveiller, mon estomac, lui, réclame déjà son dû. J'enfile un peignoir sur mon pyjama, glisse les pieds dans mes pantoufles et me dirige d'un pas traînant vers la cuisine. J'évite de poser les yeux sur la pile de vaisselle sale qui attend une bonne savonnée dans l'évier et je sors la dernière tasse propre du placard. Pendant que le café coule, je descends relever la boîte aux lettres. Pouvoir lire le journal en prenant mon café le matin est l'un de ces petits luxes que je ne voudrais sacrifier pour rien au monde. Je salue mentalement mon facteur qui se lève si tôt et brave toutes les intempéries pour m'apporter chaque jour des nouvelles du monde extérieur avec une ponctualité qui pourrait presque m'effrayer.

11h02. Après une bonne douche, je me sens enfin d'attaque. J'allume mon ordinateur et je reprends mon travail là où je l'avais laissé la veille. Je devrais être en mesure de terminer cette traduction et de l'envoyer au client dans l'après-midi, c'est-à-dire avec trois jours d'avance sur mon programme. Aujourd'hui, je voudrais prendre le temps d'aller faire des courses, et peut-être même un jogging, je m'empâte à force de passer mes journées assise devant mon ordinateur. J'aime cette liberté qui est la mienne depuis bientôt six mois. M'installer comme indépendante et travailler de la maison est certainement la meilleure décision que j'aie prise concernant ma carrière. J'établis mes propres horaires, j'en change quand bon me semble. Je détermine ma charge de travail. Et surtout, surtout, je n'ai de comptes à rendre à personne, pas de patron pour vérifier si je preste le nombre d'heures requises,

pour m'imposer un rythme de travail acharné ou pour passer ses nerfs sur moi. A présent, je suis seul maître à bord. Je travaille à mon rythme, je suis libre d'accepter ou de refuser du travail et d'adapter mes horaires selon mes envies. Je peux travailler toute la nuit si le cœur m'en dit, et passer la journée suivante à paresser. Que demander de plus ?

12h45. Mon estomac crie famine. Je prépare un sandwich au fromage que j'avale distraitement devant mon ordinateur tout en continuant à travailler. Je préfère ne pas faire de pause, cela me permettra de gagner une bonne demi-heure sur mon emploi du temps. Je ne suis pas à proprement parler débordée, mais ces déjeuners solitaires me rappellent les fous-rires que nous avons avec Claudine lorsque je travaillais en entreprise. Tous les jours, à 12h30 précises, nous nous retrouvions au snack qui se trouvait au coin de la rue, et nous passions une heure à nous moquer de tout ce qui nous ennuyait ou nous faisait enrager : patron, travail, collègues, clients... Une manière d'exorciser, de faire retomber la pression. Nous avons quitté l'entreprise en même temps. Claudine a décidé de faire une pause pour se consacrer entièrement à sa petite famille. Depuis qu'elle est femme au foyer, j'ai l'impression qu'elle a rajeuni de dix ans. Cet air mélancolique et désabusé qui ne la quittait plus a totalement disparu. Elle profite pleinement de la vie, et de sa famille. Nous nous voyons moins souvent, nos chemins se sont peu à peu éloignés : nos vies sont trop différentes à présent. Elle me manque...

14h36. Je clique sur « envoyer ». J'ai finalement terminé ma traduction plus tôt que prévu. Le client sera content. Je suis contente. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

14h37. Trois nouveaux messages dans ma boîte mail. Claudine m'envoie des photos de ses enfants et de son mari. Ils respirent le bonheur. Je suis contente pour eux, pour elle. Moi, je ne pourrais pas arrêter de travailler, passer mes journées à frotter dans la maison, à préparer les repas... et puis j'ai besoin d'avoir mon indépendance financière. Le deuxième message m'annonce que les livres que j'ai commandés en ligne seront envoyés avec une semaine de retard. Et le dernier est une nouvelle commande de la

part d'un client régulier. Un texte technique très pointu, mais qui me permettra de payer le loyer le mois prochain.

14h49. Je me sens terriblement fatiguée tout à coup. Je m'allonge sur le canapé et je ferme les yeux. Une petite sieste d'une demi-heure me fera le plus grand bien. Ces horaires décalés, différents d'un jour à l'autre sont finalement plus épuisants que je le pensais. Il faudrait que j'essaye de suivre un horaire plus régulier, j'y gagnerai peut-être en vitalité.

17h03. J'ai dormi plus longtemps que prévu. Et cet horrible mal de tête est revenu, j'ai envie de crier. Je verse dans ma tasse le fond de café refroidi et le passe quelques secondes au four à micro-ondes. Je n'ai pas le courage d'en faire du frais et ma tête a un besoin urgent de caféine.

17h04. Je suis sur le balcon. La tasse de café dans une main, une cigarette dans l'autre, je regarde le ballet incessant des travailleurs qui rentrent chez eux. Certains se hâtent, d'autres prennent leur temps, s'arrêtent ici et là pour regarder les vitrines. Seuls ou par petits groupes, tous arborent un air fatigué. Et pourtant, on peut aussi y voir une dose de soulagement, parfois de contentement. Je me souviens de ma propre attitude à l'époque où je travaillais en entreprise, ce sentiment de retrouver ma liberté dès que je passais la porte du bâtiment. Ces quelques minutes où l'on traînait sur le trottoir pour fumer une dernière cigarette, discuter avec l'un ou l'autre collègue, tout simplement décompresser après une journée bien remplie. Un décalage qui n'existe plus depuis que je travaille de chez moi, depuis que mon travail se fond dans ma vie. En bas de l'immeuble, trois jeunes femmes se donnent rendez-vous pour aller boire un verre ensemble le vendredi en fin de journée. Ces instants de complicité qui permettent de rendre supportable tout le reste me manquent terriblement. Je me suis créé un environnement de travail idéal, où je peux tout gérer à ma guise – un grand pas pour moi qui suis rétive à toute forme d'autorité. Mais en contrepartie, j'ai perdu le côté relationnel, social... et cela me pèse plus que je ne l'avais imaginé.

17h36. Je n'ai pas le courage de sortir. J'irai au supermarché demain. Quant à aller courir... n'en parlons même pas. Je retourne à mon bureau et j'ouvre le message du client. Je réponds : bien sûr

que j'accepte ce travail, il lui sera livré dans le délai demandé. J'imprime les documents en pièce jointe et je reprends mon travail solitaire. Autant m'y mettre tout de suite, il me reste assez d'énergie pour lire les documents et commencer à repérer les termes techniques à rechercher dans le dictionnaire. Ce travail sera effectué le plus consciencieusement du monde, comme tous les autres d'ailleurs. Mais ma décision est prise : dès demain, j'envoie mon C.V. aux entreprises de la région.

Accident

Isidore JACUBOWIEZ

Cela n'arrive jamais où on l'attend. On a beau mettre des protections, porter des casques et des lunettes, ne jamais - ou presque jamais - mettre le pied dans les zones interdites. Faire tout ce qu'il faut faire et ne jamais faire ce qu'il ne faut pas faire. Un jour, une heure, une minute, une seconde d'inattention ou d'erreur et... impossible de revenir en arrière ou de faire tourner les aiguilles de l'horloge à rebours. Il ne nous reste plus que nos yeux pour pleurer.

Nous faisons équipe dans une grande usine, une usine sidérurgique, d'où il sort, chaque jour, des tonnes de ferrailles. Nous étions affectés à l'entretien du train à fil.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut que je vous explique ce que l'on appelle un train à fil. En fait cela n'a rien à voir avec un train et bien peu de chose avec les fils qui servent à bâtir des ourlets ou à recoudre des boutons.

Un train à fil est une installation qui transforme des morceaux d'acier en fil du même nom. Mais comme il est bien connu que l'acier a la tête dure, il faut s'y reprendre à plusieurs fois, ou dans notre jargon, faire plusieurs passes. Pour cela on lui écrase, d'abord, la tête entre deux cylindres. Puis comme on ne peut pas transformer d'un seul coup sa tête carrée en une bobine circulaire, on profite qu'il est encore bien chaud pour l'envoyer immédiatement entre deux autres cylindres d'où il ressort un peu plus maigre et un peu plus rond. On renouvelle l'opération une douzaine de fois, et au bout du fil, le bloc d'origine a bien du mal à se reconnaître dans ce long serpent rougeoyant qui peut atteindre plusieurs kilomètres de long. Comme il n'est pas question de laisser sortir de l'atelier un animal de cette longueur on l'enroule en bobines, comme un boa sur lui-même, et on le laisse reposer et se refroidir en paix.

Cela c'est quand tout se passe normalement, mais il arrive que la bête se rebelle. Elle se transforme alors en vipère, sinon lubrique,

du moins dangereuse. Une rupture quelque part et voilà notre serpent, coupé en deux qui essaye de prendre la poudre d'escampette. Comme il lui est difficile de s'échapper latéralement tant les cylindres font bonne garde, il s'envole généralement vers le haut et on le voit brusquement monter vers la toiture qui recouvre l'installation.

Dans ces cas là, c'est l'affolement dans le landernau des exploitants. On stoppe au plus vite les machines et tout le monde monte sur le pont, si on peut employer cette expression quand il s'agit d'un train.

Cisaille en main, on coupe la tête à la bête immobilisée, on la fait redescendre précautionneusement vers le sol où elle est découpée en vermisses inoffensifs. Ensuite il faut redémarrer l'installation, vite fait, bien fait, car il est bien connu que le temps c'est de l'argent et que l'acier vaut de l'or... quand il n'y pas surproduction. Ces incidents sont rares, mais ils arrivent, et nous sommes parfaitement au point pour dresser la bête et redresser la barre.

Il fut un temps où les choses étaient plus difficiles et dans les histoires et légendes qui circulent dans les ateliers, on cite l'époque où le transfert d'une passe de laminage à la suivante se faisait à main d'homme. Lorsque le serpent laminé et rouge de colère sortait la tête d'entre les cylindres, un homme, le doubleur, le saisissait derrière le cou avec une longue pince, et le renvoyait derechef se refaire laminier. Et ce jusqu'à ce qu'il soit réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à la dimension requise. Le problème c'est que le serpent donnait souvent, si l'on peut dire, du fil à retordre au doubleur et refusait, ayant goûté à la chose, de remettre la tête sous le billot. Un second homme était souvent nécessaire pour lui faire entendre raison, car il fallait faire vite, tout refroidissement risquant de donner des hoquets au laminoir. On comprendra bien que dans ces conditions, et malgré la dextérité des ouvriers les incidents et parfois les accidents n'étaient pas rares.

Dieu soit loué, nous n'en sommes plus là ! Le serpent passe automatiquement d'une cage à l'autre et s'il lui vient l'idée de sortir du droit chemin chacun sait ce qu'il a à faire et le ballet des hommes en bleu et en casque s'organise sans accroc.

C'était un jour où le serpent avait fait des siennes. Il s'était montré très rétif ce jour là, mais "in fine" on l'avait rattrapé, remis en cage et l'installation allait redémarrer lorsque l'on s'est aperçu que les billettes - c'est ainsi que l'on appelle dans notre jargon les morceaux d'acier destinés à se convertir en fil - ne sortaient plus du four. Point de billette, point de fil. A première vue rien de bien anormal. Lorsque l'installation s'arrête le four s'arrête aussi. Dans le cas contraire, que ferait-on de ces billettes, d'un rouge flamboyant, lorsqu'elles sortent du four, si le laminoir n'est pas disposé à les avaler ? Mais ce qui était anormal c'est que ce foutu four refuse de repartir quand on lui en donne l'ordre.

Nous avons donc été voir, Charlie et moi, ce qu'il en était.

Côté sortie, apparemment pas de problèmes, les rouleaux sur lesquels les billettes sont normalement déposées pour être expédiées vers le laminoir tournaient correctement. Nous nous sommes donc dirigés vers l'entrée du four.

C'est une zone plutôt tranquille. Les billettes entrant froides dans le four, on peut donc approcher sans crainte de se brûler, ni de se faire griller les moustaches lorsque l'on risque un œil par la porte d'enfournement. C'est ce que fit Charlie. Il vit immédiatement que les rouleaux d'enfournement ne tournaient plus et qu'une billette était coincée à cet endroit.

C'est un incident qui, sans être fréquent, n'est pas rare, et il se produit assez souvent lorsque l'arrêt de l'installation est assez long, ce qui fut le cas car le serpent s'était montré assez réticent à rentrer dans le droit chemin. La billette froide, en attente sur ces rouleaux, qui n'est chauffée que d'un côté fait le dos rond et si elle avait déjà à l'origine une propension à la déformation, cette propension encouragée par l'écart de température la fait se cabrer puis se coincer entre deux rouleaux. Ceux-ci, qui normalement doivent, dans les conditions d'arrêt, imprimer à la billette un mouvement de va et vient, se bloquent et le disjoncteur électrique du moteur ...disjoncte.

Charlie s'est armé d'une barre de fer pour faire sortir la billette réticente d'entre les rouleaux en murmurant selon son habitude, le principe d'Archimède, « Donnez moi un point d'appui et je soulèverais... la billette. » Pendant ce temps, je me suis dirigé vers

l'armoire électrique. J'ai rapidement retrouvé le contacteur en défaut, je l'ai réarmé et... c'est à ce moment là que j'ai entendu un hurlement.

Je me suis précipité et j'ai vu Charlie tenant de sa main gauche son poignet droit, et sous ce poignet une masse sanguinolente. La billette s'était dégagée brutalement et dans un mouvement sans doute favorisé par la remise en route des rouleaux s'était soulevée et était retombée sur la barre de fer. Charlie n'avait pas eu le temps de lâcher celle-ci et sa main s'était trouvée écrasée entre cette barre et le point d'appui.

La suite? Nous avons couru à l'infirmerie. On lui a fait un pansement rapide pour bloquer l'hémorragie. On l'a emmené à toute allure à l'hôpital. Il est rentré au bloc opératoire et il en est ressorti avec trois doigts de moins.

Difficile de tenir une barre dans ces conditions, alors depuis il travaille au bureau. C'est lui qui prépare les plannings de fabrication. Moi, je suis toujours en bas auprès des cages. A midi, quand cela m'est possible, nous allons ensemble à la cantine. Quand j'arrive il me tend sa main gauche. Il ne reparle jamais de l'accident. Il ne m'a jamais dit que si j'avais attendu quelques instants pour remettre en marche les rouleaux les choses se seraient, peut-être, passées autrement ?

Moi, je me dis que nous avons toujours procédé comme cela. C'est vrai, mais la nuit, il m'arrive parfois de revoir sa main en sang et je me dis aussi que je n'y suis peut-être pas pour rien.

A.N.S.H.

Mireille JALLET SEGUI

3 mars 2015

- François comment ça va mon vieux ?

Ça a commencé comme ça, une question complètement anodine, mais moi, je l'ai trouvée absolument nulle... C'était il y a 5 ans, j'avais 50 ans, j'avais fini par me trouver vieux, mon boss de l'époque me répétait que désormais, j'étais un senior et qu'il fallait que je m'y fasse. Quand tu partages ton bureau paysagé avec des jeunes loups, ça te fout un coup au moral ! Bref, je finissais par adhérer et même par devenir une sorte de végétal quelconque. Alors lorsque Paul m'a appelé, il savait que la boîte gérait son plan senior, je me suis mis en colère contre le monde entier, contre cette foutue loi qui nous stigmatisait : on n'arrêtait pas d'en parler... plan senior par-ci, plan senior par-là, bref la grande vague de 2010. Ça m'a sérieusement énervé ce « mon vieux », comme si lui - je parle de Paul - ne l'était pas tout autant que moi. D'un coup, c'est comme si la sève remontait en moi, une rébellion adolescente mais quand j'y pense aujourd'hui, je les ai bien eus...

Des vieux, j'en avais côtoyé certains et je ne voulais pas devenir comme eux : fatigués dès le matin. Un vieux, ça n'arrive pas à se lever, ça n'en a d'ailleurs pas envie, c'est tout courbaturé, ça prend des pilules à longueur de journée, c'est ronchon, ça peut même être aigri et là c'est vraiment emmerdant ! Je n'étais pas tout ça et le pire, c'est que personne ne s'en apercevait, même pas ma femme ! Qu'est-ce tu fais dans ce cas ? Tu cries... on ne t'entend pas, tu leur montres tes dernières analyses... on ne te croit pas... et la pire des dérives c'est de te transformer en vieux beau, pour ne pas dire vieux beauf. Moi, le jour où je suis passé devant une pub pour le salon « Cap liberté seniors » programmé entre celui des éleveurs canins et les trois jours dédiés à la rénovation de l'habitat, j'ai craqué pour de bon ! J'ai pris mes RTT, il y a 5 ans, ça existait encore et je me suis barré sans donner signe de vie. Ça a duré 10 jours. Je n'ai jamais dit où j'étais allé... et je ne vais pas te le dire aujourd'hui ! Sauf que pendant ce temps, mon cerveau un tantinet

ramolli, un tantinet revanchard, s'est accéléré... Un matin, j'ai su que je l'avais mon idée et on allait me l'envier, mais ça, c'était pour plus tard.

Pour te situer, si tu ne t'en souviens pas, on était en crise, oui je sais, c'est toujours le cas, mais c'était pire... la relance économique... on lisait que ça allait arriver mais on n'était pas sûr que ça vienne jusqu'à nous : pour les seniors c'était pas gagné ! On remettait l'âge de la retraite à plus tard mais on ne savait pas quand on pourrait enfin y avoir droit... Bref j'ai appelé mon copain Patrick, lui aussi rêvait d'une autre vie. Pour te résumer, ce type aurait voulu être rentier, sculpter des formes généreuses la nuit et dormir le jour. Forcément, il a adhéré et m'a dit : c'est génial ! Comme si je ne le savais pas déjà.

LIAISON SATELLITE  3 mars 2015 23h30 à Tokyo

- Ça se passe comment Patrick ?
- On signe le contrat à 10h, tout est ok. T'es dans l'avion ?
- Ben oui ! Je peaufine, j'ai rajouté des clauses particulières : double emballage hypoallergénique, liaison audio continue, thermostat de contrôle, pompe à hydratation, musique d'ambiance, assurance risques sismiques pour le personnel... cent mille dollars US par salarié... tu vois autre chose ?
- T'as prévu combien de rotations, il y a deux cent quarante chambres...
- Globalement ça nous fait entre 22h et 3h du matin...t'as repéré sur un mois et ça nous fait trente « human heating » par soirée ! Tu les sens comment ?
- Enthousiastes, vraiment ! Ils me suivent partout, ils ont déjà programmé la pub sur le net et télédiffusé l'invitation à la conférence de presse planétaire : des japonais heureux, c'est tout un programme. Ils viennent te chercher à NARITA en bulhéllico pour se poser sur le toit de l'hôtel...tu vois le tableau ?
- Ok, je télétransmets les dernières retouches. Ils vont être heureux à Paris !

LIAISON SATELLITE  3 mars 2015 14h30 à Paris

- Agence Nationale pour les Seniors Heureux, que puis-je pour vous ?

- C'est François, je contourne la Chine et je suis sur le point de signer à Tokyo
- Ça tombe bien, l'agence de New-York a appelé, ils prévoient de tripler les effectifs, ils ont déjà plus de cinq cents candidatures... avant que l'annonce soit activée et la seniors'city ne désemplisse pas, ils ne savent plus que leur dire...
- Et Pierre, il s'en sort ?
- Il nous manque des grands modèles, ses stagiaires mesurent moins d'un mètre soixante dix...
- Forcément, on rapetisse à nos âges... On peut en prévoir tête bêche...
- Cool, je lui en parle...
- Avant de faire monter les enchères à Tokyo, il faut que je me mette en ligne avec notre nouvelle recrue pour voir comment ça va
- Tu parles de Michel ?
- Ouais, le dernier qui a démissionné pour nous rejoindre.
- Il est au SOFITEL de Sydney, on fait un malheur là-bas... attends je regarde le planning, je te rappelle qu'on les laisse rêver les $\frac{3}{4}$ de la prestation... dans 6 minutes tu pourras te connecter...



LIAISON SATELLITE 3 mars 2015 23h45 à Sydney

- Tu me reçois Michel ? C'est François
- Salut...ah tu veux que je te raconte ?
- Ben oui... la semaine prochaine, c'est mon tour !
- Je te dis tout comme ça vient... Je savoure... allongé dans ma combinaison en microfibre entre les draps de satin... me demande pas la couleur, je m'en fous... une heure rien que pour moi à rêvasser dans la pénombre, à délirer sur mon avenir désormais serein... mon oreillette me diffuse délicieusement la cinquième de Beethoven, enfin ça, c'est avant que t'appelles... je m'imagine sur une plage, entouré de palmiers...
- Tu pensais à ça quand tu bossais chez Clash & Co ?
- Oui, bien sûr, sauf que je n'étais pas payé pour ça !
- Profite Michel, t'as trois semaines pour voyager dans les palaces du monde entier... travailler en rêvant six heures, cinq soirs par semaine et faire du tourisme le jour, tout ça au même salaire parce

qu'on est dans l'ombre du luxe, Michel et qu'on le vaut bien ! On se voit bientôt à Paris.

A chaque fois, ça me rappelle ce que j'ai ressenti la première fois... tout le monde m'a pris pour un fou, c'était il y a cinq ans, j'étais comme toi, oui toi qui est en train de lire ma petite histoire: assis devant mon PC, écartelé entre mon iPhone et mon GPS, enseveli sous les objectifs et les dossiers accumulés sur mon bureau que je n'osais plus ouvrir. De réunion en réunion, mon errance me propulsait vers le vide de moi-même. Le premier soir, c'était à Cannes, je me suis senti à nouveau malicieux, doté d'une énergie formidable. J'imaginai ce type qui allait rentrer dans sa suite, numéro 18, - va savoir pourquoi, je m'en souviens encore - j'aurais déjà disparu sous la couette d'un autre. Il s'allongerait dans un lit tout chaud, douillet. Ce mec, que je n'ai jamais vu, avait pris l'option « bouillotte humaine » pour la modique somme de deux cents euros en sus... il s'était sûrement endormi heureux...

Et moi donc... un inconnu à qui j'avais eu le plaisir de transférer ma chaleur humaine, l'air de rien, incognito, pendant que mes congénères, éreintés par leur journée de boulot, s'inquiétaient pour la maigreur de leur retraite future, à cette époque ça négociait mais moi, je ne me voyais pas bosser jusqu'à soixante dix ans. Tu vois, ce soir là, mon idée est devenue concept. A force de nous rabâcher qu'à cinquante piges, on était tellement en marge qu'on avait droit à l'appellation d'origine contrôlée « senior », moi je me suis dit qu'à cet âge, on nous devait quelques attentions : Un boulot sympa, allongé dans des draps élégants, bien payé pour ne rien faire... Ce qu'on espère secrètement toute notre vie, je revivais enfin ! J'ai proposé l'idée au dir'com de la chaîne en jubilant intérieurement à l'idée de remettre ma démission au boss qui me qualifiait quotidiennement de « vieux ». Et ça a fait des émules, aujourd'hui ANSH, c'est plus de deux cents associés oeuvrant rien que pour le plaisir. Mais être « bouillotte humaine » au service des people et des VIP, ça faisait pas tendance... « Human heating » on a trouvé que ça faisait plus chic, surtout pour NOUS !

Autopia

Mickaël ROY

Les journaux ont dit : « La séquestration n'aurait pas été préméditée ». Ni la séquestration, en vérité, ni ce qui s'est passé après. C'est au compte d'une pénible accumulation de refus, d'un ressentiment sans cesse alimenté par des autorités sourdes aux revendications, qu'il faut mettre cette affaire, que tous regrettent, et que chacun porte en lui comme une incompréhensible trace d'inhumanité.

L'occupation de l'usine durait depuis sept semaines. Elle avait commencé le 18 février, dans les heures suivant l'annonce de la direction : le site fermerait courant 2010, la date exacte n'était pas arrêtée, nous serions prévenus en temps voulu. André Loisel, directeur des ressources humaines, nous faisait l'honneur de sa présence. Son arrivée inattendue sur le site suscitait depuis le matin bien des angoisses, relayées d'un bout à l'autre des différentes chaînes de fabrication. Nous n'étions pas sans savoir qu'Autopia, qui, cinq ans auparavant, régnait en maître sur le secteur de l'équipementier automobile, essayait des chiffres d'affaires toujours moindres. Il n'était pas déraisonnable de s'attendre à certaines mesures ; j'avais moi-même eu vent d'un plan de licenciement, non ébruité encore hors du cercle restreint des délégués syndicaux, mais dont l'éventualité agitait toutes nos conversations. Chaque jour qui passait sans mot de la gouvernance était un jour béni. L'annonce de Loisel fit l'effet d'une bombe.

L'homme nous reçut, les deux autres délégués et moi, dans un de ces petits bureaux sans âme qui occupent le premier étage de l'usine. Loisel nous fit comprendre que l'usine serait délocalisée en Europe de l'Est, que la fermeture était inexorable, qu'il valait mieux dès à présent entamer un processus de négociation. Primes de transfert, indemnités, congés-mobilité, tout se jouait maintenant. Quatre heures de discussion ne suffirent pas à épuiser notre incompréhension. Peut-être faisait-il preuve d'une authentique bienveillance, mais celle-ci, alors, déformée par la

colère, nous parvenait en flots de condescendance. Pendant ce temps sourdait au rez-de-chaussée une colère d'autant plus inquiétante qu'elle n'avait pas, elle, d'interlocuteur.

Le grondement des machines avait cessé au profit d'une rumeur inédite. Déjà des banderoles poussaient ici et là, qu'on s'empressait d'aller accrocher sur les grilles à l'entrée du site. On avait, en notre absence, décidé l'occupation des locaux. Je ne dis pas que l'accord des délégués est nécessaire pour prendre une telle décision ; mais nous étions d'ordinaire les premiers consultés avant tout mouvement de grève. Déjà quelque chose nous échappait. Bien entendu, je ne pouvais que cautionner cette action. Commencer à négocier, comme nous y encourageait Loisel, c'était signer notre arrêt de mort, c'était se plier sans broncher à une fermeture qui plongerait des centaines d'ouvriers dans une situation économique sans issue. L'arrêt immédiat des activités et l'occupation des locaux constituaient notre seule chance de nous faire entendre de la direction.

L'usine ne se ressemblait plus. On avait roulé et entassé de larges bidons d'huile le long de l'entrée principale afin d'empêcher toute livraison. Dans la cour intérieure brûlait un feu de protestation, auquel on aimait se réchauffer en discutant des dernières nouvelles ; l'odeur âcre des pneus qui servaient à nourrir ce bûcher ne nous quittait plus ; elle devenait le parfum de la révolte. C'était là qu'avaient lieu les deux rassemblements quotidiens, inutiles pour la plupart, en l'absence d'informations nouvelles. Tout au plus nous votions la poursuite de l'occupation, même s'il était clair que celle-ci durerait jusqu'à fermeture définitive de l'usine – horizon qu'on ne voulait pas envisager et dont on redoutait pourtant l'inévitabilité. Chaque soir il fallait aussi décider de qui passerait la nuit à l'usine. Nous avions la plupart du temps assez d'hommes volontaires pour que les femmes puissent rentrer et s'occuper des familles. Des tentes avaient fleuri dans un coin du bâtiment principal. On dormait mal, contre le sol dur et froid. Au matin les autres revenaient, les bras chargés de thermos de café, doux nectar qui ramenait nos membres endoloris à la vie. Nouvelle journée de lutte. usine morte, non à la délocalisation, grève totale – à chaque jour son cri, tracé à la bombe noire sur de larges morceaux de toile

qu'on hissait aux endroits les plus exposés, à la vue des journalistes qui daignaient s'intéresser à notre sort. Il va sans dire que les caméras se sont multipliées depuis les événements de vendredi dernier. Le goût du sang et de l'obsène.

Je devrais aussi m'attarder, pour rendre un tableau fidèle, sur l'ennui de cette lutte. Les journées s'écoulaient lentes et tristes, rythmées par les chants de ralliement, les parties de cartes, les coups de colère, parfois les crises de larmes, lorsque la direction affirmait une fois de plus son refus de transiger. L'occupation d'une usine n'est pas une forme de grève ordinaire. Elle implique la présence de tous à toute heure, et ne tient que par une sorte de force négative, somme des amertumes individuelles, qui constamment menace de s'épuiser. Rien d'autre à faire sur ces lieux que d'attendre la possibilité d'un signe, rien d'autre à dire que l'ennui renouvelé. La hargne des premiers temps s'effrite bientôt au profit d'une dangereuse lassitude.

J'eus à plusieurs reprises l'occasion de m'entretenir avec Brice Alcide, président-directeur général d'Autopia depuis la mort de son père, un an plus tôt. Flanqué d'une longue suite de secrétaires, le jeune homme recevait les délégués au siège de l'entreprise, en banlieue parisienne. Je crois pouvoir affirmer qu'il regrettait sa décision. La situation du site de Puiseaux le dépassait. Et plus il regrettait, paradoxalement, plus il était intraitable. Trop peu sûr de lui, il s'était mis en tête de faire valoir son autorité coûte que coûte. Dans chacune de nos questions il lisait une attaque contre sa personne, quand tout ce que nous voulions, c'était l'abandon du processus de délocalisation. Hors de question. Puiseaux n'est plus rentable. L'occupation n'y changera rien. Je tentai en vain de lui décrire le chaos qui régnait dans son usine, de lui dresser le portrait de ces hommes et de ces femmes salis par la fatigue, désarmés à l'idée de lendemains sans revenus. Il fallait leur parler. Ces gens avaient besoin qu'on leur explique, face à face, les raisons de cet abandon. Il accueillit cette proposition avec une moue hésitante. Mes exhortations répétées eurent raison de son indécision.

Je n'ai rien fait pour empêcher la prise d'otage. D'autres l'avaient tenté avant nous, parfois avec succès. Tous avaient en tête l'exemple de Pharmacop, à Montargis, dont la proximité

géographique et temporelle donnait l'espoir d'une résolution sinon heureuse, au moins à notre avantage. Je me demande aujourd'hui si je n'ai pas encouragé Brice Alcide à venir sur le site dans le seul but de rendre cette opération possible. Plus rien à perdre, murmurait-on. L'occupation n'avait rien donné. Venait le temps de la séquestration.

Il est arrivé jeudi à dix heures du matin. Le dialogue a bien eu lieu, si tant est qu'on puisse parler de dialogue : chacune de ses paroles était accueillie par une volée d'insultes. Il se tenait très droit devant cette foule amassée dans la cour, balbutiant des réponses aussitôt interrompues, jetant des coups d'œil inquiets aux deux hommes qui l'accompagnaient. C'est Jean-Pierre, responsable des modules acoustiques à l'usine, qui le premier a saisi Alcide. Tout s'est passé très vite. Les deux assistants écartés, l'homme fut entraîné à l'intérieur de l'usine. Personne ne s'était concerté, il me semble, et pourtant tout se passait sans accroc. J'entendais au loin les menaces proférées par Alcide. On finit par l'enfermer dans une grande pièce au rez-de-chaussée, devant laquelle une ouvrière, Maryse, monta la garde. Il était évidemment de mon devoir de mettre fin à ces agissements. J'en discutai avec les autres délégués. Douze heures de séquestration, voilà qui lui donnerait une idée de la détresse dans laquelle il nous avait jetés. Au terme de ces douze heures, durant lesquelles il nous appartenait de négocier une sortie de crise, nous lui rendrions sa liberté.

Les mains ligotées dans le dos, Alcide ne voulut rien entendre. J'éprouvais moi-même la plus grande difficulté à parler avec un homme privé de ses moyens, tout en reconnaissant l'utilité d'une action qui mettait soudain en pleine lumière le sort des salariés d'Autopia. Vingt-quatre heures s'écoulèrent. Nous ne songions même plus à nous battre pour le maintien du site : il s'agissait désormais de se mettre d'accord sur des indemnités qui puissent satisfaire l'ensemble du personnel ; mais le directeur se refusait à la moindre concession. J'expliquai à Jean-Pierre, Maryse, et aux plus acharnés de mes collègues, qu'il fallait désormais relâcher Brice Alcide, que la séquestration ne menait à rien, qu'elle aurait au moins eu le mérite de médiatiser notre cas. La police ne tarderait pas à se manifester. Ils ne m'écoutaient plus. Je sentais la fièvre qui

s'était emparée d'eux. L'air vibrait au rythme d'une nouvelle rengaine : alcide, on aura ta peau.

Vendredi à midi, j'ai pris ma voiture pour me rendre une dernière fois au siège d'Autopia. Je suis rentré trois heures plus tard, accompagné des membres du comité de direction.

Il ne restait plus de Brice Alcide qu'une odeur de viande grillée.

Bad day

Emmanuelle CART-TANNEUR

« Il y a des années où l'on n'est pas en forme. »

J'adore cette citation d'Achard. Et c'est drôle parce que je l'ai découverte il y a un mois ou deux, précisément au moment où je me disais que plus j'y pensais, plus il me semblait que cette année, pour moi, c'était limite côté sentimental, familial, professionnel aussi ... côté presque tout, en fait.

Il y a des journées pourries. Et, à vrai dire, on reconnaît une année « pas en forme » au fait qu'il y en a beaucoup – et qu'elles se retrouvent souvent à la suite les unes des autres.

C'est la réflexion que je me faisais ce matin, au volant de ma voiture (enfin, au volant de la voiture que m'avait prêtée mon beau-frère parce que la mienne avait encore décidé de passer sa nuit au garage (à se demander si elle n'aurait pas elle aussi des velléités de changer de vie (il faut dire qu'avec moi ce n'est sans doute pas toujours très fun).

La grande avait écouté Tokio Hotel toute la soirée à volume maxi, la petite avait pleuré toute la nuit, et moi j'avais essayé de dormir entre les levers répétés de ma femme (pas ma faute si elle l'entend toujours bien avant moi - les femmes sont programmées comme ça depuis la nuit des temps, on ne va pas refaire l'évolution non plus), suivis de ses recouchements bruyamment accompagnés de commentaires sur mon « égoïsme », qui, manque de chance, avaient lieu en moyenne 45 minutes après, soit plus ou moins la durée nécessaire à mon rendormissement.

Je ne me laisserai pas aller à la perfidie de faire remarquer à l'assemblée qu'à six heures trente, moi, j'étais debout et prêt à partir malgré mes nerfs en pelote, alors qu'elle dormait d'un sommeil sans doute mérité (et le mien, non ?) mais certainement profond, si j'en crois le volume sonore de ses ronflements – je me suis alors fait la réflexion que si l'on est à la recherche d'une réponse fiable à la question « suis-je réellement – option : encore – amoureux/se ? », le test du ronflement est d'une simplicité exemplaire ; il y a quelques années encore, j'étais attendri par les

grognements nocturnes de ma femme. J'avoue qu'aujourd'hui je suis souvent à deux doigts de transformer la buanderie en chambre de secours.

Mais peut-être après tout ronfle-t-elle réellement beaucoup plus qu'il y a quelques années. Je ne suis pas responsable de tout non plus, après tout.

J'ai joui, brièvement, mais non sans en prendre pleinement conscience, du court instant de répit et de tranquillité que j'ai ressenti en m'asseyant dans la voiture. Seul ! Délicieusement seul, et sans personne dans les environs proches qui pourrait tenter de m'empêcher de m'endormir ... Manque de chance, m'endormir n'était pas au programme à cet instant-là, puisque je devais être à la boîte trente minutes plus tard. Les choses ne se goupillent décidément pas toujours comme on voudrait.

J'ai laissé l'autoradio (mon beauf est branché en direct live continu sur France Info et m'a enjoint de ne pas toucher à sa programmation) emplir le temps de cerveau disponible qui me restait après une nuit sans rêve (on a fait l'expérience sur des chats, j'ai lu ça à douze ans dans Science et Vie Junior, ça rend fou à la longue) de news inintéressantes (la hausse des cours du lait), dramatiques (le divorce du Président d'avec sa troisième femme), ou les deux à la fois (le déraillement d'un TGV heurté par une vache égarée sur la voie : suicide ou accident ?). Je me suis laissé bercer par les mots et les jingles, en pilote semi-automatique jusqu'à la boîte - on finit par apprécier la routine, parfois, lorsqu'elle permet de s'abstenir de réfléchir une minute ou deux.

Arrivé dans le hall, mon intuition de journée pourrie s'est confirmée quand j'ai vu Cravatte se jeter sur moi au sortir de l'ascenseur :

- Meunier ! (Tu dors ? ajoute-t-il quand il est de bonne humeur, ce qui le réjouit autant à chaque fois, chose que je pourrais lui pardonner s'il n'était pas aussi - non, je ne le dirai pas ! - par ailleurs), il faut qu'on se parle, dans mon bureau dans dix minutes ! Dix minutes, le temps que je monte et que je m'installe, autant faire une croix sur mon café starter du matin, celui qui précisément m'aurait permis de supporter Cravatte et sa litanie à venir.

Je n'aime pas Cravatte. Jean-Pierre Cravatte, voilà un homme qui porte son nom comme une étiquette conçue expressément et exclusivement pour lui. Costume marron, chaussures marron en toute saison, chemise blanche voire jaune pâle les jours de folie, qu'il agrémente avec des cravates, bien entendu, décorées de Snoopys ou de têtes d'Homer Simpson - sans réaliser qu'à bien y regarder, on pourrait croire que c'est sa tête à lui qu'on retrouve en miniature et en cent exemplaires sur le devant de sa chemise.

Il se trouve qu'il est mon chef depuis trois ans. Et cela fait trois ans que je supporte son humour aussi élaboré que ses plans de travail. Mais ça, pour pouvoir le lui dire, il faudrait que ce soit moi son chef. Manque de chance.

J'ai été assez contrarié de réaliser qu'il m'avait fait rater mon café, c'est-à-dire indirectement toute ma journée, pour une annonce d'une importance complètement négligeable : un nouveau collaborateur arriverait d'ici deux semaines, et j'étais chargé (il a alors attendu, mais en vain, un signe de reconnaissance de ma part) de l'accueillir pour un premier contact ce soir à dix-huit heures dans mon bureau, lui-même étant retenu par des « obligations familiales » (chacun à la boîte sachant pertinemment que ces obligations toujours situées entre dix-sept et dix-neuf heures étant tout sauf « familiales »). J'ai recueilli l'info avec une indifférence non feinte puis suis redescendu dans mon bureau, et vers ma Nespresso, avec l'allégresse d'un galant se rendant à un premier rendez-vous - c'est en tous cas ce que j'avais en tête lorsque j'ai croisé mon adjoint étonné de me voir sourire de si bon matin ...

Il n'y a pas de petite joie, surtout dans une journée pourrie !

J'ai eu beaucoup de travail ; Cravatte m'a harcelé toute la journée et je n'ai pas trouvé l'occasion de passer les quelques minutes, que j'estimais légitimes et qu'il m'aurait fallu sur Internet pour remporter l'enchère sur le collector des Stones que je convoitais depuis trois semaines. Normal, dans une journée pourrie, la régularité est un impératif.

Continuité dans la galère à la cantine, avec l'explosion inopinée et juste à mon passage d'une bouteille de ketchup trop bien revissée ... J'en serais quitte pour passer au pressing ce soir, ô vision anticipée d'un centre commercial en extinction, de celles qui vous

font vous dire que, décidément, il y a des endroits moches sur la Terre.

Le seul aspect positif de la journée pourrie, c'est qu'elle n'échappe pas au sort de toutes les journées : elle finit toujours, toute pourrie qu'elle puisse être, par se terminer.

La mienne atteignait, sûrement bien que péniblement, cette limite fatale à dix-huit heures, quand mon « rendez-vous » s'est annoncé.

- Pascal Meunier ? Je suis Sophie Muze, votre future collaboratrice. Elle avait un sourire à tomber et des yeux couleur Get 27.

Sa phrase m'est apparue comme matérialisée dans une bulle de BD, entourée de petits oiseaux et de fleurettes.

Il y a des journées pourries, et des années où l'on n'est pas en forme.

Et parfois certaines journées suffisent à rattraper une année.

Consonne contre voyelle

Cathy BOUSQUET

Commencer, recommencer. Envoi des lettres de demande d'emploi. Attendre. Jour sans réponse, réponse négative, jour sans joie. Propositions d'entretien. Inspirer, expirer, au moins trois fois avant de franchir le seuil. Paraître à l'aise, détendue. Sourire mais pas trop. Surveiller ses gestes, son maintien, son vocabulaire. Tâcher de faire bonne impression. Trouver ce qui va plaire, va séduire, va retenir. Oui, non, il hésite. Encore une question, et puis une autre. Verdict : recrutée en CDD de trois mois. Répit de trois mois.

Les poings se crispent, le corps se tend, le visage se fige. Douleur au bas du dos, vite installée, jamais totalement éradiquée. Angoisse. Charriée par le sang, diffusée dans les veines. Ramifications internes, multiplication, démultiplication mais aussi enveloppe, cocon. S'en extraire durera plusieurs jours. Elle le sait. Elle en sort meurtrie, chaque fois un peu plus. Meurtrissures, cicatrices. Ne rien dire, ne pas répondre, se maîtriser, self-contrôle. Être forte, plus forte qu'eux. Subir l'injustice, les reproches, et se courber, plier pour ne pas rompre. Roseau dans la tempête, elle ploie, ploie jusqu'à toucher terre mais elle se relèvera, elle le sait, l'a déjà vécu. Mal, surtout au début. Manque de souplesse, trop rebelle. Beaucoup de casse. Elle a fait front, tant de fois, a toujours perdu. Difficile apprentissage de la vie, des rapports de force, de la loi du plus fort. Difficile mais rapide. Elle est intelligente. Se taire, ne pas donner l'occasion. Finalement gagner cette manche, mais à quel prix ?

CDD. Trois lettres, seulement trois lettres. D au ventre rond, promesse d'avenir, promesse de l'aube. D qui ne sait accoucher que de lui-même. Sans fin. D orgueilleux, incapable de mettre au monde cet I tant attendu.

- Mademoiselle, vous pourrez ?
- Bien sûr,
- Mademoiselle, vous voudrez bien ?
- Bien sûr,

- Je vais vous faire sauter le repas !

- Pas d'importance.

- J'ai l'impression d'abuser...

- Mais non, je vous en prie.

- Déjà hier...

- Ne vous inquiétez pas, personne ne m'attend.

Fausse gêne, fausses interrogations, fausse sollicitude. Tu ne sais que trop que je ne peux refuser, corvéable sans fin je suis. L'impression d'abuser ? Non l'abus quotidien, renouvelé sans scrupule, sans remords. Déjà hier et avant-hier et la semaine dernière. Combien d'heures supplémentaires gracieusement offertes, le sourire aux lèvres, combien de repas passés à travailler, la rage au cœur, tellement impuissante.

D promesse de l'aube, D du don de soi. Je te donne mon intelligence, ma force de travail, mon temps, ma santé, des parcelles de ma vie et tu prends, tu prends sans fin. Aspiration, succion, vampire. Chaque fois tu m'affaiblis et chaque fois tu te renforces. Tu souffles le chaud et le froid en permanence, pour mieux me contrôler. Si tu savais comme je te connais, comme tu es prévisible.

- Mademoiselle, je suis très content de votre travail. Vous êtes maintenant bien intégrée, vos collègues vous apprécient. Vous êtes consciencieuse, réactive, vous savez faire preuve d'autonomie, d'initiative, de disponibilité. Ce sont des qualités importantes que le patron que je suis sait apprécier à leur juste valeur, croyez-le bien. (Voilà pour le chaud, les flatteries, ne te laisse pas endormir, le froid va suivre). Bien sûr, il y a eu dernièrement ce petit problème, enfin quand je dis « petit », c'est un euphémisme. Vous m'avez mis hors de moi mais reconnaissez que vous l'avez bien cherché (traduction : tout est de votre faute, vous êtes coupable, je n'y suis pour rien).

- Mais, Monsieur, si j'avais eu l'information nécessaire, je n'aurais pas...

- Soyez gentille, ne m'interrompez pas. C'est le métier qui rentre, je suis sûr que ça ne se renouvellera pas, n'est-ce pas ? Veillez à faire plus attention parce que sinon, enfin vous comprenez, je ne souhaiterais pas à en arriver là...

- Oui, Monsieur, bien sûr, vous avez raison.

Faire petit, reprendre le travail, la gorge serrée. Chercher à te satisfaire pour que tu me gardes, pareille à la maîtresse envers l'amant qu'elle redoute de perdre, pour que tu m'offres ce CDI si désiré et que tu n'hésites pas à agiter comme le merveilleux bijou que tu pourrais m'offrir un jour.

- Mademoiselle, je vous ai fait venir pour vous annoncer une bonne nouvelle, enfin ce pourrait devenir une bonne nouvelle, rien n'est encore fait mais enfin, ...Voilà, il est possible qu'avant la fin de l'année un poste en CDI se libère. Je ne devrais pas vous le dire mais je pense à vous pour l'occuper. Enfin, bien entendu, si vous continuez sur cette voie.

- Merci Monsieur.

Tu sens son regard derrière ton dos. A quoi pense-t-il ?

- Mademoiselle, bonjour, voilà déjà trois mois que vous êtes parmi nous. Je souhaite vous dire combien nous avons apprécié votre travail, votre efficacité, votre dynamisme. Nous aurions été très... J'aurais, personnellement, été très heureux, croyez le bien, de vous intégrer dans notre petite famille que, je n'en doute pas, vous avez su apprécier. J'ai même évoqué avec vous cette possibilité, j'étais sincère, vraiment. Mais la Conjoncture ne me permet malheureusement pas de transformer votre contrat ni même de le renouveler. J'en suis véritablement peiné. Mais vous êtes bien placée pour savoir combien la Conjoncture, surtout en ce moment, est peu propice, peu favorable à ... Enfin, je suis certain que vous retrouverez rapidement un autre emploi. Permettez-moi de vous souhaiter bonne chance, de tout cœur.

Fin d'entretien, poignée de main ferme du patron, sourire chaleureux. Content de soi. Bon petit discours, bien rodé maintenant. Il a eu le temps de s'exercer avec les CDD antérieurs. Beaucoup de conviction, il y met du cœur. 15/20. Te raccompagne à la porte, autre poignée de main, un « au revoir, courage » chuchoté, comme s'il savait, s'il comprenait ... La porte se referme sur son sourire et sur trois mois de ta vie.

Sur le seuil de l'office notarial, elle est stoppée net. La climatisation de son bureau lui a fait oublier l'accablante chaleur de cette fin juillet. Alors qu'elle tente de reprendre son souffle et de trouver le

courage d'affronter le soleil, elle l'aperçoit, lui, le patron de son premier CDD. Attablé à la terrasse du café d'en face, de l'autre côté de la rue, occupé à lire un journal.

Les souvenirs la prennent par surprise. Un remplacement de la collaboratrice Léa en congé de maternité, un bureau très agréable, un patron exigeant mais compréhensif. Charmant, trop peut-être. Un intérêt pour elle qui la met souvent mal à l'aise, ou pour ses petits amis, ses sorties, ses hobbies. Des fleurs « pour égayer son bureau. » Un déjeuner dans un restaurant luxueux où il a ses habitudes « pour parler travail, qu'elle ne se méprenne pas mais hors du contexte professionnel pour qu'elle soit plus détendue, plus à l'aise, ne voit plus en lui le patron qu'il est. » Sa main négligemment posée, comme par inadvertance, légère, sur son épaule, puis sur son bras, enfin sur sa cuisse. Sa confusion et ses excuses lorsqu'elle le regarde excédée. Comportement ambigu, toujours sur le fil du rasoir, entre attention sincère, désintéressée et assiduité. La dernière phrase de Léa, avant son départ, « Je voulais vous dire... mais non, rien, peut-être que ça ne vous dérangera pas » lui semble de moins en moins énigmatique. Elle ne sait comment réagir. Ne se fait-elle pas des idées ? Le cadeau d'un sac pour « la remercier de son investissement au terme de ce premier mois » est l'attention de trop. Elle ne reviendra pas après la paye du premier mois et renverra le cadeau sans un mot.

Plus tard, elle croisera Léa et lui racontera ses doutes, ses craintes. Léa lui expliquera que Franck, le patron, est très sensible et attentionné, qu'il n'a jamais aimé les femmes, qu'il vit avec Bastien depuis au moins trois ans. Elle n'a pas cru bon d'en parler, trop discrète peut-être. Rouge aux joues et perles de sueur sur sa peau à cette évocation.

L'homme attablé lève les yeux de son quotidien, voit Mathilde, lui fait un signe enjoué. Elle le rejoint. Peut-être l'occasion d'expliquer son attitude.

- Mathilde, je suis ravi de vous revoir. Comment allez-vous ? Mais asseyez-vous, je vous en prie. Avec cette chaleur vous prendrez bien un verre ? Oui, bien sûr. Garçon, s'il vous plaît. Mathilde, le destin vous met sur ma route. Enfin, je m'avance peut-être. Vous n'avez pas encore dit « oui ». Que prenez-vous ? un thé froid,

comme d'habitude ? Garçon, un thé froid, merci. Ce chemisier vous va à ravir, il convient parfaitement à votre teint.

Je le retrouve ainsi que je l'ai laissé un an et demi plus tôt. Volubile, impatient, attentionné, répondant aux questions qu'il pose. Je le regarde.

- Monsieur, je voulais m'exc...

- Mathilde, ne dites rien. Léa m'a expliqué. Mon attitude pouvait paraître déplacée à qui ne savait pas. Je croyais qu'elle vous avait mise au courant, de ma vie aussi.

- Monsieur, je....

- Attendez, attendez. Voilà, Léa vient de m'annoncer qu'elle souhaitait s'arrêter de travailler. Je dois donc la remplacer. Je sais quelle perle vous êtes et je ne crois pas être un mauvais patron. Si vous vouliez bien revenir travailler pour moi je vous assure que vous n'y perdriez pas. Pas de période d'essai bien entendu. Vous l'aurez compris mais mieux vaut le préciser, je vous recrute en CDI.

- Monsieur, en ...

- Franck, si vous devez travailler pour moi, ce sera Franck.

- En CDI, Franck ?

- Oui, bien sûr en CDI.

Elle se lève brutalement, dans sa hâte renverse sa chaise, s'approche, se penche vers lui et lui claque un bisou sonore sur la joue.

Il la regarde en souriant, les joues légèrement rosées.

- Mathilde, je pense que vous venez de dire oui. Mais vous me gênez, attention, à l'avenir ne soyez pas si directe, je pourrais me faire des idées...

Crédit de confiance

Alain VALEAU

La Principale a brodé sur le thème, discutable, « Si tu ne choisis pas, Ce sont les circonstances qui choisiront pour toi ».*

Il a souri aux têtes connues, salué les autres :

- Roger Charbonneau, mécanicien auto...

- Machin. Machine, coiffeur, fleuriste, informaticien, policier, vendeur électroménager, médecin, pompier...

Il devait son intervention dans la « Journée des Métiers » du lycée Renaudot aux sollicitations de profs-clients.

Céline, son épouse, avait appuyé :

- Tu parleras de tes moteurs, ça te plaît ça, non ?

Pas faux. Ce taiseux de Roger devenait prolix lorsque de vrais curieux le branchaient sur la mécanique

Dans son coin, près de la porte, il accueillait tous ceux qui voulaient bien venir à lui.

Deux réunions devaient regrouper ceux qui s'étaient inscrits pour une information plus poussée.

A 11 h 30, il avait assuré sa première séance.

Le démarrage avait été laborieux. Il ne savait plus quoi dire après son prénom et son métier : « garagiste ».

Heureusement, Thibault, l'un des profs, l'avait branché sur du général :

- Pour vous, qu'est-ce qu'une voiture ?

- Pour moi, une voiture, c'est d'abord un problème. Je répare ou j'améliore. Un client arrive, embêté, sa voiture est en panne ; il faut lui remettre en état. Un autre possède un véhicule auquel il voudrait apporter des modifications. On réfléchit, on voit, on installe... Certains viennent pour des conseils, parce qu'ils veulent retaper eux-mêmes leur trésor.

- Comment êtes-vous devenu réparateur d'auto ?

C'était parti

- Les bancs de classe m'ont toujours brûlé le postérieur. Les moteurs m'intéressaient. Mes parents m'ont inscrit dans un établissement pour devenir mécanicien de marine. Mais c'était

encore l'école. Les moteurs qui me tentaient étaient ceux des voitures, pas des bateaux. J'ai peu travaillé, peu appris... J'ai multiplié les absences, maladies et école buissonnière... J'ai été renvoyé. Mes parents m'ont étrillé puis m'ont posé La Question : « Que veux-tu faire ? ». Réponse : « Travailler dans un garage... ».

Mon chef d'atelier était sympa, mais pendant les heures de travail, il ne fallait pas rigoler. Au début, j'ai balayé, nettoyé des pièces. J'apprenais à ouvrir les yeux et à écouter. Je bouillais de réparer à mon tour, mais je devais d'abord connaître chaque outil et la façon de s'en servir.

J'ai longtemps été un spécialiste crevaison et lavage aussi. Il fallait que ça brille !

Les mécaniciens m'appelaient pour me montrer « un truc ». Peu d'explication. « Regarde ! » et puis « Dis ce que tu as compris. ». Enfin, petit à petit, « Aide-moi – fais-le – pas essaye, non fais-le ! » Le patron m'avait annoncé : « Tu apprendras avec nous, mais surtout, mon gars, tu retourneras à l'école. Tu passeras ton C.A.P. et puis ton brevet, si ça te plaît toujours. Tu as intérêt à ramener des bonnes notes, en tout !

- Vous étiez payé ?

- Pas au début. Chacun me donnait une pièce quand il était content de moi. A partir de la deuxième année, j'ai eu une fiche de salaire, ma première, je l'ai toujours.

- C'était difficile les cours ?

- Oui, j'allais un jour par semaine au centre d'apprentissage et je devais beaucoup travailler à la maison. Là, j'ai vraiment regretté d'avoir bullé à l'école. Même les leçons de mécanique passaient mal sur le papier... Ça a duré jusqu'au brevet. Quand on n'est pas branché lecture et écriture, ce n'est pas facile tous les jours ! Une clef de 8, un moteur qui tousse, ça allait, mais lire les manuels, rédiger... C'était autre chose. Bon, tout s'apprend quand on le veut vraiment.

Roger en était sorti suroxygéné, ivre de questions, de réponses, de plaisir, de fierté.

La plupart des professionnels avaient accepté de témoigner parce que, comme lui, ils savaient leur chance de vivre le métier qu'ils avaient, sinon choisi, mais au moins appris à estimer.

L'après-midi ronronnait depuis la reprise de 14 h ; dans trente minutes, il ferait sa seconde prestation collective.

Un brouhaha permanent, hors de la salle, baignait d'un moutonnement de ressac toutes les allées et venues.

Il y avait beaucoup plus d'élèves dans le vaste vestibule que dans la Salle des Métiers.

C'est le trou dans cet accompagnement sonore qui l'intrigua. Le silence se propagea... Les dernières conversations furent brutalement mouchées par l'irruption d'un homme de quarante-cinq, cinquante ans. Blême, il balayait l'assistance des yeux et de la tête.

Il s'élança vers Roger, le plus proche de lui, le rassit d'une pesée sur l'épaule.

Avant une quelconque réaction, il sortit un revolver d'une taille impressionnante et le pointa sur le mécanicien statufié.

- Vous ne bougez pas ! Personne ! Asseyez-vous, tous !

Quelques mots volèrent, en murmure :

- C'est Michel ! Il est devenu fou depuis qu'on l'a vidé

- Oui, vous me connaissez ! Madame la Principale surtout : " Michel, j'ai des feuilles à photocopier, Michel l'intendante a besoin d'un coup de main. Michel, pouvez-vous accompagner une sortie ? Michel, ce serait utile de faire un stage en informatique... " Michel partout, Michel pour tout, et c'était bien !

J'étais un contrat de travail à durée déterminée, Contrat Aidé...

Pendant trois ans, c'est beaucoup quand on y croit, c'est peu quand on vous dit : « Fini, dégage, on en prend un autre ! »

Vous me faites pleurer avec votre Journée des Métiers.

Le principal adjoint a voulu discuter. Michel l'a cloué :

« Arrête où tu prends le premier ! Je n'ai plus rien à perdre. Ici, je revivais après mes années de galère. Des diplômes, les jeunes, j'en ai plein mon sac ! J'étais ingénieur, je gagnais bien... La boîte s'écroule... Je suis devenu commercial, pas assez requin, viré. J'ai vendu des bouquins, de la vaisselle, empilé les boulots de merde sans lendemains et des journées de paumés, jusqu'à Renaudot. J'avais retrouvé ma femme, mes gosses, j'étais redevenu quelqu'un... »

- Tu veux qu'on en parle Michel ?

La question venait d'une grande de terminale.

Avant qu'il puisse répondre, elle a poursuivi :

- Je connais, tu sais... Mon père s'est pendu, il y a six mois. Il avait du travail lui, mais la Grande Société qui l'employait voulait plus, encore plus. Il ne savait pas comment faire mieux. On ne l'a pas renvoyé, on l'a mis de côté. Il n'a pas supporté. Seulement, c'est nous qu'il a puni, pas la boîte qui l'a bouffé... Tes enfants, ils vont dérouiller si tu fais une bêtise.

Le désespéré remuait la tête comme s'il refusait les mots, mais il entendait !

Plus un son, à peine quelques reniflements de larmes contenues.

- C'est trop tard, Natacha... Je suis lessivé. Je voulais vous le dire avant de partir. Comme ton père, il y en plein qui ont lâché avant moi et tu crois que ça change quelque chose ? Même pas ! On crie, on défile, on pleure et puis on s'écrase, jusqu'au tour d'un autre... C'est fini. Pas devant vous... Laissez-moi partir.

Alors, une voix mal assurée s'est élevée, de la table où Roger se cramponnait.

- Si le cambouis ne te fait pas peur, moi je te prends au garage. Un ingénieur, ça doit pouvoir s'habituer aux moteurs, non ?

Le garagiste se serait dressé brutalement pour désarmer Michel qu'il n'aurait pas frappé aussi fort !

La bouche s'est ouverte, les bras sont tombés et le revolver a frappé le carrelage.

Tout s'est remis en marche, les policiers et leurs menottes, les langues, les pleurs.

Roger s'est planté devant son agresseur.

- Lundi, j'irais avec toi voir le juge. Moi je ne porterai pas plainte. Personne ici. Madame la Principale non plus...

Elle était sidérée, mais haussa les épaules... C'était lui prêter un sacré pouvoir de persuasion auprès de l'administration...

- Mon boulot, c'est du solide ! Avec tout ce que tu as appris, tu seras aussi bien dans mes paperasses que dans mes joints de culasse, j'en suis certain ! C'est un vrai contrat d'aide mutuelle celui-là ! Nous, les petits, on peut au moins ça...

Les gamins d'aujourd'hui, ils m'ont enseigné deux mots : respect et crédit. Moi, je te fais crédit de ma confiance. C'est rare quand je me trompe dans ce genre de placement.

* S.Kierkegaard

Dernier pèlerinage

LUC TARAMINI

La campagne picarde au mois de novembre me plonge toujours dans une profonde mélancolie que j'associe bizarrement à un air de Yehudi Menuhin, toujours le même. Le ciel est bas, la lumière grise. Les corbeaux s'arrachent lourdement aux labours. La route défile, morne, jalonnée de tas de betteraves fraîchement arrachées. C'est la "campagne" comme on dit ici. La période où les sucreries de la région tournent à plein régime. Des pensées confuses cognent à la porte de ma mémoire, mélange de souvenirs et de sensations lointaines qui remontent à la surface.

J'ai rendez-vous à dix heures sur un parking le long de la nationale avec d'anciens camarades de mon père. Des mecs de sa section syndicale que je n'ai pas vus depuis son attaque l'an dernier. Un an jour pour jour après leur licenciement économique. Je me demande un peu à quoi ça rime d'aller assister au démontage d'une usine. Pourquoi ai-je accepté ? Je n'arrive pas à savoir si c'est par loyauté ou par faiblesse.

Après une heure de trajet, je les aperçois enfin sur le bord de la route. Silhouettes frigorifiées attendant sur un parking étroit. Je mets le clignotant. Ils sont trois finalement. De la buée s'échappe de leurs visages. Je ralentis et me gare derrière une Megane bleue. Jean-Pierre, un ancien du lavoir, s'avance vers moi. Putain, ce qu'il a grossi. Et ses lunettes sont toujours aussi démodées.

- Comment vas-tu ? me demande-il sur un ton jovial comme si on s'était quitté la veille.

Je lui réponds que ça va mais qu'il caille.

Les deux autres s'approchent à leur tour.

- Tu connais Raymond et Titi, ajoute t-il.

J'acquiesce et nous échangeons de brèves poignées de main. Le passé me bondit au visage.

Jean-Pierre fait son débriefing. Il m'apprend que les engins sont arrivés à sept heures, quatre camions et deux grosses pelleteuses qui tournent en continu. Selon lui, à ce rythme, ils en ont pour un mois à peine. Un mois pour faire place nette.

Je leur demande s'ils sont là depuis longtemps.

- Titi depuis 6 heures ce matin. Tu penses, il n'aurait pas manqué l'arrivée des camions. Nous, on vient d'arriver, ajoute t-il en désignant Raymond.

Titi me fixe de son regard d'aigle. Engoncé dans sa veste de chasseur, il paraît toujours aussi renfrogné comme à l'époque où il faisait le piquet de grève.

Raymond s'avance avec un thermos de café.

- Tu veux un jus pour te réchauffer ?

- Non merci ça va, dis-je en étreignant le col de mon anorak.

- Alors, on va te montrer le bazar.

Les gars coupent à travers le champ, Titi en tête. Je leur emboîte le pas. La terre est dure comme du béton. Un vent glacial nous fait face. On se poste à l'orée d'un rideau d'arbres nus et désolés. L'ancienne sucrerie est là en contrebas. Une rumeur sourde monte jusqu'à nous, celle du ballet des engins.

- Dire qu'ils sont seulement six gars pour faire le boulot, constate Titi. On n'est peu de chose, vraiment.

Silence résigné des deux autres. Je ne sais pas quoi dire, j'ai envie de partir. Jean-Pierre me passe ses jumelles. Il est comme ça Jean-Pierre, organisé. J'ajuste les lentilles à ma vue et observe la scène. De loin, on pourrait sans doute nous prendre pour des snipers en embuscade attendant les ordres dans l'oreillette.

Je distingue parfaitement la route d'accès à l'usine. Les grilles de l'entrée ont sauté. Les quatre maisons de fonction où logeaient autrefois les cadres de la direction résistent encore mais pour combien de temps ? Un gros tas de ferrailles gît près de la bascule. Plus loin, le silo solitaire a perdu de sa superbe. Deux gros insectes mécaniques dévorent méthodiquement les bâtiments d'un appétit vorace. Je réalise subitement que je ne suis jamais entré dans cette usine alors qu'elle s'invitait tous les jours chez nous dans la conversation de mes parents. Même quand j'oubliais mon cartable dans la voiture de mon père et qu'il fallait faire un détour par l'usine avant d'aller à l'école, c'est lui qui venait me l'apporter à la grille, vêtu de son bleu de travail tâché de graisse dont j'avais vaguement honte.

Je risque une question de pure forme :

- Ils ont commencé par quoi ?

- Par le lavoir, tu vois bien ?

Jean-Pierre récupère ses jumelles. Je surprends Raymond les yeux dans le vague. Titi surveille la scène d'un air indigné. C'est comme si ces pelles mécaniques lui arrachaient le cœur par petits coups de bec.

Revenant à lui, Raymond brise le silence.

- C'est p'têt ton père qu'avait raison finalement, on aurait dû tourner la page y'a deux ans quand on s'est fait vider par le taulier. Ton père, son attaque, dans un sens, ça lui a fait du bien. Il est devenu philosophe.

- Facile à dire, rétorque Titi. Trente-trois ans de boutique, posté en trois huit, ça s'oublie pas comme ça, merde !

Son regard quête une approbation générale qui ne vient pas. Comme un con, je me mets à fixer la pointe de mes chaussures. Il n'y a rien à répondre je crois. Jean-Pierre, ne tenant pas en place, prend la direction des bassins de décantation. La colonne se reforme derrière lui machinalement, comme les rescapés d'une armée décimée, négociant à grand peine le dénivelé gras qui s'annonce.

En bas, la rumeur des engins est devenue assourdissante.

Jean Pierre s'arrête, fait volte-face et met ses mains en porte-voix.

- Attention l'heure est grave les gars ! Puis, se tournant vers moi, il enchaîne :

- C'est maintenant que le spectacle commence, petit. Tu vas voir, t'es pas venu pour rien !

Je les vois farfouiller dans leur poche et en extraire des petits morceaux d'étoffe. Titi me brandit sa médaille du travail sous le nez. Je ne comprends pas à quoi ça rime.

- Trente trois ans de bons et loyaux services, ajoute-t-il, peuvent se la mettre au cul !

Le voilà qui prend son élan et qui jette le morceau de métal de toutes ses forces. La médaille décrit un bel arc de cercle au-dessus des labours et disparaît sous la glace d'un bassin gelé. Les deux autres l'imitent avec la même énergie. Je reste quelques secondes interdit devant la grandiloquence de leur geste. Ils sont là, rubiconds et bravaches.

Jean-Pierre finit par m'agripper le bras.

- Viens, c'est fini.

J'ai envie de hurler que je les trouve cons et pathétiques, que j'en ai rien à foutre de leurs conneries, qu'ils auraient mieux fait de convoquer la presse locale plutôt que de me faire chier moi, que s'ils avaient su s'y prendre leur colère aurait pu avoir un peu de panache, de la gueule quoi ! Au lieu de ça, je me laisse traîner jusqu'au parking en m'enfonçant dans les ornières gelées.

Ils m'invitent à boire un verre mais mon cerveau me commande de fuir. Je décline sans ménagement. Je cours à ma voiture, claque la portière. Je les sens un peu désemparés mais je m'en fous.

- Passe le bonjour à ton père, hasarde Jean-Pierre qui se penche sur ma vitre. Ta gueule, ai-je envie de lui cracher.

Je démarre en trombe et roule sans prudence. Leurs silhouettes s'évanouissent dans mon rétroviseur pour toujours peut-être. Bientôt, celui-ci ne reflète plus qu'un minuscule coin de blanc-gris laiteux. Pourquoi faut-il que ce soit moi qui vienne jouer les pleureuses ? Au nom de quoi, je vous prie ? Parce que depuis son attaque mon père se terre et a amputé un bout de leur colère ? Non merci, très peu pour moi. Je n'ai signé aucune procuration et je ne me sens aucun devoir envers eux !

Une bruine grasse brouille le pare-brise. J'arrive chez mes parents. La maison est toujours là en contrebas, tassée dans le virage. De la fumée s'échappe de la cheminée. Je me demande pourquoi ils n'ont jamais pensé à déménager de ce trou.

Je frappe à la porte. On remue à l'intérieur.

- Ah c'est toi, dis mon père en me laissant entrer.

Ils sont contents de me voir, eux qui ne voient plus grand monde. Mon père porte sa polaire et des chaussons fatigués, ma mère revient de chez le coiffeur. Je la complimente sur le résultat. Après le déjeuner, je leur rentre du bois. Le vieux ne me parle que de son cœur. Les derniers examens ont pourtant révélé que tout allait bien.

- Ce qu'il peut être pénible à ressasser, ajoute ma mère.

Je les embrasse déjà. Je les fuis peut-être aussi. Dès que j'aurai le dos tourné, je sais qu'il prendra sa voiture et qu'il ira errer près de l'usine, ombre parmi les décombres. On ne se refait pas.

Douceurs

Brigitte PRADOS

Après 24 semaines + 6 jours + 3 heures + 15 minutes de chômage intensif où se sont installées les piles de papier que je poursuis sans pouvoir les contrôler, et je n'ai même pas assez de vitalité pour me flanquer une tarte devant mon miroir, ma vie a pris un autre tournant depuis mon voyage, un aller-retour Paris-Brest. Je suis tombé par hasard sur l'offre d'emploi du XXI^{ème} siècle dans un journal de l'aéroport d'Orly devant ma pizza surgelée, réchauffée : « URGENT. NOUVELLE SOCIÉTÉ RECRUTE SON GÂTAULOGUE DE CONFIANCE. Vous n'avez pas de diplôme, vous avez un vrai ras le bol des petits boulots. Vous avez une bonne mémoire et une grande disponibilité 7/7 jours. Vous pensez être un fin psychologue, et cerise sur le gâteau, vous êtes GOURMAND. Vous êtes alors mon salarié en contrat C.D.I. R.D.V au 04 67 00 00 00. »

L'annonce m'a paru quelque peu mystérieuse mais intéressante, et surtout alléchante. La vie de célibataire m'accorde le droit de m'absenter à toute heure et de n'avoir aucun compte à rendre. Dans la solitude exigüe de ma salle de bains à la senteur de thym, la paupière boueuse, j'ai croisé ce face-à-face fiévreux du teint et du tain. J'ai constaté avec effroi une futaie revêche inextricable au-dessus de mon crâne. Pour sortir vainqueur de ce duel au néon et chasser mon mal être existentiel, j'ai décroché mon téléphone avec un grand sourire bonhomme, et un rendez-vous.

Le lendemain je me suis engouffré dans ma voiture pour l'aventure, soigné, coiffé, parfumé. D'abord j'ai suivi un magnifique labyrinthe de manguiers qui emplissaient l'air d'une odeur entêtante de fruits trop mûrs, puis je me suis introduit dans le bureau du Président Directeur Général au parfum caramélisé, respectant la consigne donnée par la secrétaire : « Chut, enter in silence please. » Il se tenait là debout, un homme imposant, en costume anthracite, rempli de force sauvage, au teint hâlé, aux yeux ténébreux avec ses cheveux argentés, joliment peignés. Au premier

contact, il m'a broyé la main. Une paume sûre, des doigts puissants.

- Financier Defoix.

- Bonjour monsieur Financier Financier, lui dis-je sottement.

- Non, Defoix.

- Heu... bafouillé-je plus sottement encore.

- Defoix est mon nom.

- Oooh, bonjour monsieur Defoix, dis-je la voix étranglée.

Nous rions de bon cœur.

- Savarin, c'est ça ?

- Tout juste.

- Bien, très bien. Tout à fait le nom de la profession. Ça me plaît déjà.

- Ah.

- Qu'est-ce que j'attends de vous ? C'est la question que vous vous posez, n'est-ce pas ?

- Heu, oui.

- J'organise des déjeuners professionnels composés majoritairement des membres de ma famille, et votre rôle sera de choisir avec justesse et finesse les gâteaux de mes invités.

- Ah ?

Il m'offre une tasse d'arabica et une bouchée cacaotée. Une merveille. Je mords à pleines dents dans un éclair dont le chocolat gicle sur ma chemise blanche entrouverte d'où sort une savane herbeuse indomptée.

- Oh Savarin, vous commencez très fort, réplique monsieur Defoix avec une verve gouailleuse en me tendant un gant de toilette et une serviette.

Près du lavabo, je m'évertue à réparer les dégâts et malgré mon acharnement, je ne parviens qu'à les limiter. Soupir et raclement de gorge de la part de mon bienfaiteur qui consulte sa montre gousset.

- Bon, reprenons notre entretien après cette pause hygiénique, voulez-vous Savarin ?

- Heu, oui, oui, excusez-moi, dis-je en gonflant le thorax et un sourire enjoué pour sauver les apparences, un peu entachées.

- Bien. Lors de ces déjeuners nous débattons de sujets délicats, épineux, scabreux. Je pense donc que le dessert a son importance. Le gâteau, en particulier, apporte une plus grande ouverture d'esprit à chacun. Le repas doit toujours se terminer par une pâtisserie, une douceur qui rende la situation plus supportable. Comprenez-vous Savarin ?

- Heu oui, je crois. Il faut toucher les pupilles, les papilles et le cœur.

- Vous êtes perspicace mon cher. J'aime ça. Vous avez le sens de l'humour ! C'est parfait. Moi, je me charge de celui des affaires.

Il me plaît bien ce gentil P.D.G un brin énigmatique avec son originalité gourmande, et me vient une interrogation au bord des lèvres.

- Mais de quelles affaires relève votre société ?

- Bonne question ! Je suis dans les poubelles...

- Hun ?

- Montrez-moi ce que vous rejetez et je comprendrai qui vous êtes et comment vous travaillez.

- Je, je ne saisis pas vraiment, bredouillé-je un tantinet, frappé de stupeur.

- Je suis rudologue mon cher, et je me réjouis de l'émergence de ma profession.

- Ah, je réponds laconiquement, les yeux écarquillés.

- J'étudie le contenu des ordures et ce que cela signifie en terme de sociologie.

- Ah ouiiii.

- Je dresse des résultats concernant les modes de consommation des Français et propose des solutions de traitement.

Je pose alors plusieurs questions au P.D.G sur les sondages, les études de marché, les statistiques, les questionnaires, les habitudes des Français, leurs préoccupations écologiques, économiques, consommatrices, avec une curiosité évidente.

- Voyez-vous Savarin, j'ai de très bonnes connaissances du monde des déchets, et ayant les mains dans les détritits toute la journée, je veux une joyeuse odeur sucrée à chaque repas, un peu comme la rumeur d'une fête entre vieux amis retrouvés. Je veux entendre les gazouillis, les chuintements, les roulements des langues.

- Vous désirez que vos convives se lèchent les babines et après les doigts, avec des pupilles étincelantes.

- Exactement. Vous avez tout compris. Ils sont bien plus malléables après une excellente pâtisserie ! Je ne veux pas des bruits Savarin, je veux de la musique pendant le dessert, du ronronnement, du susurrement, des chuchotis, du moelleux, de l'onctueux, de la délectation, de la papille jouissive. Les taux de glycémie satisfaits, les voix adoucies, les souffles parfumés rendent les négociations plus aisées.

Ce gars là est un vrai poète et il faut l'être aussi - et un chouia dingue - pour accepter ce poste. Je signe mon contrat dans la foulée d'un géant pour un salaire (je dégaine ma calculatrice) de 2000 euros net par mois. Hourra, je ne suis plus chômeur ! Je virevolte, grisé par le prestige de la situation et mon statut de roi de la fête. Un sourire large, généreux éclaire mon visage, mes mocassins claquent sur le carrelage (et tant pis pour le bruit !) au milieu de fougères arborescentes, de lianes enchevêtrées et mon cœur fait un bruit de fanfare. Dans un pas étonnamment aérien, monsieur Defoix rajoute d'une voix feutrée :

- Il va de soi que vous avez droit à un gâteau à chaque dessert. Profitez-en, c'est la société qui régale, et vu la conjoncture économique et sociale actuelle, c'est toujours ça en plus dans l'assiette, et munissez-vous d'une serviette, me lance t-il dans un clin d'œil.

Nous nous serrons la main, et mon employeur en profite pour me glisser la liste de ses prochains invités à combler.

- Tenez, il y figure leur nom, leur lien de parenté, leur lieu de naissance, leur profession, leurs qualités et défauts.

- Merci monsieur.

- Débrouillez-vous avec ça Savarin. Je vous fais confiance. À bientôt.

Et il s'éloigne à longues enjambées, me laissant baller mes bras devant moi, la feuille au bout des doigts, flottant dix bons centimètres au-dessus du sol.

Une semaine après, je me lève en chantonnant. Un coup d'œil furtif à mon miroir me confirme que mes reliefs sont mieux dessinés. Je me bouscule. Monsieur Defoix a un déjeuner. La

boulangerie est un peu loin. Et tant mieux. Chaque pas est une fête. D'autant que nous sommes le 1er mai. On fête quelque chose ? Les chômeurs, les retraités en colère. Pour moi, l'air s'emplit de senteurs printanières, de muguet et d'arbres résineux. J'aperçois au loin un nuage de caissières descendues dans la rue. Elles bloquent l'entrée de l'hypermarché avec des caddies pour protester contre le travail les jours fériés et les dimanches. J'ai un petit pincement au cœur mais aujourd'hui je n'ai pas envie d'être solidaire avec toutes les misères de la terre. J'ai une mission à remplir. Mes dingeries me tirent ailleurs. Je jette un œil émerveillé sur la vitrine où des pâtisseries rondes et bariolées attendent les bouches gourmandes. Mes pupilles se dilatent et mes papilles s'enflamment. Me voilà à la porte dont s'échappe une touffeur de pain tout juste sorti du four. Je rentre. La boulangère, Charlotte, me salue avec un enjouement débordant qui prédit une belle journée. Elle a un joli profil, les cheveux fins serrés dans un élastique, les pommettes bien dessinées, un balconnet charmant. La friponne. La pince à gâteaux à la main, elle plonge son bras vers mon désir. Je salive. Ces gâteries aux contours sensuels me plaisent. L'excitation est palpable. Je tremperais bien mon doigt. Je flaire le sucré jusqu'à l'ivresse. J'hésite. Je, je ne trouve pas les mots et pourtant ils ne sont rien sans nous. Nous jouons avec eux. Nous les approchons pour mieux les savourer, et ne disons-nous pas : « Je l'ai sur le bout de la langue ? »

- Monsieur, qu'est-ce que je vous sers ? Me répète Charlotte qui voit mon hésitation et pense que si je continue à ce rythme, je n'aurai pas aligné trois mots d'ici à ce soir, avec tous les voraces qui attendent derrière moi. Je sors de ma torpeur et je dessine un de mes sourires les plus ravageurs.

- Heu, je ne vois pas les éclairs au chocolat, je m'indigne le regard glouton.

- Normal, nous n'en avons plus. Ce matin des caissières en pleine révolte les ont dévorés. Il en reste deux au café si vous voulez.

- Nan, nan, le café m'excite, le chocolat m'apaise. Elles avaient sûrement besoin de douceur.

- Pardon ?

- Les caissières.

- Heu oui, certainement. Et pour vous ?

- Alors pour mon patron (qui adore la Hollande), donnez-moi une Tulipe au marron, un Baba au rhum (pour sa délicieuse épouse alcoolique), un Pet-de-nonne (pour sa sœur, son bras droit, un vrai garçon manqué), un Paris-Brest (qui fera voyager sa cousine de la Creuse), une Religieuse au café (qui fera rêver son cousin, prêtre d'un village aveyronnais), un Opéra (qui ravivera les souvenirs de danseuse de sa mère), une Tarte aux pignons (qui contentera son père, natif des Landes), une Tarte à la fraise (pour sa belle-sœur qui fait toujours une tronche de cake), un Mille-feuille (pour son frère écrivain, toujours prêt à remplir une multitude de pages), un Pudding (tank you veri moche pour son assistante anglaise un peu coincée) un Saint-Honoré (pour son comptable italien Panettone, un peu gros avec sa brioche, et pour sa compagne un peu tarte, au doux prénom de Madeleine qui rêve de Cannes), une Tropicane fera l'affaire.

- Ça sera tout ?

- Heu et un Fondant au chocolat (pour préserver mon équilibre de théobromine).

La boulangère pose précautionneusement les treize gâteaux dans une grande boîte cartonnée, bientôt nouée d'un ruban bleu, sans sourciller. Professionnelle jusqu'aux bouts des ongles laqués d'un vernis rose presque transparent, soignés juste comme il faut.

Je paie avec triomphalisme en tendant le chèque de la société TRITOUNET.

Je saisis le paquet par la ficelle, et place quatre baguettes rousses et dorées encore chaudes sous le bras en sifflotant. Je sors du magasin, le sourire éclatant orné d'étoiles qui scintillent des canines aux prémolaires. La marche du retour est tout aussi joyeuse. Je sautille sur les trottoirs fériés me réjouissant déjà de savoir à qui chaque gourmandise sera destinée. La journée commence et le meilleur est dans la boîte. Une fraise a glissé sur la Religieuse qui s'est couchée avec le père Saint-Honoré, enlacés chou contre chou. C'est fondant à voir ! Et voilà que le Pet-de-nonne s'en mêle dans un bruit étrange et sonore. Ça tourne au délice !

Gibbeuse

Christine BRUNEL

Lundi matin. Je les regarde entrer dans la classe. Leurs quinze ans jouent la décontraction, la nonchalance savamment dosée. Bonjour, M'dame, bonjour M'dame. Je réponds, en chapelets de bonjours. Tout en débranchant le casque du baladeur, les filles déroulent leur écharpe, les garçons rabattent la capuche du blouson, je leur vois enfin le visage. Océane, Alisée, évocation du voyage, Louis, Arthur ou Nicolas, ancrage dans l'Histoire... Les prénoms ont toujours suivi des modes. L'époque n'y coupe pas. Leurs parents ont été d'une audacieuse originalité, dans un bel ensemble...

Pendant que je remplis la feuille d'appel, tout le monde s'active bruyamment. On sort de la bogue - c'est ainsi que l'on surnomme le sac ici - ce qui sert de classeur, la trousse, le bouquin quand on y a pensé, et on continue à raconter son week-end.

Enfin ! Une brèche dans le brouhaha, je m'y engouffre. Où sommes-nous ? Quelle question ! Ben, en classe ! Et où ? Ah ! Le jeu commence ! On se repère, le sol, la Terre, le système solaire... Où allons-nous ? Qui sommes-nous ? Ils me regardent, perplexes. Je m'amuse. Allez, la philo, ce sera pour plus tard...

Revenons sur Terre. Avez-vous regardé la Lune hier soir ? Non ? Quelle drôle d'idée de regarder la Lune. D'ailleurs, on ne voit rien, la nuit. On a mis tant de lumière partout que le ciel s'en est vidé. Trop d'éclairages, gaspillage, non ? Oui mais c'est beau, M'dame, la planète scintille. C'est vrai que c'est beau... vu d'en haut.

Mais c'est quand même dommage que plus personne ne le voie, ce ciel, à part quelques illuminés de l'intérieur... Je l'avoue, j'en suis. C'est même l'un de mes jardins secrets.

La Lune, donc. A quoi ressemble-t-elle ? Les mains s'agitent, on forme des boules, des demi boules, des croissants. Pourquoi ? On réfléchit à tout ça. On pense au Soleil qui nous éclaire la scène. Allez, Arthur, tu me parais en grande forme, viens nous interpréter le Soleil, désolée d'interrompre ta conversation passionnante. Il traîne un peu les pieds, mais il vient, sous l'œil goguenard des

autres. Où doit-il se mettre, Arthur ? On participe, on recommande à Arthur de se placer vers la fenêtre. Arthur rayonne. Et la Terre ? Célia est plébiscitée pour venir tenir le rôle. Commençons par illustrer le jour sidéral. Sidéral ? Célia en est frappée de sidération. Les yeux de Mathilde, au fond, s'écarquillent comme des soucoupes. Qui connaît ce mot ? Intersidéral ? Ah, il y aurait des amateurs de la guerre des étoiles ? Je donne la définition. On écrit. Célia a compris. Elle se transforme en derviche tourneur, entre en transe. Doucement quand même ! Intéressons-nous à la Lune.

Qui va interpréter la Lune ? Je me dévoue, je prends la place. J'entre dans la danse à petits pas chassés. Je révèle ma face cachée. Je me mets dans tous mes états, pleine Lune, quartier, croissant, Lune gibbeuse. Gibbeuse ? C'est quoi, gibbeuse ? Qui connaît un autre mot de la même famille ? On se risque. Gibbons ? Non, seulement en forêt équatoriale ! Je propose : gibbosité ? Les fronts se plissent. J'en rajoute. Une bosse, une voussure. Ça, c'est plutôt pour l'architecture.

Des esprits chagrins déplorent en un chœur unanime le peu de vocabulaire des adolescents. Je confirme. Mais après tout, on est là pour ça, pour enrichir le lexique à l'occasion, et je ne vais pas m'en priver. Il en restera toujours quelque chose.

Je reprends mon poste lunaire. Arthur toujours radieux depuis la fenêtre, Célia figée dans sa rotation, je grave sur l'orbite. Les années passant et l'âge de la retraite s'éloignant, c'est moi qui ressemble de plus en plus à une vieille Lune gibbeuse, dans ma blouse blanche.

Tout le monde a compris ? Le oui est timide. Je reprends, je résume, j'illustre.

On schématise, les uns sur une belle feuille, appliqués, les autres sur un bout de papier brouillon, les positions respectives de tous ces objets célestes. J'ai quelques surprises quant à la localisation du Soleil. Ah ? On ne vous avait pas dit que c'est la Terre qui tourne autour et non le contraire ? Méfiez-vous de ces nouveaux ahuris qui essaient de vous faire gober que Galilée s'est trompé !

- M'dame, j'y-comprends-rien !

C'est bien commode. Derrière ce cri, presque une revendication, il y a toute l'angoisse de l'élève devant la difficulté à réfléchir. Il s'en sert de bouclier, cherche à économiser l'effort - colossal - qu'on lui demande. Comprendre, appréhender une notion nouvelle, un raisonnement !

Parfois, j'entends les parents. « Je n'y comprenais rien, alors, vous pensez, je ne peux pas l'aider ». Avouerai-je que c'est souvent préférable ?

- C'est dur, la physique, M'dame.

- Mais non, pas tant que ça !

Pour calmer les tensions, séquence coloriage. Qui a dit que le niveau baissait ? Pourtant, ce n'est pas du temps perdu, ce sera fait, sous contrôle... Ciel ! J'en vois de toutes les couleurs. Les demi-lunes sont verticales, horizontales, diagonales... Ça n'a pas de sens. Parlons un peu du parallélisme des rayons solaires en évoquant la distance qui nous sépare de lui. Juste à côté et si loin pourtant. Allez, remettez-moi tout ça d'aplomb.

Une vibration suspecte émane d'un sac, prélude à la dernière sonnerie en vogue d'un téléphone portable. Vanessa, le rouge au front, plonge pour faire taire l'intrus. Les copines pouffent. Vanessa hésite entre la confusion et la satisfaction de s'être fait remarquer. J'exige la fermeture complète de l'insup'portable accessoire.

Je les regarde travailler. Je souffle un peu. J'observe Melissa, élève sérieuse, appliquée, secrète. Elle a le cheveu aile de corbeau, du noir à lèvres, des ongles d'ébène, des Platform boots noires lustrées, de délicats poignets cloutés en métal, un bustier de dentelle et des collants résille. Autour de ses yeux, comme en hommage à Soulages, elle a tracé de larges aplats de khôl. Elle a le look gothique. Sa noirceur serait presque sympathique si elle ne dessinait pas discrètement des cercueils sur ses feuilles. Elle m'inquiète parfois... A sa place, il y a deux ans, Justine souriait tout le temps, à la vie, aux autres. Elle n'était jamais la dernière pour amuser la galerie. On n'a rien vu venir. Le sourire a disparu un matin d'avril, au bout de la corde avec laquelle elle s'est pendue, à la manière brutale, terrible, des paysans d'autrefois dans les campagnes des alentours lorsque tout devenait trop lourd.

Remords diffus, questions ressassées, réponses impossibles à la violence d'un tel évènement. Comment gère-t-on cela dans une classe ? Difficilement, comme un funambule entre deux mondes, glissant de l'ombre de l'absence à la lumière de la vie qui continue malgré tout...

Parlons des éclipses pour nous changer les idées. L'éclipse de Soleil, ça va, facile. Celle de Lune, c'est moins évident. S'imaginer notre petite planète Terre comme un écran face à la toute petite Lune. Reprenons la pose. Arthur au nadir, Célia au milieu, je me place au zénith. Rien ne remplace l'expérience. On termine les schémas.

Les questions philosophiques reviennent. Où allons-nous ? Savez-vous que la Lune chute vers la Terre et que nous tombons vers le Soleil ? C'est effrayant, n'est-ce pas ?

Je tente de ranimer dans les esprits le souvenir d'une formule vue il y a quinze jours. Autant dire au siècle dernier. J'écris la formule en question au tableau, qui n'est plus noir depuis longtemps. Tel un palimpseste d'ardoise et de craie, il porte le témoignage des couches successives du savoir scientifique que je distille depuis si longtemps.

Hum, tout ça n'est pas très...comment disent-ils ? Fun ? Certes.

On préfère avoir peur, se projeter dans des futurs très lointains, imaginer la Terre mangée par le Soleil. Ou alors revenir au big bang, s'interroger sur le néant. Les questions sur les trous noirs arrivent naturellement. Troublant, n'est-ce pas ?

Sonnerie, stridente délivrance pour tous...

- Madame, on en refera, de l'astronomie ?

C'est gagné ! Au fond de moi je rigole comme une bossue.

Jocelyne

Danielle SAGNE

Quand j'ai ouvert la porte, j'ai d'abord pensé que je m'étais trompée d'endroit. Mais Ana m'avait bien dit rue des roches brunes, et il n'y avait pas d'autre boutique sur ce côté de la rue. J'ai bien vu le banc dont elle m'avait parlé, un banc de bois clair, sous l'auvent, vacant pour l'heure. Le soleil brillait, un soleil de printemps, un peu frais. A la sortie du métro, j'ai traversé un square encore désert, mais j'étais en avance, j'ai pris un café au bistro du coin, banal, j'étais en congé pour la journée, repos au milieu d'une semaine ordinairement occupée par des tâches sans intérêt auprès de personnes ne m'apercevant même pas, dans un sentiment de profonde inutilité. L'heure avançait, j'ai marché vers mon rendez vous. Elle m'a saluée, s'est présentée : « Jocelyne », et m'a proposé un siège : « vous êtes une amie d'Ana ? » Puis elle repartit s'occuper d'une dame très âgée, à la chevelure argent, j'en ai profité pour observer le lieu. Et plus je posais mes yeux sur les détails, la décoration, assise dans mon fauteuil de skaï noir aux accoudoirs réparés de scotch, plus je m'effrayais... Des cartes postales épinglées aux murs, une table basse où s'empilaient des livres, un tabouret chargé de revues, et quelques tableaux abstraits assez lumineux accrochés çà et là. Elle a dû voir mes regards, elle m'a dit : « vous avez des revues, madame Luce m'a apporté celles de la semaine dernière, voulez vous un thé ? un café ? »... sans attendre, elle s'est dirigée vers un coin de la pièce où frigo, machine à café et ustensiles de cuisine attendaient. La dame aux cheveux d'argent s'est extraite péniblement de son siège, elle souriait, ravie, a dit « Je veux bien un café avant de partir. » C'est à ce moment là que la concierge de l'immeuble est entrée, elle avait fait des biscuits, des financiers et voulait nous les faire tester ! Donc j'ai pris un café. Comme le téléphone a sonné, la concierge nous a servis, elle m'a demandé si je venais de loin, façon de lier connaissance. Puis étonnée du temps qui passait elle est repartie : « A une autre fois ! ». La vieille dame est sortie avec elle. J'ai dû changer de fauteuil, un coussin comme rehausseur.

« Qu'est ce que je vous fais ? »

J'ai tenté une explication maladroite qui cachait mal mon inquiétude quant aux compétences de celle à qui je m'en remettais. Elle n'a pas paru surprise, souriante, elle m'a fait quelques propositions techniques, puis elle m'a parlé du quartier qu'elle aimait, je l'ai laissée faire, un peu crispée. Une jeune femme a passé son visage par l'entrebâillement de la porte: avait-on besoin de quelque chose, parce qu'elle allait à la poste puis à la mairie... alors à demain ! L'atmosphère sentait le thym et la lavande, j'ai pensé à un chemin en Provence... J'ai fermé les yeux, et quand je les ai ouverts, un adolescent lisait une BD en se rongant les ongles, dans un fauteuil à l'écart, et un monsieur, la quarantaine barbue, était assis à côté de moi, Jocelyne s'occupait de lui. « Alors la barbe se portait-elle ou non taillée en bouc ? » Ils voulaient mon avis. « N'y aurait-il pas discrimination à l'embauche pour les moustachus ? » Je n'avais pas la réponse. Quand une petite dame brune est entrée et a ôté sa perruque comme on retire une casquette, personne n'a été choqué, elle avait de tout petits cheveux blancs en désordre, le monsieur lui a demandé de ses nouvelles et de celles de son petit-fils violoncelliste. La petite dame souriait bavarde, il préparait un morceau de Pablo Casals et c'était très beau : ... elle lui avait promis un nouveau violoncelle, mais serait-elle encore là pour l'entendre, qu'importe une promesse est une promesse... elle parlait sans hâte, sereine, le jeune boutonneux levait la tête de temps à autre, Jocelyne s'activait.

Le soleil devait être haut dans le ciel maintenant, il entrait plus profond dans la pièce, la dame a dit je dois rentrer, je reviendrai, elle est sortie nu-tête haute.

Monsieur Marc, c'était son prénom, s'est secoué, a lissé son menton, il était content, il nous tiendrait au courant, il avait un entretien demain. L'adolescent échalas s'est adressé à lui aimablement, « Peut-être avec des chaussures baskets noires ça le ferait !! parce qu'il faut travailler le look ! » Jocelyne a opiné, et Marc a dit merci, j'y vais.

Une grande belle fille aux cheveux rouges a poussé la porte, pressée, disponible pour un bonjour, un sourire, elle portait une esquisse, pour l'exposer ici, elle reprendrait ses toiles abstraites

demain, elle avait des tas de projets, elle parlait de ce pas s'acheter une robe bleue et songeait d'ailleurs à assortir ses cheveux à sa robe... demain. « Bonne journée »

J'étais un peu perdue, il me fallait encore un peu de temps, ça tombait bien j'avais ma journée alors si l'ado était pressé il pouvait passer avant moi, c'est ce qu'il a fait. Je lisais une revue de mode importable quand Alex est arrivé, il a pris place à portée de Jocelyne, silencieux, on aurait dit qu'il se berçait, se balançait doucement d'avant en arrière, ce grand gaillard souriait et semblait compter à l'infini, les yeux dans la machine à café ou un poster sur un mur. Il s'est levé soudain et a décidé de balayer, personne n'avait rien demandé, il était chez lui. Jocelyne l'a remercié, lui a demandé s'il voulait bien mettre un peu d'ordre dans la vitrine, alors, méticuleux, il est allé ranger les objets bibelots et flacons par couleur et par taille. Le temps passait, l'adolescent avait un regard triste, j'ai eu envie de lui parler, lui demander ce qu'il aimait dans la vie, ce qu'il rêvait de faire plus tard, parce que je sentais qu'ici c'était possible, on pouvait se parler sans préambule, sans préjugés. Alex rangeait, empilait les revues, écoutait l'air de rien, acquiesçait parfois. Jocelyne s'est assise un instant avant de reprendre son travail. Elle était peut-être fatiguée sur ses grands talons, mais je crois que c'était plutôt pour prendre un peu de temps autrement, comme une pause. Elle nous a parlé d'elle, de ce qui l'avait menée ici, rue des roches brunes. « La vie est un chemin »... elle avait travaillé de-ci de-là puis un jour était partie marcher sur le chemin de Saint Jacques avec presque rien pour vivre. Elle savait juste coiffer, couper, peigner les cheveux et les barbes, au cours des étapes, elle a connu des gens qu'elle ne savait pas rencontrer avant, a pensé que la vie était comme ce chemin, et ne s'arrêtait pas à Santiago... Elle s'est installée dans ce quartier, a mis un banc devant sa porte pour les gens fatigués, pour les enfants, pour faire sécher les cheveux au soleil ...

En partant, je savais que je reviendrai, parce que je trouvais vraiment ma coiffure superbe, et que je devais l'entretenir, mais surtout parce que j'avais rencontré l'humanité du monde dans le salon de coiffure de Jocelyne.

L'abattoir

Eric MOULARD

Tout le monde dans la boîte sait bien où habite Roger. Ses anciens collègues viennent souvent lui rendre une petite visite, dans sa nouvelle maison, tout en pierre granitique rose, bien entretenue, à deux pas de la mer. Sûrement la plus belle de la commune, grâce à Odette, sa femme, qui la fleurit avec beaucoup de goût

Pourtant, Roger n'a toujours été qu'un smicard, malgré ses trente ans d'ancienneté. Il avait débuté dans cet abattoir de volailles comme stagiaire. Satisfait de son travail, monsieur Martin lui avait proposé de l'embaucher en CDI. Une aubaine pour Roger qui n'avait pas de diplôme en poche et à qui l'école déplaissait. Il décida donc de rester dans l'entreprise pour gagner sa vie et ainsi son indépendance.

Il était gentil et paternel, monsieur Martin, le patron de cette petite affaire familiale. Parfois, il gueulait un peu, mais l'heure d'après, c'était oublié. Les affaires marchaient bien, et quand il y avait du bénéfice, il n'hésitait pas à partager avec les salariés. En retour, les employés n'hésitaient pas à venir donner un coup de collier en cas de nécessité.

Et puis, il y a quelques années, il fut terrassé par une crise cardiaque pendant les fêtes de Noël.

Ce fut son fils aîné, Jean-Marc, qui reprit les choses en mains. Dans sa folie des grandeurs, il doubla la taille de l'abattoir.

Mais s'il était ambitieux, il était très mauvais gestionnaire. Un géant de l'agroalimentaire racheta l'affaire familiale en difficulté, et la transforma en usine, ajoutant des ateliers de cuisson, des lignes de surgélation et de conditionnement. Le poulet rentrait vivant dans l'usine et en sortait sous forme de conserve de poulet basquaise ou de poulet tandoori congelé. Les exigences permanentes de rentabilité et la lourdeur administrative du géant européen réduisirent à néant toute la dimension humaine qu'avait toujours préservée monsieur Martin.

Roger travaillait bien mais ses deux dernières années furent difficiles, jusqu'à ce jour.

Il vint embaucher à cinq heures, comme tous les matins d'ailleurs. Il entra dans le vestiaire, sortit de son casier métallique gris n°153 sa blouse d'un blanc immaculé. Roger se demandait toujours comment Odette faisait pour parvenir à éradiquer les taches de graisse et de sang qui imprégnaient le tissu.

Il souleva son pull pour resserrer d'un cran sa ceinture dorsale, mit sa doudoune de travail et sa blouse. Il quitta son jean découvrant ainsi les varices qui zébraient ses jambes, et enfila son caleçon, puis son pantalon de travail.

Jean était là aussi. Il le salua d'une chaude poignée de main.

« Salut, t'as pensé à valider le ticket de l'équipe cette fois-ci ? », lança Jean.

« Oui », répondit Roger.

« Parce que ce coup là, je sens qu'on va gagner le gros lot ! ».

Roger poussa la porte et le bruit infernal de l'atelier de découpe se fit entendre.

« Cinq minutes de retard, Roger ! C'est la troisième fois cette semaine. Tu passeras dans mon bureau à la fin de ton travail ! »

« Mais chef, c'est parce que... »

« Michel, qu'est ce que tu fous, bordel ! Je t'ai déjà dit de ne pas couper comme ça, tu perds du filet et on ne peut plus le vendre en premier choix ! », hurla le chef d'équipe sur un autre employé.

Roger serra les poings. Non, ce n'était pas le style à se rebeller contre la hiérarchie, mais il avait de plus en plus de mal à fermer les mains à cause de cette maudite arthrose.

Le froid conserve les viandes, mais détruit les employés, petit à petit.

Il ne réfléchissait même plus. Le geste était précis, stéréotypé, machinal. C'était une machine à découper. Sauf qu'une machine, ça s'entretient. Un peu de graisse, on change un roulement et c'est reparti. Lui sentait son corps, ses membres se rouiller.

Le compteur affichait qu'il avait découpé cent vingt deux poulets à l'heure de la pause. Enfin une petite cigarette dehors avec les potes pour se réchauffer sous le soleil de juillet.

Le docteur lui avait pourtant déconseillé ces chocs thermiques répétitifs à cause de sa bronchite chronique. Mais au diable les

docteurs ! Si on les écoutait, on ne pourrait plus rien faire. Et il fallait bien gagner sa croûte !

Il se tenait le dos et fit quelques mouvements pour l'assouplir.

Roger avait l'impression de se statufier, lentement, irrémédiablement. Combien de temps tiendrait-il encore ?

Il avait encore dix ans à tirer avant de prendre sa retraite et il se sentait usé, essoré.

« Ce soir, je le sens, on va gagner ! », dit Jean.

Il disait cela à chaque fois, et semblait vraiment y croire.

« Ce serait bien... »

« Arrête ! L'année dernière on avait quatre bons numéros, le 36 au lieu du 37 et le 43 au lieu du 45, on a failli gagner ! »

Roger bougeait ses mains pour empêcher qu'elles ne se grippent.

Une sonnerie stridente se fit entendre dans la cour : il fallait déjà reprendre le boulot. Même pas le temps de souffler.

Le chef d'équipe les attendait, l'œil rivé à sa montre. C'était le pire contremaître depuis que Roger était ici. Un jeune trentenaire aux dents longues, intransigeant, pointilleux, expéditif.

Il était à la botte du patron, un patron invisible. Autant monsieur Martin passait régulièrement dans l'atelier pour saluer les salariés, les encourager, les féliciter ou les engueuler, autant ce directeur agissait dans l'ombre, décidant du sort des employés sans même parfois les avoir aperçus.

« On a une grosse commande pour après-demain, on passe à la cadence 65 au lieu de 60 ! »

Et puis, d'un seul coup sa main se figea. Le blocage qu'il redoutait tant. Les volailles accrochées continuaient leur circuit et Roger ne put plus rien faire pendant au moins un bon quart d'heure, avec une seule main valide. Heureusement, il en retrouva partiellement l'usage jusqu'à la fin de ses huit heures de travail.

A l'heure de la débauche, épuisé par sa course contre la montre, il se dirigea vers le bureau du chef d'équipe.

Il frappa au carreau et attendit. Le contremaître regarda par dessus ses lunettes sans bouger la tête et continua d'écrire, le laissant planté sur le seuil à ne savoir quoi faire.

C'était un sadique.

Puis enfin, sans daigner lever la tête, il l'autorisa à entrer sur un ton méprisant.

« Vous vouliez me voir, chef ? »

« Ah ! Oui ! Combien as-tu fait de volailles aujourd'hui ? »

« Je n'ai pas regardé les chiffres, je suis venu directement. »

« Eh ! Bien, tu ferais bien de t'y intéresser un peu plus. »

« 54 à l'heure au lieu de 65 demandés. Tu es même en dessous du minimum exigé pour un nouvel embauché. Donc, avec les retards cumulés, tu es viré. »

Roger devint blême.

« Mais, c'est à cause de ma main qui... », bredouilla t-il.

« Tu recevras la convocation pour ton entretien préalable au licenciement chez toi, ainsi que ta fiche de paye et ton solde de tout compte. »

« Mais, vous ne pouvez pas me faire ça après trente ans de maison ! », se rebella Roger.

« Ce n'est pas une maison, ici, c'est une entreprise, qui ne fonctionne qu'avec des gens performants, ce qui n'est plus ton cas. Je t'accompagne jusqu'à ton casier pour que tu récupères tes affaires, puis tu me laisseras tes clés et ton badge. »

« Mais... »

« Allons-y, je n'ai pas que ça à faire ! »

Roger rentra chez lui, abattu. Il s'enfonça dans le canapé et y resta jusqu'au soir, seul.

Odette, qui faisait des ménages, travaillait jusqu'à 21h aujourd'hui. Ils ne se voyaient plus très souvent ces temps-ci.

Il brisa le silence en allumant la télévision. C'était le loto.

Il fouilla dans sa poche et en sortit le bulletin joué la veille pour l'équipe.

« Le 8. » Ils l'avaient.

« Le 11. » Aussi.

« Le 37. » Il se redressa. Ce n'était pas possible ! Jean avait raison.

Roger pleurait. Avec émotion, il mit le bulletin gagnant dans une enveloppe adressée à Jean et la cacheta soigneusement. L'équipe serait heureuse.

Il alla dans le fond du jardin, près du chêne.

Et sa nouvelle demeure ? Ce n'est pas avec le gain de trois bons numéros qu'il aurait pu se la payer. Les collègues de Roger se cotisèrent pour aider Odette, anéantie, à lui payer une sépulture en granit rose, après qu'elle le découvrit pendu.

La danse du balai

Jean-Pierre MOURICE

Monsieur Edouard n'était pas d'humeur ce lundi matin. Il était maussade, désagréable, triste, comme il l'était chaque début de semaine et tous les autres jours, sauf peut-être durant le week-end, mais, cela, personne n'avait à le savoir, et on ne le savait pas.

- Vous êtes en retard, dit-il sèchement à Michèle qui arrivait deux minutes après l'heure si on se référait au méridien de Greenwich et légèrement en avance selon celle indiquée sur la montre offerte par son mari le jour de ses quarante ans qu'elle faisait rarement.

- Bonjour monsieur Edouard ! Vous allez bien ? S'inquiéta celle-ci moqueuse, monsieur Edouard ayant eu la coqueluche à six ans, et depuis plus rien.

- Il y a du travail, ce matin.

- Tant mieux ! répliqua Michèle qui s'en doutait un peu, chaque lundi étant destiné au nettoyage de cette salle municipale qui était louée chaque week-end pour l'organisation de fêtes ou pour tous ceux qui voulaient passer un moment agréable là dedans.

- Salut tout le monde, leur adressa d'une voix sonore Nathalie qui depuis l'école maternelle, refusait d'arriver la première, là où on l'attendait

Monsieur Edouard grommela un vague bonjour tandis que les deux femmes s'embrassaient au seuil de cette nouvelle semaine, quinze jours après Pâques et trois mois avant leurs congés annuels.

- Ce matin, nettoyage de la grande salle !

- Sans blague !

- Pardon ?

Nathalie sourit, le chef demandait pardon. Il avait dû passer un mauvais week-end. D'après les rumeurs, sa femme portait la culotte. Perfide, Nathalie assurait qu'elle la lui faisait même repasser.

- Ils ont fait quoi dans cette salle ?

- Cent cinquante personnes, des commerçants ! Paraît qu'il y avait un orchestre.

- Ça promet, répliqua Nathalie.

- Vous n'êtes pas là pour vous amuser ! Vous me nettoyez tout ça. Je viendrai jeter un œil tout à l'heure.

- A vos ordres ! s'écria Nathalie en présentant le balai comme un soldat à la parade. Monsieur Edouard s'éloigna, il préférait ignorer ces familiarités. Depuis des années, il avait adopté une attitude distante, ayant compris qu'avec ces deux effrontées, le dialogue était risqué. D'ailleurs, il avait rendez-vous à la mairie où d'autres employés indisciplinés avaient sans doute besoin de sa présence sans laquelle ils n'oseraient d'eux mêmes se mettre à travailler.

- On n'est pas sorties de l'auberge, soupira Nathalie après avoir poussé les portes de la salle.

Les deux femmes ne rechignaient jamais à la tâche, mais là, le spectacle valait le déplacement. En tant que préposées au ménage, elles tenaient toujours à laisser l'endroit plus propre que lorsqu'elles y étaient entrées. Cette salle, elles l'avaient nettoyée des centaines de fois dans tous ses coins et recoins, mais cette fois-ci, les fêtards n'avaient pas fait les choses à moitié. Heureusement, elles en avaient vu d'autres, et elles étaient mariées.

- Quel chantier !

En quelques secondes, elles évaluèrent la situation. Elle était édifiante. On avait bien dû s'amuser à l'intérieur. Cette fête semblait avoir été réussie largement au dessus du taux de satisfaction habituel. Un inspecteur de police aurait sans doute exigé de ne toucher à rien, puis il aurait ordonné de prendre des photos afin de mieux comprendre le déroulement des faits. Un désastre ! Peu importe le prétexte, quelques heures auparavant, ici même, des gens, qui, certainement se connaissaient, s'étaient réunis pour manger, boire, danser, fumer, chanter, échanger des banalités et peut-être quelques baisers. Le désordre apparent reflétait forcément le climat de la soirée qui ne devait pas avoir été trop tempéré. Le résultat prouvait que cette fête était de celles propres à convier les invités à finir leur soirée dans une cellule, à l'hôpital, dans son lit ou dans celui de quelqu'un d'autre selon les rencontres accidentelles ou recherchées. En prospectant davantage, un inspecteur méticuleux n'aurait finalement pas été étonné de trouver, traînant sur le carrelage, quelqu'un de mort ou à moitié.

- On commence par quoi ? demanda Michèle.

- On commence par s'asseoir.

Toutes deux attrapèrent une chaise puis méthodiquement examinèrent l'espace. Le lundi, c'est ce qu'elles préféraient, cette pause avant l'effort, le temps de contempler, comprendre. Chaque fois, elles imaginaient, et chaque fois, elles arrivaient à la même conclusion : les riches comme les pauvres s'amusaient. Il y avait seulement un peu plus ou un peu moins de désordre selon l'engouement des participants. Le lendemain, ces fêtes avaient toujours un côté pathétique, dérisoire. Les deux collègues se représentaient la salle avant que tout commence, lorsque tout était propre, soigneusement préparé, rangé, ordonné. Elles voyaient les invités arriver les uns après les autres, les enfants qui commençaient à courir ou une tante qui se mettait en devoir d'immortaliser les tables, juste avant que des convives impatientes ne bousculent tout cet arrangement, un peu comme un champ de neige que l'on profane en y mettant les pieds.

- J'espère qu'ils n'ont pas vomi dans un coin.

Une salle défectueuse, comme une gueule de bois un lendemain de cuite. Des ballons de toutes les couleurs pendaient lamentablement du plafond ou n'en finissaient pas de se dégonfler sur le parquet recouvert de confettis, de serpentins, de bouchons, de papiers cadeaux et de cotillons. Près des fenêtres, on pouvait remarquer quelques chaises disposées en demi-cercle, peut-être celles de convives saisis par la nostalgie et qui avaient évoqué des souvenirs. Plus loin, d'autres semblaient avoir été poussées à la hâte contre le mur, certaines étaient renversées, sans doute en raison du passage endiablé d'une farandole. Un foulard était oublié sur un dossier, une cravate traînait... Les tables étaient plus ou moins disjointes, parsemées d'assiettes, tasses, bouteilles, couverts, bouchons de champagne, verres à moitié pleins, petits cartons avec des noms écrits dessus, mégots, restes de tout, gâteaux, sucre, chocolat, dragées, serviettes en papier, paquets de cigarettes vides, chaussures oubliées. Vin, jus de fruit, café, des tâches de toutes les couleurs apparaissaient sur les nappes en papier. On pouvait parfois y distinguer le chemin de fleurs blanches qui serpentait à travers tout ça, séparant en deux les tables. Au milieu trônait

encore un énorme bouquet de fleurs derrière lequel devaient se tenir sans doute le roi, la reine ou le couple de la soirée.

- Ils n'ont pas dû se priver !

- J'espère qu'en partant, ils n'étaient pas dans le même état.

Nathalie se leva puis se dirigea vers les tables. Elle découvrit un cigare.

- T'en veux ? Y'en a un autre, il est à peine entamé.

- Je fume pas.

- Tu peux pas t'habituer, c'est trop cher.

Sans attendre sa réponse, Nathalie alluma les deux cigares et en colla un dans la bouche de son amie.

- Les bonnes occasions, faut jamais les rater !

Michèle hésita puis accepta, tira une première bouffée et se mit à tousser.

- Tiens, bois un coup, c'est du champagne ! Proposa Nathalie qui venait de repérer une bouteille entamée.

- Un lundi matin ? s'inquiéta Michèle. Je sais pas si c'est une bonne idée.

- Le champagne, c'est comme l'amour, faut pas l'rater.

D'autorité, Nathalie remplit deux coupes et la mit dans la main de sa collègue.

- A la tienne, ma vieille !

- A la tienne !

- Tu veux pas un peu de tarte ? Il reste des parts entières.

- Je vais en mettre de côté pour les enfants.

- T'en prendras après. Pour l'instant, profite.

- Mon régime !

- Tu vas pas faire de cérémonie ! Ton régime, tu le feras demain. Mange, c'est d'la fraise !

- T'as raison, on aurait tort de se priver, finit par admettre Michèle qui avouait un faible pour les gâteaux.

- Et maintenant, musique ! s'exclama Nathalie, tout en sortant de son sac, un poste de radio.

- Si madame la Comtesse veut bien se permettre de se donner la peine...

- Je ne sais si je tiendrais debout. Le champagne, je n'ai pas l'habitude. Chère amie, une goutte suffit à me submerger.

- Que madame la Comtesse se rassure, je la soutiendrai si cela s'avérait nécessaire.
 - Vous êtes trop bonne, mon amie.
 - Au fait, très chère, monsieur Edouard nous fera t-il la joie de venir nous embellir de sa personne ?
 - Je n'y crois guère, notre grand Chambellan est parti voir notre seigneur au château. Nous sommes délaissées jusqu'au casse-croûte.
 - Il lèche ?
 - Il aurait dû rester. Ici, il pourrait lécher les assiettes. Il est tellement doué.
 - Dites-moi, votre splendeur ? Cette blouse est très seyante. Et ces gants, ils vous prolongent.
 - Madame la Comtesse a un goût des plus prononcés. Ce sont des gants en plastique bleu. C'est très méditerranéen, non ?
 - Assortis à vos yeux. Au fait ! Garderez-vous vos bottes ou souhaiteriez-vous des talons ?
 - Je préférerais rester étanche, je pencherai donc pour les bottes. Elles sont tellement...
 - Un cadeau de monsieur Edouard, je suppose ?
 - Vous supposez bien.
 - Notre grand Chambellan tient à ce que nous œuvrions, revêtues de nos plus beaux atours.
 - Sa Seigneurie désire que nous soyons présentables. Oh j'oubliais ! Sa Grâce oublie son instrument.
 - Miséricorde ! Soyez-en remerciée ! Sans lui, je me sens abandonnée.
 - Après vous, Votre Grandeur !
 - Je n'en ferais rien, Votre Altesse.
- Michèle et Nathalie firent chacune la révérence puis vérifièrent leur alignement. Enfin, satisfaites, elles attendirent quelques secondes, puis, leur balai bien en mains, elles avancèrent en cadence, encouragées par un accordéon ravageur qui, en ce lundi matin, dix heures, balançait sans prévenir un tango.

La Panthère

Paule-Andrée SCHEDER

Personne n'interviendra. Ils s'en lavent les mains, se bouchent les oreilles, ferment les yeux.

La présidente a échoué, elle a démissionné. « C'est la Panthère ou moi » a-t-elle dit au comité dans une réunion sans nous les salariés, sans la Panthère. « Tant qu'elle restera tout ira de travers. » Ils ont gardé la Panthère, tout va de travers, nous restons quatre sous ses rugissements.

Je marche dans la rue sans profiter des odeurs du printemps et je radote. Je radote toute la journée depuis des mois, des années. Mes proches subissent mon radotage. Ma tête est poisseuse de poils de panthère et me voilà allergique.

J'ai rendez-vous avec une amie perdue de vue. Je l'ai contactée parce qu'elle tient une permanence contre le harcèlement au travail et peut éventuellement nous aider.

Je lui dirai la souffrance, l'envahissement, l'épuisement.

Les plantes qui s'étiolent, le soleil qui pâlit, les rires qui se taisent.

Je lui dirai qu'elle a toujours raison et nous toujours tort. Qu'elle ment, qu'elle intrigue et manipule le comité, qu'elle fouille dans nos affaires, qu'elle ne sait pas travailler.

Elle passe plus de temps à parler du travail qu'à travailler. Elle nous impose une surcharge de travail. Procédurière, elle réclame des colloques pour tout, pour décider si l'on termine une lettre par des salutations cordiales ou respectueuses.

Je rêve qu'elle finisse sous un camion.

J'arrive au café où m'attend mon amie. Je m'abstiens de radoter les cinq minutes où je l'interroge sur sa famille, son travail, nos anciens amis communs.

Puis à son tour elle prend de mes nouvelles. Je mentionne à peine mon mari, mes enfants, et je craque. Je déballe tout en vrac sans retenue sans pudeur sans distance.

Elle n'y comprend rien. Alors je calme mes mots.

Oui, une petite association subventionnée par l'Etat. Nous sommes cinq salariés avec la Panthère, quatre femmes et un

homme, tous à temps partiel. Oui, dans le social, notre but est d'aider les sans-emploi à trouver du travail. Oui, avec un comité de bénévoles, que nous rencontrons une fois par mois. Ses membres restent quatre ans au maximum, à peine le temps de comprendre ce qui se passe. Il n'y a donc pas de mémoire. Sauf celle de la Panthère qui trône là depuis la création de l'association, voilà seize ans. Elle raconte ce qu'elle veut, elle enjolie en sa faveur et noircit les autres. Non, pas de hiérarchie entre nous, même si elle joue au chef.

J'ai consulté les PV des anciennes séances du comité. Malgré leur langue de bois, on comprend que les collaborateurs précédents ont quitté sur un conflit. Pourtant elle donne d'autres raisons, mariage, naissance, déménagement.

- En quoi vous pourrit-elle la vie ?

- En tout. Elle dégage de la haine, elle nous blesse...

- Mais concrètement ?

- Souvent des choses sans importance, mais nombreuses, partout, sans cesse. Elle trouve à redire sur tout et nous harcèle de billets et de courriels. Boîte aux lettres relevée trop tard, manque de papier dans la photocopieuse, PV trop long ou trop court, tasse de café mal lavée, stylos disparus. Elle perd ses papiers et clame qu'on les a volés. Elle dit qu'on oublie de lui transmettre des informations, ou bien que ces informations lui sont inutiles et lui font perdre du temps. Elle nous l'explique alors longuement dans un colloque ad hoc. Tout pose problème. Son ton est glacial, autoritaire. J'en ai des sueurs froides, les autres des migraines ou des maux de ventre. Ridicule tout ça ! Ridicule que ça nous fasse si mal !

- Depuis quand ressasses-tu ?

- C'est vrai qu'au début je la trouvais plutôt sympathique. Je ne comprenais pas les blessures de mes collègues. Puis j'ai découvert son manque de souplesse, ses accusations injustes, sa propension à créer des problèmes et à les grossir. Mes collègues ne savaient plus rire. Et moi je commençais à avoir mal de voir leur mal.

Un jour j'ai pris la défense d'une collègue malmenée pour avoir consigné des détails soi-disant inutiles dans un PV. Depuis là, elle me hait. J'ai essayé de l'amadouer, mais mes griffures se gangrènent.

Elle est folle. Une fois elle a fait imprimer les papillons d'une conférence qu'on organisait. Elle s'est trompée de date en mettant celle de son anniversaire. Elle a parlé alors de surmenage, c'était là la preuve que le comité lui demandait trop de travail !

Un autre exemple. Nous devons répondre à des questionnaires pour évaluer le taux de réinsertion de nos clients. Elle n'arrivait pas à remplir les tableaux. Pour chaque cas elle sollicitait l'aide de notre collègue masculin, celui qu'elle déteste le moins. Toutes les cinq minutes, elle lui posait des questions. Et bien, dans une séance de comité, alors que ce collègue était absent, elle a expliqué qu'il avait eu beaucoup de peine à comprendre les tableaux, qu'il paniquait et venait la déranger pour chaque client. Retournement de situation. Ses propres difficultés devenaient celles du collègue.

Elle ment. Elle rumine dans sa tête jusqu'à trouver le moyen de retourner une situation en sa faveur. Je pense qu'elle croit sincèrement à sa nouvelle version et oublie les faits.

- Peut-être une perverse narcissique...

- Perverse, certainement. Elle nous épuise. C'est la crise. Je ne trouve pas d'autre travail, j'ai besoin d'argent, je suis coincée.

En principe, nos colloques à cinq traitent des rapports avec nos clients. Mais avec elle, ils nous plombent le moral, nous faisons toujours faux et elle juste. Nous évitons d'y aborder nos difficultés, parce qu'elle peut les ressortir avec malveillance devant le comité.

Tout ce qu'on dit, elle le retient à sa façon pour l'utiliser au besoin. Autour d'un café, une collègue avouait son inquiétude pour son enfant trop souvent malade. Et bien, en séance de comité, la Panthère s'est interrogée avec sollicitude sur cette pauvre collègue, justement absente ce jour-là. Elle suggéra de la soulager en diminuant son temps de travail, qu'elle-même pourrait reprendre au prix d'un sacrifice ! Nous savions tous qu'elle cherchait à gagner plus...

- Dis-moi, j'espère que vous rectifiez ?

- Pas toujours ! Nous avons tous essayé, sur tous les tons, aimable, autoritaire, lourd, léger. Mais elle nous entraîne dans des empoignades ridicules, le comité se fatigue, elle se venge en manipulant. Notre sentiment de justice souffre.

C'est volontairement, je crois, que le comité ferme les yeux. Il y a trois ans, j'ai demandé un entretien au président d'alors. Je suggérais de supprimer nos colloques déprimants. Il a refusé. Il affirmait que la Panthère avait aussi ses côtés positifs et apportait beaucoup à l'association, sans rien préciser. Mais son père est bien placé dans l'administration et nos subventions transitent par lui ! Alors...

Sais-tu que notre dernière présidente vient de démissionner ? Elle avait compris ce qui se passait. Plus courageuse que d'autres, elle a réuni le comité sans nous les salariés et leur a expliqué que tout irait mal tant que la Panthère resterait, il fallait la neutraliser, voire la licencier. Les autres ont refusé, la présidente a démissionné.

La porte du café s'ouvre. Un frisson glacé parcourt mon dos. Obsédée, je crois voir la Panthère. Au second coup d'œil, je réalise que c'est elle. Elle me voit, hésite, regarde mon amie, s'approche. Elle me salue. Je fais les présentations.

- C'est bien vous la responsable de la permanence sur le harcèlement ? Je vous reconnais grâce aux photos de presse. Enchantée... Je pensais justement vous contacter à l'occasion. Parce que mon comité me harcèle. N'est-ce pas ? conclut-elle en sollicitant mon approbation.

Le visage encore barbouillé de fureur et d'embryons de larmes, je réponds d'un geste vague qui la satisfait. Elle s'assied à la table voisine.

Mon amie regarde sa montre :

- Excusez-nous, lui dit-elle, nous devons partir. À bientôt peut-être.

Dehors, mon amie soupire :

- Ta parole, celle de tes collègues, contre la sienne...

Le Boss

Thierry SAINTOT

Le ton est indécent et l'homme déploie sa suffisance dans sa graisse de directeur reconnu. Le boss se prend pour un immortel. Un ovni qui a la faculté de nous offrir gratuitement chaque matin la lumière du jour. Pour la pluie ou le soleil, il suffirait de lui demander. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire du patron. Madame S., sa secrétaire a tout organisé. Elle est formidable cette gourdasse. Tiens, maintenant que j'y pense j'ignore même son prénom à la myope... Ceci dit, elle a un air à se prénommer Insalubre ou Sœur du Carême. Mais bon, si cela lui plaît de faire la fausse pute pour un SMIC, moi je m'en fou. Le blaireau de patron se nomme Jean C. de G. Heu ! C'est vrai qu'il l'est, gras, Jean C. !, il se dandine satisfait comme un magret au milieu de son staff. J'observe un à un les prétendants à la fellation patronale...

Jean-Marc, tiré à quatre épingles, comme on dit. Il baisserait son pantalon pour un compliment celui-là. Il me dégoûte. Toujours derrière le boss, à se marrer comme un imbécile dès que le patron sort un bon mot. « Monsieur de G. ce que vous êtes drôle, ah ! Monsieur de G. quelle répartie ! »... Un vrai pédé ce Jean-Marc, il croit qu'il sera un jour le bras droit du gros. S'il savait qu'entre nous on le surnomme : « le Tampax à Jean C. » et que le patron l'utilise comme une serviette... à jeter.

Ah ! Daniel, le RH. Lui c'est un vulgaire. Moi je l'appelle le « vomi du Roi » ; gourmette en or et à prénom (dès fois qu'il oublie comment il s'appelle ce con) ! et cravate à Schtroumpf. Toujours en train de draguer ou d'ennuyer les femmes du service. Il a la main baladeuse et le verbe graveleux. Pour le déroulement de carrière des filles, il est toujours prêt ; à les mettre dans ses draps bien sûr ! En plus, il la joue donneur de leçons : le travail, le respect et la famille sans oublier la République ! Jean C. est au courant, mais il s'en fiche, surtout depuis que Daniel lui a prêté sa propriété en Sologne. Daniel et Jean C., les despotes parvenus et concupiscent de la Jean C. Consulting Innovation.

La Consulting Innovation... C'est là que je surnage, entre les fientes des démagos nés avec un compte en suisse et les parvenus prêts à écraser leur propre père. Déjà Consulting... le nom...

Élisabeth, une fille bien. La quarantaine heureuse elle sort du lot. Il y a deux ans, elle a giflé Daniel dans le bureau du Boss. Une main de l'obsédé s'était égarée sur les fesses de la femme. Depuis, pour Élisabeth, la promo s'est endormie et sa charge de travail s'est envolée. Mais elle tient le coup et prépare sa vengeance, épaulée par quelques syndicalistes discrets.

Pendant que la secrétaire se pâme comme une dinde en offrant des canapés aux olives, Fabien lorgne discrètement la stagiaire arrivée chez nous, il y a une quinzaine. Fabien est un jeune ingénieur au célibat profondément introverti. Il parle souvent de sa mère, avec un certain trouble. La matrone semble influente et tyrannique, le jeune cadre s'en trouve timide et maladroit. Lorsqu'une femme s'adresse à lui le pauvre bougre s'évapore, les joues pourpres et la diction confuse en se triturant les doigts comme un gamin en flagrant délit de bêtise.

Et puis il y a Samira. Évidemment, de par son statut elle ne participe pas aux pots d'anniversaires et à aucune autre des festivités engoncées de la Consulting. La technicienne de surface ne ramasse que les miettes et les saletés étalées sans pudeur par les nantis de la boîte. Elle astique et aspire, nettoie et récuré, inlassablement silencieuse. Samira est fille-mère, comme on dit. La jeune femme s'étiole telle une nymphe contrainte à se développer dans l'obscurité. Elle trime, elle bosse, acculée entre les horaires infligés d'un travail impossible et les obligations naturelles d'une maman improbable ; elle survit affichant un sourire de parade. Un sourire de femme de ménage, dit-elle...

Derrière cette apparence de circonstance, Samira souffre. Elle porte avec difficulté sa beauté ambrée et tente piètrement de la masquer avec sa blouse d'infanterie du balayage. Une souffrance indicible tenaillée par la peur de tout perdre. Perdre son boulot et son logement, et dans la spirale de l'injustice, sa santé et sa dignité. Elle tremble pour l'avenir de sa fille, car tout le monde l'ignore, mais Samira est clandestine ; une vulgaire « sans-papiers ». Tout le

monde l'ignore sauf le patron et son sbire, qui exploitent ainsi la jeune femme, piégée par l'inhumain chantage.

C'est ainsi que s'orchestre le ronronnement ouaté de la Carlier Consulting Innovation. Les semaines passent avec leurs lots de rumeurs et de non-dits, les frustrations s'accumulent puis s'exorcisent, les méchancetés et les pièges se déploient puis s'éteignent et chacun s'émeut et ondoie tentant de se faire valoir auprès du boss.

L'atmosphère de la boîte me pèse autant qu'il me répugne. Cependant, je commence à être heureux de m'y rendre chaque matin, et de voir Samira. Longuement je guette son arrivée dans mon espace de bureau paysagé. Elle vide les poubelles et époussette meubles et ordinateurs, mais reste toujours un peu plus longtemps vers moi. Nous échangeons discrètement quelques mots, complices. La semaine dernière, je l'ai accompagnée sur le chemin de l'école de sa fille, puis j'ai offert un goûter et un chocolat chaud. Nous avons parlé, nous avons ri, ma main s'est posée sur la sienne. Depuis, mes pensées sont sans cesse portées vers elle et je vais prochainement l'inviter à dîner, peut-être oser lui dire que je l'aime.

C'est à l'approche des vacances que tout bascule à la Consulting. Les tensions atteignent leur paroxysme lorsque l'annonce du licenciement de Jean-Marc balaie l'entreprise d'un râle de satisfaction. Le pleutre a fait une grossière erreur sur un dossier, croyant se faire bien voir par Jean Carlier. Ce dernier l'a congédié sur-le-champ, fracassant au passage son image et ses ambitions. Les adorables collègues de l'exclu se gaussent et se régalent de bons mots sur l'incompétence du collaborateur. Leurs railleries potaches sont rapidement stoppées alors que la nouvelle de l'ouverture du procès de Daniel se répand de courriels en chuchotements sur tout l'étage de la direction. Élisabeth et ses syndicalistes traînent le RH obsédé aux Prud'hommes pour harcèlement et discrimination. Du coup, le boss est en furie et hurle des horreurs que son bureau ne peut filtrer. Quelques jours seulement après « l'incident », Fabien le jeune ingénieur à responsabilités dépose sa démission sur le bureau de Jean C. Il part, emportant avec lui la jolie stagiaire, désormais sa fiancée...

Le boss n'en peut plus ; le travail de Fabien est actuellement déterminant pour la boîte et met le patron en difficulté. Les conflits se multiplient et la pression s'appesantit. La secrétaire, madame S. se met en quatre pour apaiser son patron. Mais maladroite elle énerve l'homme davantage chaque jour. N'en pouvant plus, le patron craque et passe ses nerfs sur la femme qui ne s'en remettra pas. La violence des insultes de l'exécrable décideur anéantira la femme qui succombera quelques jours plus tard d'une rupture d'anévrisme.

Le climat est sombre à la Consulting et les derniers événements font réfléchir les « rescapés ». Je pense moi-même à me tourner vers d'autres horizons, et pourquoi pas avec Samira ? Justement, celle-ci nettoie les vitres du bureau de Jean C., qui l'observe, inquisiteur. Sa pensée de l'emploi masqué de la femme, le procès du RH et tous les problèmes actuels le font réfléchir. Il s'adresse fermement à la femme de ménage qui continue sa tâche, indifférente aux injonctions du patron. Celui-ci se lève agacé en se dirigeant vers elle. Il exige maintenant que Samira quitte immédiatement l'entreprise ; pour toujours. Ce sera la dernière exigence du tortionnaire...

L'enquête de police judiciaire conclura au suicide. Jean C. de G. s'est défenestré de son bureau du cinquième étage. Il est établi qu'il était dépressif et son impulsivité irraisonnée. J'ai abandonné la Consulting à ses repreneurs. Samira et moi vivons heureux. Elle s'est installée chez moi avec son adorable fille. Nous nous aimons. Ses papiers, c'est Daniel, le RH pervers qui les a obtenus. Déjà accablé par son procès, et la peur d'une nouvelle affaire, je profitai de la situation pour lui « suggérer » de les obtenir rapidement.

Le carton

Pierre DELOBEL

Suis-je un salaud parce que j'ai menacé Patrick Schmidt de licenciement trois jours avant sa mort ?

Patrick Schmidt était l'un de mes employés. Un mètre quatre vingt de viande saoule, dès 11h. Un grand brun, les yeux teigneux, le rire bruyant gonflant son thorax à lui en faire perdre l'équilibre, il écartait alors les bras pour se retenir d'une main puissante à son établi. Dans la confusion, il lâchait son outil et le vacarme métallique importunait toute l'entreprise. Le double vitrage de mon bureau ne suffisait pas à m'isoler de ces coups de tonnerre presque quotidiens. Comme tout le monde je relevais la tête, quittant un instant mon écran pour observer le spectacle d'un homme que l'on relève. Et puis un jour j'en ai eu assez que tout le monde l'épaule, le supporte, l'assiste, moi le premier.

Je l'ai convoqué.

Il est entré dans mon bureau, plus impressionnant que jamais. La défense chez Patrick Schmidt commençait par la menace. Le visage serré sur des épaules larges, les bras croisés, les poings fermés, le papillonnement d'une paupière pour seul talon d'Achille. Je suis resté sur mon siège, préférant une confrontation assise. Debout, je suis tout de même plus petit d'une tête et relativement enrobé. Il n'a pas voulu s'asseoir.

- Patrick, je souhaite vous mettre en garde à propos de vos retards.
- Quoi mes retards ?
- Le règlement de l'entreprise est clair, nous commençons à 8 h 30. Et vous n'êtes pas sans savoir...
- Arrêtez vos conneries ! Mes retards ? Mes retards ! J'arrive en même temps que tout le monde.
- Il ne s'agit pas des autres ici Patrick, mais de vous. Je...
- Vous essayez de m'virer c'est ça ! Je vais recevoir un avertissement et puis un autre et ça va faire comme Suzanne ? Merci au revoir !
- Si vous continuez comme ça, la sanction sera effectivement progressive jusqu'à une procédure qui...

- Sauf que moi, je suis pas Suzanne et ça va pas se passer comme ça. Vous allez voir.

- Ne m'obligez pas à...

Je n'ai pas eu le temps de terminer l'entretien. Décidément ce type devait quitter mon entreprise. Il était dangereux. Dans l'atelier il faisait régner sinon la terreur au moins une crainte contreproductive. Je ne suis peut-être pas doué pour les ressources humaines mais je connais ma petite entreprise.

J'ai créé cette usine de fours de crémation. Il est préférable d'utiliser le terme « fours de crémation » que « fours crématoires », vous comprenez aisément pourquoi. Il y a vingt ans j'ai compris que l'incinération avait de l'avenir. Cynisme ? Non, réalisme ! De plus en plus de français choisissaient ce mode de funérailles. Une manière de ne pas imposer à leurs proches les visites rébarbatives au cimetière. J'ai imaginé un four atteignant les 850° en un temps record, consommant peu et bénéficiant d'une insonorisation très performante. L'un des meilleurs produits du marché. Dès le lancement mon carnet de commande a littéralement explosé. J'ai beaucoup embauché et personne n'a semblé rebuté par mon secteur d'activité. Je ne suis pas un héros, j'ai juste osé je crois. J'ai connu la réussite, quelques difficultés aussi, sans commune mesure avec la mort de Patrick Schmidt.

Un matin, j'ai entendu Pauline hurler dans l'atelier. Deux hommes l'ont portée jusqu'à mon bureau, l'installant avec déférence sur la chaise. Ils sont repartis en me lançant un regard entendu. Enfin, entendu par eux, moi je n'y ai rien compris. J'ai attendu qu'elle lève les yeux au maquillage défait, qu'elle s'essuie le nez du revers de la manche, qu'elle ouvre une bouche carrée et crie « Patrick s'est tiré une balle ! ».

Suis-je un salaud parce que ma première pensée fût de me demander où Patrick Schmidt avait mis fin à ses jours ? Syndrome France Telecom. Je regardais Pauline, effondrée sur la plaque de verre qui fait office de bureau et je n'avais qu'une obsession, prier pour que le corps soit loin de mon entreprise. Elle hoquetait, cachant son visage dans ses mains d'ouvrière, sa longue chevelure rousse ondulait de ses épaules vers la table comme un marre de sang. Un sursaut, elle se redressa et me laissa quelques secondes de

froide qui m'incite à vérifier mes chaussettes dès que je baisse les yeux sur mon clavier. J'ai repris les dossiers abandonnés depuis quelques jours. Les clients délaissés m'ont fait part de leur mécontentement. J'ai tout de même décidé d'attendre avant de recruter un remplaçant. L'atelier s'est organisé. Une solidarité silencieuse pour pallier l'absence. Chaque fois que je croisais le regard d'un collaborateur, je m'attendais au jugement. Je finissais par l'espérer. Est-il plus simple de se savoir salaud que d'en douter ? Je ne suis pas un homme d'imagination, j'ai besoin de vérité concrète. Je préfère le pire à l'inconnu. Au moins je dors. Personne ne m'a parlé et le soir dans mon pyjama trop grand j'attendais déjà l'aube.

Le chef d'atelier m'a signalé que Monsieur Schmidt venait chercher les effets de son frère. De loin, j'ai vu une silhouette terriblement analogue à celle de Patrick Schmidt se diriger vers son casier. On lui a désigné un vieux carton qui traînait par terre, il s'en est emparé pour y déposer le bleu de travail, les chaussures de sécurité, les lunettes de soudure, un carnet.

J'ai trouvé cela insupportable. Je crois que j'ai couru, j'ai peut-être même crié à travers l'atelier « Donnez-moi ce carton ! ». J'ai saisi la boîte de ses mains puissantes et je suis allé m'enfermer dans la réserve. Là, j'ai pris un carton neuf, que j'ai soigneusement scotché, puis j'ai replacé les vêtements et je suis ressorti suant. Le regard de Monsieur Schmidt mêlait étonnement et gratitude. Je suis retourné dans mon bureau la tête baissée.

Je ne l'ai relevée que lorsque j'ai entendu frapper à la porte. Il était là, debout devant moi, j'avais sans doute mis un peu de temps à répondre. Quelques jours avant, à la même place, je menaçais son frère. J'ai cru qu'il allait me frapper.

« Suis venu vous remercier pour les fleurs. Vous savez, mon frère aimait les armes mais l'était pas méchant. J'ui disais que c'était dangereux mais y passait son temps à nettoyer ses pistolets, fallait bien que ça arrive un jour. La police m'a dit tout de suite que c'était pas un suicide, c't'un bête accident. »

J'ai d'abord souri, largement et puis je n'ai pas pu retenir le fou rire libérateur. Il a dû penser que j'étais un beau salaud.

Le contrôleur

Laurence HUGUES

« Billet s'il-vous-plaît » allez réveille-toi gamin tu fais semblant un coup de pince dans le gras du bras ah ah ça fait tanguer la tête ça hein voilà fouille dans ton blouson voilà voilà le billet composté la carte à jour bon ben tant pis allez la fille à côté quelle poisse quelle limace ce TGV Maurice me l'avait bien dit « on sera en retard de 30 minutes au moins » on ne leur dit pas non pas encore à quoi ça sert ils vont râler qu'est-ce que je peux y faire moi si on est en retard tiens joli décolleté la duchesse une dame en tailleur ça se fait rare comment est-ce qu'elle s'appelle ? Marceline mais Marceline tu ne les fais pas tes soixante-sept ans allez je lui fais un sourire à Marceline remarque moi je préfère le Saint Marcelin ah ah je vais la raconter à Norbert celle-là sauf que Norbert ne rit pas il ne rit jamais ce crétin-là allez hop tiens une petite amende à celle-là ça lui apprendra à oublier son abonnement non mais elle essaie de m'amadouer range tes yeux de velours aboule la monnaie ça ne marche pas avec moi ça minette grouille-toi et celui-là on entend son baladeur jusque dans l'autre wagon tchak boum tchak je vais lui coller une prune pour tapage diurne on va voir sa mine à celui-là LUTZENBOURG si seulement ce fichu train s'arrêtait allez arrête-toi arrête-toi on laisse les voyageurs enfermés on les laisse cuire dans le TGV et Maurice et moi on s'en va descendre une bière et manger une bretzel vivement Strasbourg ah les saucisses de Strasbourg et le tube de raifort pour Raymonde si j'oublie qu'est-ce que je vais me faire engueuler « billet s'il-vous-plaît » oh celui-là il a une sale tête mouais c'est qui ce malfrat le genre à avoir un sac qui fait tic-tac barbe à poux et ça y est je le savais il me l'avait pourtant dit hier Attention Jean-Pierre, attention aide-toi et le ciel t'aidera ! Garde les yeux et les oreilles bien ouverts ! bon celui-là allez je note son nom et ben dis donc c'est pourtant pas sorcier de s'appeler Ducreux ou Vannier c'est quoi tous ces a moi je dis qu'on devrait les rebaptiser quand on leur donne leurs papiers c'est vrai quoi en tout cas celui-là il n'est pas clair non il n'est pas clair on va vérifier tous les sacs je ne veux pas sauter au

milieu de la forêt vosgienne non Monsieur allez je finis ce compartiment et je préviens la police il va voir le barbu à l'arrivée c'est quand même un monde risquer sa vie en contrôlant des billets si on m'avait dit ça moi j'aurais fait autre chose carrossier comme papa ah je le savais j'entends un tic tac oh non Raymonde pardonne moi pardonne mes pêchés je vais te quitter qu'est-ce que c'est ce tic tact non ça c'est la montre du type qui joue avec son portable et celle-là avec ses grosses fesses qui veut passer comme si je n'avais rien d'autre à faire que me pousser pour que Madame arrive à passer allez Mémère bouge ton gros derrière elle aussi elle pue comme Norbert Norbert le camembert ah ah elle pue la douairière vivement Strasbourg je prends une douche en arrivant le tic tac le tic tac il est revenu il est là il est à côté celle-là non plus n'a pas de billet allez fouille dans ton sac je n'ai pas que ça à faire te regarder farfouiller dans cette poubelle que tu appelles un sac oh ça y est ça tiédit ça se réchauffe ça brûle ça brûle j'entends distinctement le tic tac le sac bleu au dessus de la blonde à bouclettes « c'est à vous ce sac ? » oui ? oui c'est à elle bon « vous êtes sûre Madame ? » oui elle est sûre la bovine mais qu'est-ce qu'elle a à me regarder comme ça encore douze guignols à contrôler et puis ce sera fini fouille du compartiment les chiens la police les douanes allez celui-là en short en short dans mon train à exhiber ses jambes poilues ça devrait être interdit on devrait accrocher des affichettes à l'entrée « tenue correcte exigée » non mais il se croit à Ibiza celui-là ou quoi le panier le panier en osier ouais la voilà la cachette idéale ils veulent notre peau ils ne l'auront pas je vous le dis moi on va s'arrêter ici on va s'arrêter tant pis on vient de dépasser Saverne ici il ne doit pas y avoir de route à vingt kilomètres à la ronde qu'ils se fassent tous bouffer par les loups je m'en fous je m'en contrefous Maurice et moi on décrochera la loco je ne veux pas crever ici et si Maurice ne veut pas tant pis je lui flanquerais un coup de ma pince à composter je lui ferai un gros trou dans l'occiput à cet imbécile de Maurice et ils sauteront tous et moi je serai sauvé Il me l'a dit hier Il me l'a dit hier et oui Il est revenu Il est là Il est revenu pour moi pour me sauver alleluia Jean-Pierre, regarde ce vieux en chemise à carreaux, regarde-le, tu ne vois donc pas les flammes du Mal danser autour de lui si je les

vois je les vois et je l'entends Lui je n'entends plus que Lui ce n'est pas un sac qui fait tic-tac c'est son crâne c'est lui je le vois je la vois la bombe est là sous la peau de son crâne je le vois c'est lui il va exploser je ne veux pas non non son crâne a encore enflé et tous ces idiots qui n'entendent rien je ne peux pas les abandonner non je pourrais courir à la porte avec ma clé et les laisser avec le Mal les laisser se désintégrer pendant que moi je me roulerais dans l'herbe ces crétins mais non non je ne peux pas je ne peux pas tout ce que je peux faire c'est l'arrêter l'arrêter comment vas-y Jean-Pierre qu'Il me dit la pince il s'agit de bien viser la pince au sommet de son crâne luisant et vlan allez encore un coup jamais je n'aurais cru qu'un crâne c'était si dur le tic tac ça y est je ne l'entends plus ça y est je ne l'entends plus ça y est je n'entends plus rien les voyageurs se sont levés ils crient mais je ne les entends plus je n'entends plus que sa voix à Lui qui me dit c'est bien Jean-Pierre c'est bien tu les as sauvés tu seras sauvé toi aussi

Le hasard à la barre

Christian JACQUES

- Alors, demanda Michel, laquelle tu choisis ?

Pascal jeta un coup d'œil à son agenda électronique. Ce jour-là, un mardi, il avait trois réunions en parallèle le matin, et quatre l'après-midi. Le reste de la semaine était à l'avenant. Pas un instant de libre de huit heures à dix-neuf heures. Même les pauses de midi étaient occupées par des séances de travail « plateau-repas ». Sur l'écran, les lignes bleues représentant les différentes invitations se chevauchaient, s'entremêlaient, se confondaient, au point que leurs intitulés en devenaient illisibles. Cela n'avait d'ailleurs pas d'importance, car la plupart étaient pour le moins abscons - « Pb de MAP B-Board » - et comme les initiateurs négligeaient de rédiger un quelconque ordre du jour éclairant les éventuels participants sur le type de discussion que l'on serait susceptible d'avoir, les salariés de l'Entreprise, mus par un instinct de soumission à la machine que n'aurait pas renié George Orwell, se pliaient docilement à ces injonctions cabalistiques sans avoir la moindre idée de ce qui requérait leur présence.

Pascal s'apprêtait à sortir un dé à six faces afin de déterminer où il se rendrait, lorsqu'il se souvint que l'animatrice de la revue de projet « Déploiement Ingénierie Simultanée », Anne Pérac, portait systématiquement des tenues très suggestives. Grâce à cet innocent stratagème, elle bénéficiait toujours d'une large audience, quoiqu'exclusivement masculine. Même si elle n'était plus de première jeunesse, une occasion de se rincer l'œil n'était pas à négliger, et Pascal se dirigea d'un pas alerte vers la salle du premier étage. Il y rencontra une poignée de mâles entre deux âges, aux motivations similaires. L'organisatrice fit une entrée tardive mais remarquée, moulée dans une courte robe en tricot rouge laissant deviner des formes généreuses, trop difficilement contenues dans cet étroit fourreau. Elle resta silencieuse quelques instants, permettant noblement aux regards inquisiteurs de s'attarder sur les détails les plus vallonnés de son anatomie, puis le débat s'engagea.

Le concept d'ingénierie simultanée était suffisamment flou pour autoriser tous les débordements philosophiques sur le thème de la désorganisation collective. Sous le prétexte fallacieux d'établir une cartographie précise des processus en cours - le dernier auditeur qualité qui avait tenté cette tâche herculéenne en était resté pantelant, aux portes de la folie - Anne encourageait ses interlocuteurs à se lancer dans un exercice de psychanalyse de groupe en exposant tous les griefs passés, présents et futurs qu'ils pouvaient avoir vis-à-vis de services connexes. Ravis, les participants ne se firent guère prier, et la réunion se mua vite en une interminable litanie de gémissements convulsifs sur tous les dysfonctionnements, petits ou grands, réels ou imaginaires, que l'Entreprise recelait en son sein. Parfaitement à l'aise dans son rôle d'assistante sociale, Anne vibrionnait, contrôlant les discussions avec l'aisance d'une animatrice de jeu télévisé, passant les plats de l'un à l'autre, ponctuant certaines remarques d'un rire de gorge qui faisait trembler les stores, ou calmant les esprits échauffés d'une ondulation mammaire qui imposait immédiatement le silence.

La plupart des récriminations tournaient autour de la multitude de réunions et de l'utilisation intensive des ordinateurs portables, des téléphones mobiles, des agendas électroniques, qui généraient un amoncellement de mails, de messages vocaux, d'urgences à traiter, d'ordres lapidaires, ou de contrordres qui l'étaient tout autant. Toutes ces évolutions technologiques avaient été introduites par le management de l'Entreprise afin d'améliorer la communication interne, et, but ultime, d'accélérer le processus de décision. De ce point de vue, le succès était total. On décidait de tout, à tout instant, avec n'importe qui. Comme on ne creusait plus aucun sujet, on décidait à la va-vite, à l'emporte-pièce, au débotté. Cela ne tirait à aucune conséquence, car dès le lendemain on décidait le contraire sans sourciller. On décidait par oral, par mail, par téléphone. On décidait du matin au soir. Mais comme personne n'avait plus le temps de tracer ces décisions dans des documents formels, chacun interprétait la loi à sa façon. Très souvent, des réunions étaient organisées pour essayer de se rappeler quelles avaient été les conclusions de la réunion précédente.

Certains esprits chagrins laissèrent entendre que si l'on arrivait à réaliser des bénéfices malgré une telle confusion, alors une stratégie cohérente eût donné d'encore meilleurs résultats. On ne pouvait se contenter d'une douce médiocrité, là où l'on pouvait prétendre à l'excellence. Jean-Pierre, un collègue du contrôle de gestion pratiquant les échecs à ses heures perdues, cita un adage de ce jeu, au demeurant parfaitement invérifiable : « Mieux vaut un mauvais plan que pas de plan du tout. »

Pascal n'avait pas encore pris la parole, et comme Anne l'invitait à le faire, il décida de partir à contrepied du consensus général qui voulait que le manque de communication et l'organisation brownienne de l'Entreprise nuisissent à ses résultats. Agacé par la veulerie ambiante, et peut-être un peu grisé par le spectacle de la maîtresse de cérémonie, il s'autorisa à développer une thèse qu'il ne réservait habituellement qu'à un public restreint de collègues en qui il avait toute confiance.

Pour lui, une stratégie claire mais erronée pouvait conduire droit à la catastrophe. L'Entreprise, en expérimentant toutes les décisions, de la plus rationnelle à la plus absurde, agissait ni plus ni moins comme la nature, qui, en explorant sans idée préconçue toutes les variations possibles chez les êtres vivants, ne retient au final que celles qui s'adaptent le mieux à l'environnement. En ordonnant tout et son contraire, le haut management abandonnait subtilement les vrais choix stratégiques à la base opérationnelle, sorte de cerveau reptilien de l'Entreprise, qui piochait dans cette diversité de consignes celles qui lui permettaient d'allier commodément succès et moindre effort, correspondant le plus souvent à la voie de la rentabilité.

Il expliqua que les dysfonctionnements pointés du doigt permettaient en réalité de minimiser le risque d'erreur, en diluant l'influence d'une décision prise en haut lieu. Les mots lui venant aisément, il s'amusa à pousser la logique jusqu'au bout en réfutant toute utilité au management. Autour de lui, les visages s'allongeaient, les nez se pinçaient, les sourcils se fronçaient. Même Anne avait arrêté d'émettre ses petits ricanements sensuels, mais Pascal n'en avait cure. Emporté par son élan, il continuait sa

démonstration sans remarquer la vague de désapprobation qui grossissait autour de lui.

D'une voix étrangement ténue, Anne tenta de répliquer :

- Enfin, Monsieur Bernand, vous n'allez pas nous faire croire que les managers n'ont aucune influence sur leur entreprise ! Regardez les redressements spectaculaires effectués dans certaines entreprises grâce à une nouvelle équipe dirigeante !

- Dit-on d'un joueur de casino qui gagne plusieurs fois à la roulette qu'il a pris les bonnes décisions ? répondit Pascal, le visage en feu. On lui accorde simplement le mérite de la chance. Eh bien, c'est exactement la même chose pour nos estimables PDG. Certains ont de la chance, d'autres moins, mais au final c'est toujours le hasard qui tient la barre.

Il se tut, confusément conscient d'être allé trop loin. Un silence atterré se fit. Pascal, qui reprenait ses esprits, eut une impression bizarre. Au lieu de focaliser l'attention générale, il voyait les regards converger derrière lui...

Il se retourna. Debout devant la porte d'entrée, avec l'expression mécontente qu'arbore constamment Le Bouillon, le surveillant général du « Petit Nicolas », se tenait Monsieur Chapon-Dumieux, le Directeur Technique de l'Entreprise. Depuis quand était-il là ? Qu'avait-il entendu ? Il se gratta longuement la gorge, puis adressa un sourire prédateur à Anne, ratatinée sur sa chaise.

- Je tiens à vous remercier, Madame Pérac, de m'avoir convié à la synthèse finale de votre réunion. Je vois que vous et vos collègues avez fait montre d'une grande ... créativité. Je remarque également que certains d'entre vous – et ici, il regarda Pascal comme un tigre considère l'animal blessé qu'il va bientôt achever – possèdent d'indéniables talents d'orateurs et de théoriciens...

Après une interminable pause glacée, il reprit.

- Cela serait fort dommage qu'ils ne puissent disposer du temps nécessaire pour les faire fructifier...

Pascal entra dans l'agence du Pôle Emploi. Elle était bondée, comme toujours. Il s'assit donc sagement pour attendre son tour, et se saisit du dernier numéro de la revue « Management » qui traînait sur une table basse. En la feuilletant, il tomba sur une chronique intitulée « L'homme du mois », où figurait une

photographie de Chapon-Dumieux, le directeur susceptible à qui il devait sa situation actuelle. Intrigué, il parcourut les quelques lignes qui suivaient.

« Armand Chapon-Dumieux a écrit ce que bien d'autres pensent sans oser le dire. C'est drôle, c'est caustique, c'est aussi très vrai. Une nouvelle vision de l'entreprise est née, dérangeante, iconoclaste, mais sûrement plus réaliste que toute autre théorie du management. Lisez d'urgence « Le hasard à la barre », d'Armand Chapon-Dumieux, le Karl Marx du vingt-et-unième siècle...»

Le portail

Corine FRONTEL

Depuis le début du mois de septembre, elle avait fondu. Littéralement. A force de transparence, elle avait perdu quatre kilos.

Pas question de prendre du plaisir au moment des repas, les menus étaient infects et la salle de cantine funèbre.

L'établissement était délabré, probablement construit à la hâte entre 1965 et 1975. Les couleurs, si l'on peut parler de couleurs, semblaient avoir été choisies par un architecte des pays de l'est. Il fallait une clef, la même, pour ouvrir toutes les portes. Tout se ressemblait et elle s'était beaucoup perdue au début.

A la pause, l'équipe enseignante se retrouvait dans une ancienne salle de cours, débordante d'objets incongrus dont on devinait mal l'usage dans un collège. Surmontant son dégoût, elle attrapait une tasse mal lavée au fond teinté par le café. Elle avait renoncé au verre d'eau qui avait un goût immonde. Par désœuvrement, les enseignants avalaient d'une humeur morose quelques gorgées d'un café infect.

Chaque soir, les bâtiments crachaient des grappes surexcitées par six heures de contention. Les élèves dégorgeaient en poussant des cris d'ivresse. Elle en aurait bien fait autant. Mais elle rentrait chez elle dans un état de sidération dont elle avait du mal à se déprendre. Les soirées ne lui apportaient pas le soulagement attendu puisqu'il fallait y retourner le lendemain. Elle arrivait le matin, la peur nouée au ventre, et chaque jour se révélait plus difficile que les autres. Elle réussissait à capter leur attention quelques minutes. La léthargie dans laquelle la nuit les avait plongés les laissait prostrés une dizaine de minutes environ. Puis l'ennui les gagnait et l'un d'entre eux, parfois plusieurs, relançait l'infamale machination pour faire exploser le silence et transformer l'assemblée en fosse aux lions. Ils s'étaient pris à leur propre piège, celui où la folie du groupe prévaut sur la volonté des individus. Installés dans la rébellion, la soumission à l'autorité, bien que rassurante, devenait inconcevable.

Elle enfilait alors sa tenue de cirque, et faisait claquer le fouet dans la ménagerie. Dans une cage, le dompteur ne peut échapper aux fauves en faisant le mort car son odeur le trahit. Elle, elle faisait la morte. Eux redoublaient de vie et de nervosité pulsionnelle. Les bâtards et les bouffons fusaient à travers la classe. D... poussait souvent le premier cri. Il ne pouvait pas se retenir. Ça sortait de lui comme un geyser, le surprenant lui-même. Il roulait des yeux blancs qui contrastaient bizarrement avec sa peau noire. L'essentiel de son temps était consacré à attraper les affaires des autres qui hurlaient à la mort, en vain, dans un chaos absolu.

J... ne travaillait jamais, refusant même de sortir ses affaires. Sa mère l'avait sorti du lit avec un « lève-toi, bâtard » et il n'avait rien pris pour le déjeuner. Il ne comprenait rien à la douceur de l'enseignante, sa patience lui était étrangère. Il voyageait ici en terre inconnue, ne connaissant que les outrages et les coups. L'image qu'il avait de lui-même était si délabrée que s'exposer à travailler en classe lui était impossible.

K..., blanc d'angoisse, doux et peureux, se perdait dans la tâche, trop difficile pour lui et sans jamais recevoir d'aide. Il avait le tort d'être sage et continuait de se noyer.

Les quelques filles partageaient la honte et se réfugiaient dans un silence passif. Elles se sentaient abandonnées mais ne revendiquaient rien, par empathie pour l'enseignante et par peur des représailles. Elles rêvaient à un temps qu'elles n'avaient pas connu, celui où il existait des classes de filles et des classes de garçons.

Il fallait prendre du recul, lui disait-on dans sa famille.

Elle en prit tant qu'elle finit par disparaître de la classe. Eux s'isolaient dans la contagion de leur folie. Elle n'avait plus à leur opposer que son regard vide. La petite collectivité se déglingait au fil de la journée. Elle ne criait plus. Pourtant, la violence du groupe lui revenait en boomerang : en coller un au mur, lui faire avaler le bonnet qu'il s'obstinait à garder sur la tête ; l'extrême violence de ses fantasmes la surprenait elle-même.

Alors elle se faisait toujours plus transparente, un point qui se mouvait à peine dans la classe. S'opérait une anesthésie sans réveil, jamais.

La directrice venait parfois, s'asseyait à une table d'élève et faisait l'enfant. Ils se calmaient instantanément pour repartir au front dès son départ.

Elle se surprenait à les haïr et cette haine interdite lui restait dans la gorge, la laissant muette. Elle s'échappait par des rêveries idiotes, revenait à eux parfois, s'étonnant de leur absence d'inventivité. L'ensemble des dialogues se résumait à des menaces de mort. L'insulte la plus en vogue portait sur le handicap et il n'était pas rare d'être à la fois traité d'handicapé et menacé de représailles par le grand frère, qui lui visiblement, ne l'était pas.

Ce jour là, D... s'est moqué de la coupe de cheveux de M... lui a demandé si sa mère était coiffeuse à Fleury Mérogis. M... s'est recroquevillé sur sa chaise, tout petit, décidé à ne pas déclencher contre lui une attaque brutale, physique pourquoi pas.

Parce qu'elle fut sur le point de rétorquer à D... que c'est là qu'il finirait, à Fleury, elle comprit qu'elle était arrivée au point de non-retour, elle se dirigea vers son bureau et prit son sac à main. Elle traversa la classe comme un spectre, se dirigea vers la porte, l'ouvrit et sortit. Une fois dehors, elle sortit la clef de son sac et referma la cage derrière elle. Elle avançait, goûtant le silence du couloir verdâtre. Elle descendit l'escalier sans le voir, ne rencontra personne. Elle franchit la porte vitrée qui menait au parking, sortit ses clefs de voiture, déclencha l'ouverture électronique, s'assit et mit le moteur en marche. Quand la voiture s'approcha du portail, une lampe sur le pylône en haut à droite, clignota. Les battants s'ouvrirent lentement vers l'intérieur. Elle n'attendit pas l'ouverture totale pour démarrer. Le portail franchi, elle roula sur le rond-point menant à la route principale. Elle accéléra dès l'embranchement. Elle a une mémoire floue de ce qu'elle ressentait alors, si ce n'est une petite faim qui lui tirait l'estomac. Elle a ouvert la boîte à gants et en a extrait une barre chocolatée qu'elle gardait en coupe-faim. Elle a déchiré le papier avec les dents et croqué avec appétit dans la sucrerie. Un instant, elle a lutté contre les yeux angoissés de K..., elle aurait dû l'emmener avec elle, il lui aurait laissé jouer son rôle d'enseignante avec bonheur. Mais l'agneau allait finir croqué par les fauves. Elle, elle était sortie de la cage.

Elle accéléra encore.

Le putois

Nicolas MILLIE

M. Wagnier se croyait très apprécié de ses employés ; c'est pourquoi il fut très étonné d'apprendre que certains le surnommaient : le putois.

Putois : petit carnivore de la famille des martres, réputé pour dégager une odeur insoutenable. Fam : crier comme un putois.

Il referma le dictionnaire en se demandant ce qui pouvait bien lui valoir un rapprochement avec un animal aussi désagréable. N'était-ce pas à lui que l'on devait les murs pleins d'écrans plats, perpétuellement branchés sur le cours de la bourse et les chaînes infos ? M.Wagnier estima que cet argument méritât d'être pris en considération, quand un autre lui vint à l'esprit.

L'installation de deux micro-ondes supplémentaires dans la cafétéria ne relevait-elle pas de son initiative ? L'époque où l'on devait s'astreindre à une interminable file indienne pour réchauffer son déjeuner prit fin grâce à lui. Comment pouvait-on taxer de putois un homme capable de tels bienfaits ?

Il décida de créer un tableau Excel pour consigner tout ça.

Principal promoteur du projet de vidéosurveillance, il avait fait du parking un endroit sûr, plaçant tous les employés motorisés à l'abri des grèves dans les transports en commun. Bien évidemment, il n'oublia pas la plus importante de ses manœuvres haussmanniennes : la refonte de tous les bureaux en un open-space dernier cri. Dès lors, chaque collaborateur eut la possibilité de s'évaluer par rapport à ses collègues et la synergie s'en trouva accrue.

En examinant la liste de ses innovations, M. Wagnier se dit qu'il n'avait pas chômé et que rien de ce qu'il avait sous les yeux ne justifiait qu'on le surnommât « putois ».

Il reconnut cependant que poser un micro sur la machine à café ne s'imposait pas. Cela dit, s'il ne l'avait pas fait, il n'aurait jamais su comment les femmes de ménage l'avaient baptisé.

Le règlement, c'est le règlement

Patrick BOMPIEYRE

« Tu vois petit, il faut toujours avoir un chewing-gum sur toi ». L'ancien mâchouille allègrement. Si au moins il avait eu deux chewing-gums, il aurait pu m'en proposer un. Mais non, fidèle à ce qui semble être la ligne directrice qui a conduit l'ensemble de sa carrière professionnelle, il n'en possédait qu'un. Il vient de m'expliquer qu'en entourant le fusible avec du papier aluminisé, il pouvait remettre le courant. Le retour de la lumière dans notre compartiment lui fait arborer un victorieux sourire convaincu ; je me demande combien de temps il nous reste avant le début de l'incendie. Des astuces distillées par les anciens, j'en connais un bon nombre. Pas toutes à retenir !

Encore étudiant à cette époque, je gagne ma croûte en travaillant pendant mes vacances pour une société organisatrice de voyages « clefs en mains ». L'entreprise affrète auprès de la SNCF des rames qu'elle emplit ensuite avec des groupes de dociles voyageurs solvables. Ceux-ci déboursent un prix modique compte tenu du nombre de kilomètres avalés ou, selon comme on veut l'apprécier, une sacrée somme au regard de l'obsolescence de certaines voitures qui sont mises à leur disposition.

Le règlement interne en plusieurs volumes que je suis tenu de trimballer avec moi à travers tout le territoire précise mon rôle à bord : assurer la sécurité des voyageurs et gérer les situations perturbées avec tact et courtoisie (sic). Après une formation accélérée en salle, on m'a lâché une semaine avec quelques anciens pour apprendre les ficelles du métier. Depuis, je suis le seul maître à bord après Dieu et le mécanicien dans sa locomotive, bestiole déjà bien essoufflée par le long parcours qu'elle a effectué depuis sa sortie toute rutilante des ateliers. Pourvu qu'elle tienne jusqu'au bout !

Parmi mes clients, je préfère les groupes d'enfants handicapés. Certes c'est du travail car rien n'est prévu en gare pour embarquer simultanément un grand nombre de personnes en fauteuils roulants. Et comment les loger à bord ? Le règlement reste muet.

Avec un peu d'ingéniosité j'arrive toujours à les accueillir tous dans le fourgon à bagages, ignorant l'interdiction formelle faite par ledit règlement de laisser accéder des voyageurs aux locaux de service. Malgré cette initiative qui offusquerait à coup sûr les associations bien pensantes modernes, les enfants sont réellement enchantés de pouvoir voyager dans un espace normalement interdit au public. C'est l'occasion de répondre à leurs nombreuses questions ferroviaires. Les trains, ça fait rêver tous les enfants ! Je me prête volontiers aux jeux collectifs lorsqu'on peut placer les fauteuils en cercle pour que chacun puisse participer. Chocolat partagé, rires enjoués, regards reconnaissants, chansons accompagnées par la monitrice et sa guitare aux accords hasardeux... Règlement enfreint, voyageurs heureux !

A l'opposé je redoute les retours des voyages organisés. A l'époque, l'espace communautaire est un simple empilement d'États scrutant les richesses et les velléités de leurs voisins et la monnaie unique n'a pas encore effleuré l'esprit du moindre parlementaire européen. Mes clients des pays nordiques venus chercher légitimement quelques jours de soleil sur la Costa Brava ont la fâcheuse habitude, à la fin de leurs vacances, de dépenser en alcool toutes les Pesetas qui leur restent. Ils retraversent ensuite la France sans arrêt dans des trains de nuit les ramenant, eux et leurs souvenirs iodés et bronzés, dans leurs neiges et nuits éternelles. Ces trains là, aucun ancien ne veut les accompagner. On les dit au mieux « bons pour les petits » qui seront certainement contents de toucher la prime de nuit pour payer leurs études. Il est vrai que chacun dans le métier sait bien que les liquoreuses fioles parties pleines et dûment serties par les services des droits indirects ibériques ont tendance à se vider rapidement en des cascades de borborygmes dans d'abyssaux gosiers. Les voyageurs en oublient bien vite que les voitures couchettes qui les transportent sont en principe dédiées à Morphée et non à Bacchus. Tout le monde déambule dans les couloirs et les conversations hoquetantes s'entremêlent dans un incompréhensible tintamarre. Le train avale les kilomètres, les visages prennent la teinte qu'avaient les fioles à l'origine : rose pour la framboise, orange pour le 43, rouge pour la cerise, marron pour un improbable whisky espagnol. Comment

gérer cette foule multicolore ? Là-dessus, le règlement reste muet...

- Madame, madame ?

- Calor !

- Oui mais il ne faut pas, Madame.

- Calor, calor...

- Yes yes, but come with me.

J'enlace vigoureusement cette personne à la tenue légère et la tire vers moi. Elle ne s'y oppose pas du tout... Oh je suis lucide, c'est certainement moins mon charme naturel qui est la cause de son abandon que son état alcoolique très avancé ! Maintenant je vais devoir instaurer un semblant de dialogue avec elle pour lui expliquer la situation. Pas évident de me faire comprendre... Pas évident car j'ignore sa nationalité mais je sais qu'a priori je ne parle pas sa langue nordique... Pas évident non plus de lui faire prendre conscience que je viens probablement de lui sauver la vie alors que la moitié de son corps pendait hors du train par la fenêtre... Pas évident de la convaincre de l'incongruité de ce geste alors que nous sommes entourés par de nombreux voyageurs qui ont visiblement aussi chaud qu'elle...

Quiconque a éprouvé la sensation que procure la moiteur d'une nuit d'été en se penchant à la fenêtre d'un train saura reconnaître entre mille cette vive brise accommodée des vapeurs de fuel et de créosote généreusement distillées par le ballast toujours chaud de la journée. Cette voyageuse avait certainement voulu comparer les effluves, persuadée que la nuit serait plus agréable hors du train que parmi ses congénères de beuverie. Suis-je passé au bon moment ? Malgré son épaisseur, là dessus aussi le règlement reste muet.

Je crois faire mon métier « pas trop mal ». J'arrive à assurer une surveillance efficace de mon groupe. Certes ma manière de faire n'est pas très académique. En tout cas elle ne correspond en rien à ce qu'on m'a appris lors des cours théoriques : sourire, arborer fièrement l'uniforme de la compagnie et essayer de fourguer des produits commerciaux à mes clients pour leurs hypothétiques prochains voyages. Ma méthode de travail ne s'apparente pas non plus à celle, quelque peu rustique, qui m'avait été enseignée par

les anciens. De toutes manières, mon truc à moi pour me tenir éveillé c'est de manger des cacahuètes grillées ; je n'aime pas les chewing-gums. Sourire et dire bonjour, je le fais naturellement. Réfléchir aussi. Je reconnais que le règlement est bien utile lorsqu'on doit mettre en œuvre une action avec des collègues inconnus : on espère qu'ils réagiront de manière identique puisqu'ils ont le même référentiel. On espère...

Contrairement à ce que stipulent les nombreux feuillets qui m'accompagnent, de plus en plus lourds au fur et à mesure des additifs reçus, je laisse fréquemment mon costume dans le local de service pour déambuler en simple chemise parmi les clients. Entorse suprême qui occulte totalement l'identité de l'entreprise, je cache même mon badge sous le revers de ma poche. Cela me permettrait tout de même de l'exhiber fièrement en cas de nécessité pour asseoir mon autorité ou en cas de contrôle inopiné par mon chef de service. Le chef, à quatre heures du matin et à 600 kilomètres de chez lui, je ne le crains pas trop tout de même ! Mon évolution incognito parmi les clients m'autorise à me concentrer sur ma tâche sans être importuné par toutes sortes de questions. Le public français est déjà surprenant dans le genre : « C'est encore loin, j'ai soif, ma fiancée ne veut plus de moi, tu es mignon toi, vous voulez de mon sandwich »... Dans la spiritueuse tour de Babel horizontale qui file cette nuit, je n'essaie même plus de comprendre les conversations.

Les projecteurs froids de la locomotive déchirent l'obscurité. La bête haletante semble tenir le coup. Les voitures surannées se dandinent joyeusement bien que je ne ressente plus aucune courbe depuis un petit moment. Nous devons avoir abordé la Beauce et ses alignements où les trains normaux peuvent laisser rugir les grandes vitesses. Avec la composition de notre rame et le soin que doit porter le mécanicien à sa monture s'il veut arriver à destination, nous ne franchirons certainement pas les 140 kilomètres à l'heure. De toute manière il y a probablement devant nous un de ces nombreux et lents convois nocturnes qui montent les fruits à Rungis. Le ventre des Parisiens est aussi vorace que le gosier des Finlandais ! Ces derniers se sont d'ailleurs enfin tus. Je profite de l'accalmie pour refaire une ronde dans les voitures.

J'identifie les quelques attroupements attardés, je note l'absence d'eau dans les toilettes, je repère le vol d'un extincteur, je vérifie le plombage du déblocage des portes. Je dois noter tout cela sur le carnet de bord pour que l'équipe du matériel puisse ensuite réparer. C'est prévu par le règlement. Je referme la fenêtre où tout à l'heure j'ai rattrapé à temps la voyageuse. Je ne le note nulle part car, sur les actes valeureux, le règlement reste muet.

Les voyageurs sont arrivés. Bien fatigués pour certains, amusés pour d'autres, ou endormis, joyeux, malades, amoureux... Ils sont tous en vie et je n'ai vendu aucune carte d'abonnement. Est-ce bien cela l'objectif de mon travail ? Moi, j'y trouve un sens.

Léo

Felicidad SEGURA

Bloqué dans les embouteillages, Rémi tira sur sa clope comme on aspire la liberté. Il poussa le volume de son autoradio, et se laissa envahir par les notes voluptueuses d'un trompettiste de jazz. Un pur moment de bonheur, qu'il s'offrait chaque matin avant d'embaucher. Il faisait encore nuit, le chantier apparut au bout de ses phares, au milieu d'immeubles d'habitation. Il n'aimait pas cette configuration. Quelques années auparavant, toute l'équipe avec laquelle il travaillait avait frôlé la catastrophe, lui en tête !

Pour Rémi, être grutier c'était le rêve de toujours. Comme certains veulent être pilote ou pompier, lui il voulait monter vers les étoiles. Suspendu, entre terre et ciel, seul là-haut dans sa nacelle, il ferait comme les trapézistes qu'il voyait parfois au cirque. Il grimperait à l'échelle, et regarderait le monde plus petit, précis comme une carte d'état major. Et ce rêve, il l'avait réalisé, il était même devenu un spécialiste. Après avoir obtenu son CACES*, il avait tout de suite été recruté. Et c'est ainsi que depuis presque 20 ans, il voyageait d'un chantier à l'autre, préférant sa cabine, d'où il régnait seul maître à bord, au travail au sol.

Ce que Rémi n'avait pas envisagé, c'est qu'il allait jouer un rôle social inattendu, et pas toujours apprécié de tous.

Dès qu'il arrivait dans son habitacle, il voyait le chantier comme personne. Ceci avait un avantage puisqu'à chaque étape de réalisation, il était pratiquement le seul à avoir une vue globale de l'avancement des travaux. Il en retirait une fierté solitaire, mais solidaire avec tous les corps de métiers. Pourtant, il restait dans son univers, comme un gardien de phare, peu loquace mais vigilant. Il était devenu un « préventeur » naturel, à qui rien n'échappait de tout là-haut. Souvent, il avait évité des problèmes, liés à la négligence ou la désinvolture de certains compagnons peu enclins à se montrer prudents, trop habitués à leur façon de travailler pour prendre la mesure de certaines pratiques dangereuses.

Malheureusement, son attitude dérangeait certains chefs qui voyaient en lui une espèce de contrôleur, et lui faisaient parfois la vie dure, sans pour autant pouvoir se passer de son savoir-faire. Rémi connaissait les rumeurs courant à son sujet, « un drôle de gars qui aimait la solitude de son perchoir ». Il arrivait souvent le premier, et traînait un peu en bas, comme pour reprendre contact avec le sol à la fin de la journée.

Il y avait environ deux ans, il fut appelé pour un gros chantier avec grue à tour. Un jeune conducteur de travaux l'accueillit avec enthousiasme. Il lui expliqua que c'était une première pour lui, qu'il attendait ça depuis longtemps, et qu'il comptait sur lui et sur le chef de chantier pour mener à bien l'aventure assez colossale qui les attendait.

Le blouson de cuir noir et la voix de stentor du chef de chantier ne firent aucun doute : c'était Luis. Il le connaissait bien, c'était un bon. Quarante ans dans le bâtiment, et presque autant d'édifices à son actif. Susceptible et nerveux, il gueulait les consignes aux hommes qui redoutaient ses colères, mais le savaient d'une efficacité redoutable sur le terrain, tant sur le plan humain que pour l'utilisation des machines. Tout pour rassurer !

Ce jour-là, il était aux alentours de midi, quand tout à coup, Rémi sentit s'affaisser la grue d'un seul coup. Il empoigna le levier et comprit tout de suite ce qui se passait. Il hurla dans son talkie : « Putain la grue s'est enfoncée à droite ! » La voix qui lui répondit semblait venir de l'espace, assourdie, et grésillante : « Descends Rémi, vite, vite descends ! » Puis plus rien. Il ne se fit pas prier, et avec la précaution d'un funambule, entama sa descente... Bon sang qu'est-ce qui se passait ? Il vit la quinzaine de personnes qui formait l'équipe au pied de la grue, gesticulant et lui criant des mots encore incompréhensibles.

Quand il arriva au bas de la tour, personne ne songea à se moquer de sa mine blafarde, tous semblaient pétrifiés. Le conducteur de travaux sortit en courant de son bungalow de chantier.

« Que se passe-t-il ? »

Luis montra la grue sans un mot. Rémi vit alors l'immensité du désastre : la tour avait basculé sur le côté et menaçait tout l'environnement d'une plus grande catastrophe ! Le chef de

chantier ajouta d'une voix blanche : « La longrine* s'est affaissée de 15 cm ! »

Un des quatre pieds de la grue ne reposait plus au même niveau que les autres, et l'engin, haut d'une vingtaine de mètres, penchait ses tonnes d'acier de façon spectaculaire vers les immeubles d'habitations, dont les occupants regardaient, effarés, l'incroyable situation.

« Il devait y avoir une poche d'eau sous la longrine, dit Luis. On a du la percer en forant les pieux. »

En effet, depuis presque 15 jours, une entreprise forait des pieux pour les fondations. Or elle était à quelques mètres de la grue ce matin-là, ce qui avait certainement créé l'affaissement du terrain. Il dit au conducteur : « Appelle le service de maintenance, ils sont peut-être encore au local. » Personne, c'était l'heure du déjeuner.

« J'avais bien raison, il fallait placer la grue sur pieux ! » dit le conducteur.

Les pieux coûtaient chers, d'autre part Luis avait assuré que ça tiendrait largement avec des longrines. Rémi avait émis un doute lui aussi, mais que faire contre l'avis du chef expérimenté, et de l'ingénieur d'affaire qui avait calculé les prix.

« De toute façon on ne peut rien envisager sans les gars de la maintenance. Comme ça n'a pas bougé, allons déjeuner, dit Luis, en plus on effraie les habitants ! »

Rémi resta avec le conducteur. Manger leur sembla totalement incongru à l'un comme à l'autre, même s'ils ne pouvaient rien faire en effet.

L'attente leur sembla interminable. Ils échangèrent peu de mots en buvant une bière, comme pour revenir à une situation ordinaire. Mais la frayeur se lisait dans le regard de chacun.

A 13h30 enfin, le service de maintenance envoya un technicien qui préconisa de redresser la grue à l'aide de vérins. Pour cela, il fallait creuser sous la longrine, placer des blochets bois, et intercaler entre les blochets et la longrine un puissant vérin hydraulique. Il fallait trouver tout ce matériel rapidement. Une course contre la montre s'engagea !

Au bout d'une heure, malgré tout le remue-ménage et l'installation du vérin, la grue n'avait pas bougé de son plan incliné. Pire, elle continuait son lent basculement et menaçait vraiment les immeubles alentour ! De nombreux habitants s'agglutinaient aux fenêtres, rendant la situation encore plus éprouvante.

Le technicien dit alors en se grattant la tête :

- Il y a peut-être une solution.

- Laquelle ? dirent en cœur les responsables.

- La grue a tourné et le contre poids s'est placé au point le plus bas, celui que nous cherchons à relever, d'accord ? Si on arrive à déplacer le contrepoids de l'autre côté, en faisant tourner la flèche, nous aurons moins de poids à lever et le contrepoids nous aidera en pesant de l'autre côté. »

Tous avaient regardé Rémi, lui seul pouvait effectuer la manœuvre.

« Pas question, avait-il dit, c'est trop risqué ! »

Tous savaient que la grue pouvait se tordre sur elle-même, ne laissant que peu de chance au grutier de s'en tirer.

Personne ne comprit tout de suite pourquoi, subitement, comme s'il venait de se réveiller, Rémi accepta. Il entreprit son ascension lentement, avec des gestes d'automate. En bas, tous les spectateurs retenaient leur souffle. Rémi se souvenait de sa peur, il n'avait pas eu le choix, trop de monde dépendait de lui.

Enfin installé aux commandes de sa machine, il réussit à faire pivoter la flèche. La grue se redressa et se stabilisa dans un dernier mouvement d'équilibriste. Le pire était passé. Toute

l'équipe l'attendait en bas, criant et riant pour son exploit ! Il avait entendu Luis jurer : « Mais bon dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Rémi s'était avancé vers le groupe à nouveau silencieux, tenant précieusement un bocal en verre sous le bras dans lequel s'agitait un ruban argenté.

« C'est Léo, dit-il

Ben quoi, vous n'avez jamais vu de poisson rouge ! »

*CACES : Certificat d'aptitude à la conduite d'engins en sécurité comme les grues à tour.

*Longrine : Poutre en béton posée sur le sol pour répartir le poids de la grue.

*Blochet : Système de calage en bois, surtout utilisé pour les travaux sur les voies ferrées.

Les deux fourchettes du Gros et Mollo

Bernard MOLLET

Dans toutes les cuisines de tous les restaurants gastronomiques de ce pauvre vieil hexagone qui ne demandait rien à personne, c'est la panique collective, le grand chambardement, l'angoisse sourde, l'alarme générale.

On tremble lamentablement autour des pianos, on a des coliques abominables au-dessus des mandolines, on transpire abondamment du côté des courgettes violon, on stresse douloureusement à côté des tambours des esoreuses à salade, on s'alarme beaucoup en recomptant les flûtes, on patauge fortement en abîmant les cornets au jambon, on frissonne en triant les trompettes des morts.

La brigade entière, qui devrait orchestrer ce repas de sa façon habituellement si remarquable, est tendue comme un fil à couper le beurre, chamboulée comme une poule qui trouve un stylo quatre couleurs, perturbée comme une jeune fille qui viendrait de croiser son acteur préféré, pas à prendre avec des pincettes à cornichons...

La raison de tout ce remue-ménage, c'est que le chef attend incessamment la visite inopinée de l'inspecteur forcément chafouin du fameux guide des vrais gourmets, qui pourra ou non lui remettre l'emblème tant envié de la réussite gourmande, le symbole tant espéré de la victoire sybarite, l'image même du triomphe gastronomique, symbolisés par les deux fourchettes du Gros et Mollo, fabuleuse récompense d'une carrière dont rêve chaque nuit tout cuisinier digne de ce nom.

S'il ne les obtient pas, ces deux fourchettes, ce sera pour lui un éternel déshonneur, une opprobre sans fin, une indignité sans nom, une ignominie éternelle, la honte à perpétuité, il n'ira plus qu'en rasant les murs, ne se regardera plus dans un miroir.

Si on les lui accorde, c'est la gloire assurée, les lauriers indubitables, le prestige établi, la notoriété irrécusable, la célébrité avérée, le renom garanti sur facture, des émissions télévisées, une poignée de main d'un présentateur, des espérances énormes de fortune en

marche.

Depuis un mois déjà le pauvre chef dépérit, il sèche de l'intérieur comme une noix hors d'âge, il flotte dans sa belle veste blanche comme un haricot sec dans sa cosse, il s'étiole, il devient transparent à force de trop de pâleur.

Lui qui était si gourmand il y a encore quelques mois, il ne mange plus vraiment, il grappille, il émiette, il picore...

Lui qui aimait tant le bon vin, il y a de cela quelque temps, il ne boit plus vraiment, il goûte à peine, il mouille un peu la langue, il têtouille...

Lui qui avait un sommeil de plomb, il ne dort plus vraiment, il s'assoupit, il somnole, il s'éteint...

C'est qu'il sait pertinemment, pour avoir circonvenu financièrement et abondamment un obscur employé du guide, que la visite des inspecteurs est pour aujourd'hui... et aujourd'hui, il ne se sent pas bien, il est très mal, pour ne pas dire au bord du gouffre !

Les ordres très stricts, très clairs, ont été donnés sur un ton solennel et avec une certaine componction à tous, par le directeur en personne, revenu spécialement pour cela d'un voyage professionnel aux Maldives.

Ils concernent tout l'éventail du personnel du premier des premiers maîtres d'hôtel au dernier des plongeurs, celui des marmites, en passant par les premiers concernés, les cuisiniers :

Du tact, de la mesure, de la qualité, de la courtoisie, du professionnalisme, du sourire, de l'accueil, du talent, du soin, en résumé : de la classe, pas le moindre pet de travers !

Il y va de la réputation ad vitam aeternam de la maison.

Un couple un peu banal pour le style de l'établissement s'installe. Jeunes, à l'aise, le sourire. Lui en jeans et tee-shirt sport, elle en bermuda et chemisette.

Ils commandent des plats différents, ne boivent que de l'eau et s'entregoûtent les mets à petites fourchettes gourmandes.

Le chef de rang, mis en éveil, un vieux de la vieille qui s'est aperçu du manège dès le service de la mise en bouche alerte aussitôt la cuisine à grands roulements de grosse caisse...

Ce sont eux, aucun doute !

Le chef, pâlichon, se demande pour la millionième fois pourquoi il a choisi ce putain de métier et essaie en vain de garder l'esprit clair.

À une autre table, un trio a posé en évidence un guide gastronomique près d'une assiette.

La cinquantaine grisonnante et un tantinet bleutée par reflets. L'œil partout...

Ils se font expliquer très longuement par un maître d'hôtel halluciné et fortement mal à l'aise les compositions exactes des diverses propositions de la carte.

Le maître d'hôtel, catastrophé, annonce la triplète à la cuisine à grand fracas de trompette de cavalerie...

Ce sont eux, il en est certain !

Le chef, pâlot, est en train de se dire qu'il aurait été quand même moins idiot d'ouvrir une épicerie.

Dans un coin opposé, deux couples d'âge mûr choisissent soigneusement les vins et mettent le sommelier à l'épreuve tout en dialoguant complaisamment entre eux et à haute voix sur des expériences gastronomiques précédentes apparemment nombreuses.

Le sommelier, perturbé par tant de savoir, signale les clients à la cuisine avec un vacarme de clairon et de cors de chasse...

Ces quatre là en sont, il en mettrait son limonadier neuf au feu !

Le chef est maintenant blême, c'est quasiment Mission Impossible, il ne peut pas veiller à tout, ne va t-il pas de ce pas ouvrir une pailote en Corse, ou un camion à frites sur une plage de Belgique ?

La brigade au complet est sur le qui-vive, sous tension, le chef est livide, presque vert, il travaille au radar, il est comme dans un brouillard qui lui trouble la vue.

Cette foutue cuisine est pire qu'un champ de bataille. De la casserole abandonnée partout, du fouet en pagaille, des poêles empilées, du torchon et de la toque volant dans tous les coins !

On surveille avec inquiétude la moindre surcuisson d'un dixième de degré. On traque à la loupe la plus petite tache de sauce à la truffe sur la mirifique assiette. On guette en groupe le plus minuscule déplacement d'un brin de ciboulette posé en garniture.

On soutient par la prière le chef qui dispense de deux doigts inquiets la dernière pincée de poussière exotique en guise de

signature magistrale.

Et puis à peine la dernière assiette du dernier dessert enlevée, on revit enfin dans cette atmosphère surchauffée et humide, cette ambiance oppressante comme un film de Hitchcock.

On reprend pied, on ose parler, on respire doucement, on rit un peu, on a pris dix ans.

Le chef va presque en titubant jusqu'aux toilettes pour se redonner un coup de jeune. Il en profite pour se changer, sa veste est à tordre, son tablier dans un état innommable. Lui, pour un peu, il se viderait avec l'eau du lavabo !

Le voici maintenant impeccable, si jamais on le demande en salle...

Et justement, on le prie de monter.

Le personnel de service a les yeux au ras des godasses, pas un d'entre eux ne veut ou ne peut ou n'ose croiser le regard implorant du cuisinier anxieux.

Il comprend pourquoi très vite !

On le mène à une table d'angle où est assise une mamie passe-partout et insignifiante à cheveux roses, tailleur de marque et grand sac fourre-tout bleu marine d'où elle sort un porte-cartes.

Elle prie gentiment le chef de s'asseoir et lui présente du geste auguste du semeur de semonces sa carte d'inspecteur du guide Gros et Mollo.

Il se sent d'un coup défaillir, il a l'impression de manquer d'air, il sent son sang s'évaporer, il voudrait que brusquement le sol s'ouvre sous son siège et qu'il y tombe très loin et que ça se referme très vite et qu'on l'oublie longtemps, longtemps, toujours.

Il va s'en aller, c'est sûr, demain il divorce, il quitte le pays, c'est décidé, il va s'engager dans la légion, ou bien encore mieux, partir élever des bisons dans un coin secret du Canada ou alors faire le pizaiölo à Capri.

La mamie ouvre la bouche et lui crie :

« Lève-toi, chéri, c'est l'heure, tu m'as demandé de te réveiller tôt, c'est aujourd'hui que tu as la visite de l'inspecteur Gros et Mollo ! ». Merde, se dit le chef malpoli et embrumé, encore ce cauchemar, ça n'en finira donc jamais !

Il voudrait mourir là, tout de suite, maintenant, dans son lit...

Les heures grises

Sandrine ROUSSEAU

Le jour ne m'atteint pas. Je suis postée là depuis des heures, dans le flou d'un brouillard organique saturé de vapeurs chimiques, baignée d'une atmosphère lourde et palpable qui se condense et se mêle à la sueur. Une odeur forte et corrosive colle à ma peau, à la moindre parcelle de tissu, imprégnant jusqu'aux craquelures des murs, comblant le vide d'une indélébile âcreté. Un air dense et souillé, filtré par les cartouches d'un masque dont les lanières trop serrées laisseront le visage marqué, ne m'arrive que par bouffées indigestes. Envie de fuir cet espace réduit où tout semble vicié.

Appuyée contre le bord de la paillasse, j'observe le mouvement continu d'un mélangeur hors d'âge dont les pales brassent un magma écœurant dans le vacarme d'un moteur grippé par la crasse et l'usure du temps. La procédure touche à sa fin. Un chronomètre qui ne verra jamais l'ombre d'un coureur de fond m'indique qu'il est temps. Le dernier composant s'incorpore au mélange prometteur dans une viscosité repoussante.

Les secondes s'égrènent et m'épuisent. Je me sens sale, grise de suie volatile, de poussières graphiteuses. Je jette un œil à mon collègue occupé à nettoyer le matériel de pesée, me dis qu'il est mon reflet, engoncé dans une combinaison jetable maculée de projections noirâtres et ganté de latex poisseux. J'imagine un instant le regard de ceux que j'aime sur cet accoutrement grotesque. Tout ici ne ressemble en rien à l'idée qu'ils se font d'un chimiste, d'un service de développement, d'une entreprise dédiée à la haute technologie. Je suis dans les bas fonds de l'ultra performance. Mieux vaut ne pas penser. Un panneau devrait indiquer dès l'entrée, qu'ici s'arrête tout raisonnement, toute tentative d'influencer le cours des événements. Je dois me concentrer, ne faire qu'agir et reproduire. Je chasse donc d'un mouvement de tête l'image d'un père, d'une mère, d'un enfant et ne tiens plus compte que de la pâte qui prend un aspect lisse et luisant. Elle n'en finit pas d'être étirée, malaxée par l'acier, caoutchouteuse à souhait. Le temps semble s'étendre, les minutes

s'allonger. L'unique fenêtre dont le verre opacifié ne donne qu'un maigre aperçu du monde extérieur, me laisse entrevoir un ciel bleu délavé.

Une fois dehors, je me saoulerai de lumière, de souffle zéphyrien et d'effluves printaniers.

Respirer devient alors difficile. Je cogne mon groin protecteur à la paroi d'une hotte dont l'aspiration incertaine fait vibrer le local tout entier. J'en veux à la terre entière, me retiens de pleurer. Le rugissement des appareils s'intensifie, la chaleur devient moite, exténuante. Fixer le mode opératoire m'aide à ne pas sombrer. Mais à la rigueur des instructions viennent se mêler les angoisses et les doutes, les souvenirs des mois passés. Un matin de juillet. Il y a près d'une année. Mon arrivée dans cette unité, le scénario raté d'un mauvais film dont les acteurs, anciens briscards de l'électrochimie s'étaient octroyés les meilleurs rôles. Le goût amer des expériences manquées. J'avais si facilement trébuché, ne bénéficiant que parcimonieusement du soutien de mes nouveaux partenaires. L'un deux s'était empressé de me signaler la pendaison récente d'un employé au sous-sol, précisément sous mes pieds. Jeune diplômée, exposée au mur des réalités, j'avais en peu de temps jeté aux vents mes illusions, mon insouciance, mes rêves d'enfant. Exposée mais désarmée, je m'étais rhabillée depuis, d'un métal à l'épreuve des balles mais si lourd à porter.

J'actionne l'interrupteur. Le crissement du mécanisme cesse mais une fumée noire annonciatrice d'une panne prochaine se dégage du vieil appareil encrassé. Les vibrations s'éteignent, les ronflements puissants se brisent en d'infinis tressaillements. Dans le semblant de silence retrouvé l'écho de nos respirations saccadées remplit l'espace. Il faut être deux pour soulever la lourde cuve et récupérer le produit de l'essai. La porte s'ouvre. Un courant d'air frais s'engouffre et soulève un nuage de poudre fine qui retombe aussitôt noircissant nos cheveux, les parties exposées de nos peaux. L'homme dépose un document, prenant bien garde de ne rien toucher, à bonne distance de tout élément crasseux. Je le soupçonne d'être en apnée, de ne vouloir partager notre air. A le voir buter contre un sac charbonneux et noircir au passage l'ourlet bien fait d'un pantalon beige clair, je me sens mieux. Peu osent

s'aventurer jusqu'ici. Investi d'une mission, catapulté aux fins fonds d'un couloir désaffecté, celui qui, messenger ou coursier, franchit le seuil du local de fabrication des encres, n'en sort jamais vraiment indemne.

Je quitte mes gants et me libère d'un mélange de sueur et de talc sous une eau délicieusement glacée. L'ombre a glissé, doucement, mêlant l'absence de lumière au noir de la poussière, sur les machines et sur les hommes, sur ma résignation et ma précarité. Je me sens lasse. Une fois dehors, je m'enivrerai d'espoir, de la douceur des mots, d'humanité.

Les yeux pour pleurer

Michel ALOMENE

Il est un peu plus de six heures, le jour n'est pas encore levé et le peu que l'on aperçoit de Saint-Remy de Provence est aussi sombre que l'humeur de Benjamin.

La veille, à son grand désarroi, il s'est vu refuser le prêt sollicité auprès de la Caisse de Crédit, pour la reconstruction de la serre, et il est resté éveillé la plus grande partie de la nuit à se demander de quoi sera fait l'avenir lorsqu'il aura épuisé les quelques économies qu'il a grappillées sur la vente des produits du potager.

Assis à la fenêtre de l'appartement qu'il occupe chez la veuve Deligant, il regarde le chemin de Ranjade plongé dans l'obscurité. Le vent, un de ces vents qui déferlent, annonciateurs de tempête, à l'orée du printemps, court au long des toits en bousculant les tuiles, secoue la balançoire sur la pelouse des voisins et fait rouler une canette d'un caniveau à l'autre. Les branches de l'arbre planté devant la maison oscillent en projetant des ombres grotesques sur la façade et un crachin fin et tenace qui doit s'incruster sous les vêtements et coller à la peau, mouchète les trottoirs.

Il délaisse ce spectacle fichtrement déprimant, songe, ne fut-ce qu'un instant, à se recoucher, abandonne cette idée sitôt pensée tant se rendormir lui paraît illusoire et gagne la pièce attenante, une cuisine-salon-bureau emménagée de bric et de broc avec ce qu'il a récupéré des meubles de sa mère, où il déjeune d'un quignon de pain et de saucisson en feuilletant un Rustica datant d'il y a plusieurs mois.

Lorsqu'il sort, la pluie s'est faite plus discrète et le vent, moins incisif. Cette subite et certainement momentanée accalmie ne l'empêche néanmoins pas de se coiffer d'un béret un tantinet démodé et d'enfiler le ciré tavelé de vert et de marron acheté dans un magasin de surplus militaires.

Devant la mairie, quelques lycéennes attendent l'autobus, un groupe bruyant et turbulent qui jacasse à perdre raison et rit trop fort.

Yeux fixés sur le néant du pare-brise, il dépasse les adolescentes qui, tout à leurs discussions, ne lui prêtent nulle attention. Cette indifférence ne lui fait ni chaud, ni froid. Teint pâle, mauvaise mine, barbe de deux jours, il est, pour ces gamines, la banalité en personne, et qui plus est, un déjà vieux quelconque et insignifiant. Lorsqu'il atteint la ferme, l'averse a cessé et un soleil miteux perce la brume.

La Sourso est comme toutes les autres exploitations agricoles de la plaine de la Crau : une bergerie en pierres de taille grisâtres accolée à une remise à foin, située à un crachat d'une maison aux murs de galets hourdés et aux volets couleur de boue séchée. Malgré tout ce qu'écrivent les journaux sur la manne des subventions de l'Europe accordées aux agriculteurs, Benjamin sait que pour la plupart des paysans, la réalité est tout autre. Une irrémédiable vétusté plane sur les bâtiments. Manifestement, les propriétaires font de leur mieux pour les entretenir, mais la peinture commence à s'écailler et un sentiment diffus d'abandon colle aux murs.

Il monte sous l'auvent devant l'entrée, où les menuiseries ajourées avec amour indiquent que la demeure a été construite bien avant que la modernité n'ait sacralisé les notions de vitesse et d'efficacité et frappe deux coups secs.

Une voix cassée par l'âge se fait entendre et après s'être essuyé soigneusement les pieds sur le paillason devant la porte, Benjamin pénètre dans une pièce basse de plafond qu'éclaire, malgré le jour levé, une ampoule nue et poussiéreuse.

La vieille femme qui l'a invité à entrer est occupée à touiller dans un faitout au cul cabossé posé sur la gazinière. Elle a les cheveux emmêlés comme si elle estimait qu'à son âge, tout effort de coquetterie n'est plus que perte de temps et porte une robe sombre que l'usure a rendu luisante par endroits.

Elle se retourne pour identifier le visiteur et en le reconnaissant, esquisse une grimace d'où toute chaleur est absente.

- Tu es en retard, Vigouroux, grince-t-elle d'une voix où luit un soupçon d'agacement. Le patron t'a attendu pendant près d'une heure, mais quand il a vu que tu n'arrivais pas, il est parti redresser les clôtures près du point d'eau.

Elle dépose ensuite la spatule près de l'évier, s'essuie les paumes sur un torchon crasseux et se dirige vers le vaisselier en se dandinant d'une démarche de canard arthritique.

- Tiens, grogne-t-elle en lui tendant une clé longue comme la main, la matinée est déjà bien avancée et le travail n'attend pas.

En partie dissimulée par le poteau d'angle de l'enclos, la gamine aux bottillons rouges retient un cheval par la bride et observe Benjamin avec des yeux où se lisent étonnement et intérêt. Secrètement flatté par cette ingénue curiosité, il lui adresse un imperceptible signe du bout des doigts auquel la gosse répond en rougissant avant d'aller se réfugier dans l'ombre de sa monture.

- Hé, ho, l'ome, je ne te paye pas pour reluquer les gosses du haras voisin, rugit Carlo Farzetti qui vient de débarquer de sa jeep. Attrape-moi cette vieille carne et montre-moi donc ce que tu es capable de faire.

Sébastien ne pipe mot et s'active. Se mettre à dos l'un des seuls éleveurs de la Crau qui accepte de l'employer alors qu'il n'est que novice dans le métier, n'est peut-être pas la meilleure idée qui soit.

Sur ses chaussons de feutre anti-dérapant, il avance vers les bêtes qui, depuis leur soudaine irruption en pleine lumière, sont restés groupées en un amas ondulant à l'entrée de la bergerie, et empoigne la brebis la plus proche, un mérinos d'Arles de bien soixante kilos qu'il adosse contre le mur avant de l'enfourcher et de lui boucher les narines : un jet d'urine éclabousse vigoureusement le sol avant de s'en aller étalant ses méandres.

D'une maîtresse torsion de poignet, il retourne alors l'animal sur le flanc. La bête ne se débat pas, n'esquisse même pas l'ébauche d'une ruade et se laisse entraver les pattes avant et arrière sans même pousser un bêlement.

- Que de temps perdu, ronchonne Carlo. Ton prédécesseur faisait moins de chichis. Il est vrai qu'il s'était formé sur le tas, lui, et qu'il n'avait pas fréquenté les grandes écoles.

- Possible, possible, admet Sébastien d'un ton neutre, mais moi, je préfère prendre mes précautions pour que cette bonne grosse mémère ne soit pas blessée s'il lui prenait l'envie de s'esquiver. Les moutons sont peut être considérés comme timides et dociles mais on ne sait jamais ce qui peut leur passer par la tête.

- Ok, ok, monsieur « je sais tout », c'est toi qui vois, mais je te rappelle que t'es payé à la pièce, glapit l'éleveur d'un ton sarcastique avant de prendre la tangente vers la ferme.

Sébastien pousse un soupir de soulagement, Farzetti commence sérieusement à lui porter sur les nerfs, et étend la brebis sur la surface qu'il a au préalable soigneusement balayée avant de saisir la tondeuse.

« Tondre est une affaire de technique, mais c'est aussi un art et je dirais même une passion, lui a expliqué le formateur au centre d'apprentissage. Il faut faire preuve de rapidité et d'efficacité, mais également, je sais que cela peut prêter à sourire, de tendresse. Et oui, de tendresse...N'oublie jamais gamin, que les ovins, bien qu'ils soient souvent et tout à fait à tort considérés comme stupides, sont des êtres sensibles qu'il faut respecter et aimer... »

Sébastien a bien enregistré la leçon et comme il en a pris l'habitude depuis sa première intervention, caresse le crâne bosselé du mérinos en lui soufflant dans le creux de l'oreille : « Ne t'en fais, ma belle, je vais faire vite... »

Il emprisonne alors la brebis entre la tenaille de ses jambes et libère prestement l'un des côtés de l'animal avant d'attaquer par la tête et de dégager le cou. Puis de la main gauche, il tend la portion de peau déjà rasée et joue habilement de la tondeuse, de la gorge vers l'épaule et du ventre vers l'intérieur des pattes : la toison se détache comme une pelure d'orange et déroule ses vagues crémeuses sur la partie cimentée de la bergerie.

Et lorsque opération menée à son terme, le mérinos est libéré, il s'ébroue gaillardement avant de rejoindre ses congénères en trotinant.

Alors que le disque du soleil commence à piquer du nez, Benjamin se redresse en se massant le bas du dos. Il est fourbu et n'aspire qu'à se poser devant la télévision en ne pensant à rien.

Il se désintéresse des moutons qui, comme soulagés de s'être vu délester de leur vêtement d'hiver, se sont peu à peu dispersés aux quatre coins de l'enclos, range son matériel dans le coffre de la voiture et gagne la maison d'un pas décidé.

Farzetti est assis à table et devise avec un homme corpulent aux traits flasques.

Il repousse sa chaise à l'entrée du tondeur et sans même avoir la politesse de présenter son visiteur, se précipite vers le réduit qui lui sert de bureau pour en ressortir aussitôt et entraîner Benjamin à l'extérieur.

- Voilà ce qui était convenu, fait-il en lui remettant une enveloppe. Puis il ajoute précipitamment : « C'est la dernière fois que nous faisons affaire ensemble, Vigouroux. Ce monsieur - il désigne du pouce la pièce éclairée derrière lui – propose de me racheter toutes mes terres. Il paraît qu'elles sont idéalement situées pour y installer un golf, vous imaginez, Vigouroux, un golf sur la Crau, là où on a toujours vu des moutons, vous imaginez...

Benjamin imagine sans problème : après le textile, après la métallurgie, après la construction navale, après tous ces fleurons qui ont fait la richesse de la France, le reste, le pauvre reste suit, avec son cortège de misère et de désespérance, pour que certains, très peu et déjà très riches, s'enrichissent encore plus.

Mauvaise nouvelle

Mélanie REVILLA

Monique était effondrée. Bien sûr, elle se doutait depuis longtemps que cela pouvait arriver: les médias ne cessaient de parler de « La Crise », du chômage qui augmentait, montrant maints reportages et interviews de personnes licenciées, désemparées, ne réussissant plus à nourrir leurs familles et encore moins à payer leur loyer. Tout cela avait amené Monique à y penser, mais d'une certaine façon, elle n'avait jamais vraiment réussi à l'envisager comme une possibilité avant ce matin, avant qu'on ne le lui annonce officiellement. Comment allait-elle réussir à vivre sans son emploi? L'aspect financier la préoccupait particulièrement, mais ce n'était pas tout. Son désarroi était bien plus vaste. Depuis 28 ans et deux mois, elle travaillait dans ce supermarché de la banlieue montpellieraine. Depuis 28 ans et deux mois, cinq à six jours par semaine, elle passait sa journée à la caisse numéro 8. Ce boulot, c'était toute sa vie. Elle se rendait bien compte que pour la plupart des gens, cela paraissait très étrange. La plupart de ses collègues n'avaient accepté leur travail que par nécessité, parce qu'il fallait bien gagner de quoi vivre, et qu'ils n'avaient pas réussi à trouver « mieux ». Mais pour Monique, il n'y avait pas « mieux ».

Déjà petite fille, alors que toutes ses camarades voulaient devenir coiffeuses, maîtresses, mannequins, chanteuses ou vétérinaires, Monique voulait devenir caissière. A l'époque, les gens plaisantaient à cette réponse, ajoutant des commentaires du type « comme elle est amusante, elle devrait plutôt devenir comique, un vrai petit clown ». Et tous de s'esclaffer. Sauf Monique. Pour elle cela n'avait rien d'une blague, et elle trouvait le comportement des adultes très vexant. En grandissant, Monique conserva son rêve de petite fille. Mais le comportement des gens lorsqu'elle disait que plus tard elle voulait devenir caissière se mit à changer. Au lieu des rires, ce furent des visages perplexes, mêlant étonnement et réprobation. Chez ses parents, l'incompréhension dominait, rapidement suivie par la colère. Monique était en effet une bonne élève, elle avait toujours eu de bons résultats à l'école et témoignait

sans aucun doute d'une intelligence plutôt supérieure à la moyenne. Comment une jeune fille intelligente pouvait-elle avoir comme seule ambition dans la vie de devenir caissière ? Ses parents avaient pour elle de bien plus ambitieux projets. Contrairement à eux, qui n'avaient pas eu l'opportunité de faire des études, leur unique petite fille chérie pourrait aller à l'université, elle pourrait devenir « quelqu'un ». Pendant très longtemps, Monique n'avait pas compris qui était ce « quelqu'un » que ses parents voulaient absolument qu'elle devienne. Ses professeurs soutenaient avec force ses parents : elle avait les capacités nécessaires pour « réussir brillamment », disaient-ils. Mais Monique avait une autre vision de ce qu'était une réussite brillante. Poussée par ses parents, elle avait néanmoins continué les études et obtenu une licence de philosophie, ce qui avait fait la fierté de ses parents. Pas pour longtemps.

Aussitôt son diplôme en poche, elle avait trouvé l'emploi dont elle rêvait depuis toujours, dans ce supermarché, et avait commencé comme caissière quelques semaines après avoir été diplômée, ce qui avait fait le désespoir de ses parents. Ils avaient cessé de lui parler en ce 19 Janvier 1982, cette date resterait gravée à tout jamais dans sa mémoire. Pendant 10 ans, ils n'avaient plus échangé une parole, ils ne répondaient pas lorsqu'elle leur téléphonait, n'ouvraient pas la porte lorsqu'elle leur rendait visite. Monique avait pensé au départ que cela ne durerait pas. Elle ne comprenait pas pourquoi ses parents lui en voulaient tant. C'était sa vie après tout. Et elle pouvait enfin exercer le métier qu'elle souhaitait. Comment cela pouvait-il amener ses parents à la rejeter de la sorte ? Ils auraient dû au contraire se réjouir de son bonheur. Elle avait cependant été forcée de se rendre compte le temps passant, que leur colère était plus que passagère. Elle en avait beaucoup souffert, mais n'avait jamais regretté son choix. Ce boulot, c'était celui qu'elle avait toujours voulu. Il lui apportait beaucoup et l'aidait à s'épanouir. Quand la majorité des gens n'y voyaient qu'une activité répétitive et ennuyeuse, Monique y voyait une incessante nouveauté et une permanente surprise. Pas un jour n'était identique au précédent. L'enchaînement de clients et de produits variait inlassablement. La même combinaison ne revenait

jamais. En 28 ans et deux mois, rares étaient les moments où Monique s'était ennuyée. Derrière sa caisse, elle avait l'impression d'assister à un défilé dont elle n'était pas seulement une spectatrice mais aussi dans une certaine mesure l'organisatrice. C'était elle qui décidait du rythme, qui donnait le tempo, qui maintenait la cadence ou la ralentissait selon ses envies. Tel un chef d'orchestre, partant d'une partition dont elle n'avait pas le contrôle, elle l'accommodait selon son goût pour en faire son œuvre personnelle. Cette joie qu'elle retirait de son métier avait été pour elle une force pendant toutes ces années. C'était ce qui lui avait permis de supporter les 10 années de silence de ses parents. Ces derniers avaient fini par lui adresser la parole à nouveau lorsque son fils, Paul, était né. Voyant la jeune maman épanouie, ils avaient enfin compris que son métier la rendait parfaitement heureuse, et que ce n'était pas une simple lubie d'adolescente. Elle ne pouvait imaginer son futur sans son métier.

Depuis 28 ans et deux mois, elle arrivait à son lieu de travail à 8h30, puis prenait un café avec ses collègues « Chez Boby », dans la galerie marchande. Au cours des années, Monique avait connu de nombreux collègues, car beaucoup ne restaient caissiers que le temps de trouver autre chose. Certains étaient devenus de vrais amis. Avec d'autres, les rapports avaient été plus tendus. Quelques-uns, bien qu'exerçant la même profession, adoptaient avec elle cet air réprobateur qu'elle avait malheureusement expérimenté si souvent. Ils ne comprenaient pas qu'elle reste là quand elle pourrait travailler ailleurs et la méprisaient pour cela. Monique n'y prêtait plus attention depuis longtemps. Elle limitait au maximum le contact avec eux, et se consacrait à ceux qui, à défaut de la comprendre ou de partager son point de vue, au moins ne la jugeaient pas. A 9 heures précises, Monique ouvrait Sa caisse numéro 8. Le premier client généralement n'apparaissait pas avant un bon quart d'heure, parfois plus. Le premier client de la journée était toujours particulier pour Monique. C'était lui qui donnait le « la », qui indiquait la tonalité pour la suite de la journée. Monique était toujours impatiente de le découvrir.

Aujourd'hui pourtant, alors qu'elle attendait son premier client, loin de l'excitation et la curiosité habituelles, Monique ressentait un

vide immense. Les mots que ses chefs avaient prononcés ce matin lorsqu'ils l'avaient convoquée dans leur bureau n'arrivaient pas à sortir de son esprit : « Madame Hubois, nous avons une mauvaise nouvelle. En cette période de crise économique, si nous ne voulons pas faire faillite, nous sommes dans l'obligation de prendre des mesures de réduction des coûts. Nous avons donc décidé d'installer une série de caisses automatiques, ce qui permettra de moderniser notre supermarché et limitera les besoins en personnel. Nous nous voyons donc forcés de nous séparer de vous. Veuillez bien croire que nous en sommes désolés. Nous avons toujours été très satisfaits de votre travail et tenons à vous en remercier grandement, mais nous n'avons d'autre choix que de mettre fin à votre contrat. » Ils avaient prononcé ce discours d'une voix monocorde, affichant un air désolé. Mais les mots étaient si impersonnels, si froids, si douloureux. Si injustes. Comment allait-elle retrouver un emploi, à son âge, en période de crise économique qui plus est ? Comment pouvait-on la renvoyer après toutes ces années de travail irréprochable ? Jamais en retard, jamais absente, toujours de bonne humeur, toujours à l'écoute des clients. Elle avait l'impression que c'était tout son monde qui s'écroulait.

- Bonjour.

Monique sursauta. Voilà que son premier client était là. C'était un homme d'une trentaine d'années sans doute, dont le visage était fortement marqué par le temps néanmoins. Monique le voyait régulièrement. Il faisait la manche à la sortie du supermarché depuis déjà plusieurs mois. Aujourd'hui, ce serait une bien triste mélodie qu'elle allait diriger. Mais ce serait l'une des dernières, alors Monique voulait qu'elle soit belle. Elle ravala ses larmes et lança un « bonjour Monsieur » contenant tout l'amour qu'elle avait pour ce métier.

Meli-melo drame

Martine BALZOT

Grâce aux cloisons de papier de cet immeuble, j'entends la sonnerie du réveil de mon voisin Jérôme éructer à 7h, une sonnerie de radioréveil, comme la sirène d'un paquebot qui quitterait le port pour entamer un tour du monde. Depuis quelques mois, j'ai décidé de me caler sur ce rythme de travail, le meilleur moyen de ne pas sombrer... Pour un peu, je me prendrai au jeu. C'est moi qui vais travailler...

Comme un robot bien huilé, j'enchaîne les premiers gestes de la journée : enclencher la théière, chercher mon ordinateur portable sous le lit. Ces gestes ne m'occasionnent pas de TMS même s'ils sont identiques chaque matin depuis 4 ans, 1460 fois les mêmes gestes. Je me regarde dans la glace. Je suis satisfait de penser que je suis un homme moderne : j'ai tous les gadgets en « i » qui peuvent exister sur le marché en ce moment.

L'ordinateur, c'est le dernier cadeau de mes anciens collègues. Il a 4 ans. 4 ans c'est vieux pour un ordinateur. Je me demande si 4 ans, c'est vieux pour un chômeur ? Il y a longtemps que j'ai dépassé la fin de droits...

Ma messagerie affiche des spams sur le nouveau cachet qui remonte les ardeurs. Ça s'appelle « Hold Up ». Tiens, j'ai aussi un mail de pub pour le nouveau site SAR (Seniors Actifs et Réactifs). Ça fonctionne sur abonnement. Le crédule chômeur a l'impression d'appartenir à quelque groupe, lui qui se sent hors course. Il se demande quand est-ce qu'il va rencontrer l'emploi.

Je sens que ma journée de chômeur connecté démarre mal. Il serait temps que je change d'adresse mail. J'hésite car j'ai filé mon adresse à tous les recruteurs de la planète... Et puis quelle adresse adopter ? Il y a 4 ans, persuadé que les chômeurs étaient des gens qui ne cherchaient pas de travail, j'avais choisi boulotàtoutprix@clubdeschômeurs.com mais ça prêtait à confusion sur le niveau de rémunération souhaité. Je suis passé à quiveutmembraucher@emploi.fr. Changer d'adresse c'est faire un

nouveau départ. Pourtant je sais bien que le changement est un miroir aux alouettes qui reflète des leurres désargentés.

Mathilde m'a envoyé son mail quotidien pour m'encourager. Comment cette fille peut-elle encore croire en moi ? Elle se fait un devoir de m'adresser une pensée positive par jour. Je les recopie sur un cahier et un jour je les ferai publier. Le message d'aujourd'hui est plus long que d'habitude :

« Coucou John, Comment vas-tu ce matin ?

Ta journée commence bien puisque j'ai trouvé une annonce qui correspond tout à fait à ton profil. Clique sur le lien ci-joint ; Bise, tiens-moi au courant».

Et voilà j'y suis au Travail. J'ai l'impression de rêver...

Mon patron, Monsieur Lambda, est un homme plein de manières et de préjugés. C'est un adepte du Bacpluss. Il s'intéresse uniquement aux gens qui commencent leur phrase par « je fais un Master... » et là une lueur d'intérêt apparaît dans ses yeux de caïman endormi. Lambda ne s'est même pas rendu compte que son bras droit avait changé ! Je me sens transparent et c'est tant mieux. Je suis assimilé au patron et comme personne ne le supporte, on me tient à l'écart et on ne m'adresse pas la parole. Bref, on me fout la paix.

Chaque matin, je décortique la presse et je suis chargé de synthétiser les idées du jour, en lien avec les centres d'intérêts de Monsieur Lambda, je devrais dire LE centre d'intérêt : l'argent, son argent.

Lambda s'adresse à moi avec déférence comme si j'avais besoin de preuves pour comprendre que je ne suis pas particulièrement estimé. A chaque fois que je m'exprime, Lambda me répond par un « comment savez-vous ça VOUS ? » en appuyant très fort sur le VOUS. Je me sens comme un contorsionniste débutant qu'on essaie de faire entrer dans une boîte très étroite. On lui appuie sur la tête avant qu'il ne gueule que c'est trop petit pour lui. Pourtant, le savoir n'est pas propriété des nantis. C'est bien la seule chose libre de droits que tout un chacun peut s'octroyer à condition d'en avoir envie et de ne pas avoir été convaincu que la culture est réservée à l'élite.

La deuxième étape de la journée consiste à préparer les tableaux de bord et le mot d'ordre est « optimisme » ! Je manie donc les chiffres pour que la société Lambda soit toujours en hausse.

C'est mon voisin Jérôme qui m'a appris ça. Il travaillait ici avant. Nous avons passé des soirées entières à parler de la manière dont il présentait les chiffres pour les rendre optimistes. Jérôme appelait ça les « comptes de fées ». Jérôme était un crétin. Il ne s'est jamais aperçu de mon intérêt particulier pour son travail. Sans le savoir, il m'a formé sur son poste au cours des soirées pizzas bière que j'avais instaurées tous les vendredis depuis quelques mois. Il disait que j'étais gentil. Dans sa bouche, ça rimait assez bien avec con mais la rime n'était pas riche. Je suis sûr que ça lui donnait bonne conscience de passer du temps avec un chômeur de longue durée. Et moi je le méprisais car je savais qu'il n'avait rien de caritatif !

Lambda a pris connaissance des tableaux flatteurs. Il s'auto-félicite par un « j'ai bien travaillé ! ».

10h : je commence mon existence de poisson rouge. C'est comme cela que j'ai baptisé la plage 10h/13h. Je suis assis en face de Lambda et je dois l'écouter parler et éventuellement manifester mon intérêt à ses propos par des hochements de tête. Avec l'âge, Il ne se satisfait plus d'être le seul auditeur de ses dires. Pour avoir la paix, j'acquiesce à ses affirmations et là il exulte par un « Ah vous voyez, vous aussi vous êtes d'accord ! »

Nous revisitons son histoire, dans une version réécrite avec des œillères. C'est inouï comme les gens de mauvaise foi sont condescendants avec eux-mêmes. Ça doit les rassurer.

A 13h, une petite mignonne de 25 ans qui malgré sa panoplie (tailleur gris clair, talons hauts, décolleté et cheveux méchés) n'est pas plus secrétaire que moi plongeur professionnel, vient lui signaler son rendez-vous pour le déjeuner. C'est le moment où je peux me libérer jusqu'au lendemain puisque je suis en temps partiel malgré moi.

Oui, j'ai eu une petite surprise à l'embauche. Les conditions de rémunération semblaient avantageuses mais j'ai eu des déconvenues. J'ai été embauché à temps partiel aménagé et comme je suis estampillé « senior actif et réactif », j'ai bénéficié d'un contrat spécial. On a pris en compte ma fatigabilité plus

importante à mon âge et je travaille donc 20 heures par semaine pour la moitié du salaire plancher autorisé.

Partant du principe largement divulgué qu'il est plus facile de trouver du travail quand on est déjà en poste, j'ai trouvé un deuxième emploi sans vraiment chercher. L'après-midi, je remplace ma concierge Marguerite dans sa loge de 7 m².

Marguerite a 65 ans et ne peut pas prendre sa retraite. Je l'aime bien Marguerite, même si elle n'a pas tous ses trimestres. Elle ne remplit pas toutes les cases non plus. Son mari artisan l'a utilisée pour faire sa comptabilité et le jour où il a pris sa retraite, il s'est envolé sans elle.

Je l'appelle Margarita (elle est espagnole) et ce nom lui va bien car elle a un petit penchant pour les cocktails exotiques... Chaque après-midi, pendant qu'elle va papoter avec ses copines espagnoles au café de Pablo, je la remplace.

Là, il est aussi question de prêter une oreille attentive à des propos diluviens, comme dans mon job du matin. Cependant, même si les habitants de l'immeuble ne sont pas tous des premiers prix d'intelligence, ils ont tous quelque chose à dire alors c'est plutôt plaisant ce bout de job. Je prends des notes car certains instants de vie me serviront peut-être un jour si je manque d'inspiration pour créer mon emploi.

19h : je rentre chez moi et mon premier réflexe c'est d'ouvrir ma boîte mail. Mathilde m'a écrit. Elle se prend pour ma mère et enchaîne les dictats : sors, va chez le coiffeur, fais-toi faire un massage ayurvédique !

Je souris. Ah Mathilde chérie, je n'ai pas attendu tes conseils pour trouver du travail. Mon voisin Jérôme m'a gentiment cédé son boulot de bras droit du PDG d'une société cotée en bourse, la société Lambda. Son arrogance d'homme actif et son attitude supérieure commençaient à me peser. Le jour où je l'ai croisé dans les escaliers et qu'il m'a dit : « Alors John, toujours indemnisé ? », il a signé son arrêt de mort. Le soir même je lui servais une pizza bourrée d'antidépresseurs minutieusement réduits en poudre par mon rouleau à pâtisserie.

Le bureau de placement m'avait conseillé de créer mon propre emploi. J'ai suivi leur conseil...

Grâce à ma place de concierge à mi-temps, j'ai pu informer tout l'immeuble que Jérôme avait gagné un voyage autour du monde et qu'il m'avait chargé d'arroser ses plantes et de relever son courrier.

Margarita était sidérée :

« Ça ne m'étonne pas de ce type, il n'a pas le regard franc. Il fait tout en douce. Ça l'aurait dérangé de me prévenir ? Il avait sans doute peur que je lui demande de me ramener du rhum de Cuba !

Tu verras qu'il ne nous enverra même pas une carte postale !

Domage que c'est pas toi qui a gagné, ça t'aurait changé d'idées !

La vie n'est pas juste, c'est ce que je dis toujours ».

Ainsi parlait Margarita qui ne soupçonna pas une seconde que j'avais fait disparaître ce pauvre Jérôme qui n'avait pas un regard franc, j'en conviens.

Voilà toute l'histoire. Maintenant il me reste un an pour faire oublier Jérôme à son entourage. Une chance, il n'a plus de famille et pas beaucoup d'amis !

Mon seul souci maintenant, c'est que personne ne m'a donné de conseil pour faire disparaître un corps d'un congélateur.

Si je suis inculpé, je plaiderais la jalousie.

Au fond, le meurtre de Jérôme c'est un crime passionnel. J'étais jaloux qu'il parte travailler tous les matins à 8h. Crime passionnel, ça va chercher dans les dix ans ?

Mes “folles” nuits en psychiatrie

Anne RIBES

Il est deux heures du matin et pour l’instant le service est calme. Je note dans mon carnet de bord : « contrairement aux idées reçues une infirmière de nuit ne dort jamais sur son lieu de travail, et encore moins en psychiatrie. Après avoir rechargé les plaquettes de comprimés pour le lendemain (ce qui prend environ deux heures) elle attend, et « se repose », installée entre deux fauteuils au milieu du couloir à la lumière des veilleuses sous une couverture qui sent le désinfectant. Ses jambes sont lourdes, et elle a froid. Son corps fatigué lutte contre le sommeil et l’ennui. Elle regarde s’écouler les heures en somnolant, les sens aux abois. Soudain les pendules deviennent molles. Dégoulinent comme celles de Dali. »

« Le service est entré en catalepsie. Le silence qui lui tombe sur les épaules comme une chape de plomb lui donne envie de chanter à tue-tête pour redonner un peu de vie à ce long couloir... A cette heure en principe les malades dorment d’un lourd sommeil artificiel avant de recommencer à s’agiter et à refaire des va-et-vient entre leur chambre et la salle de soins avec leur brouette d’angoisse. Quand ils en ont besoin ils savent où la trouver. »

« L’IDE tente alors de se concentrer sur sa lecture. Une autobiographie insipide dans laquelle une soignante touchée par la grâce se prend pour mère Térésa. Machinalement elle tend l’oreille. Le silence sert d’amplificateur au moindre bruit. Elle scrute l’obscurité, écoute, cherche à décoder ce qu’elle perçoit, hume l’illusoire parfum d’une cigarette interdite susceptible de déclencher l’alarme à incendie comme cela s’est déjà produit. Prête à bondir à la moindre anomalie elle est comme un cerbère aux portes de l’enfer. Sur les murs du couloir les grandes plantes vertes font des ombres chinoises tels de longs doigts crochus. Ici le téléphone et la télé dans les chambres sont interdits. Même quand c’est calme elle travaille. »

« La clinique compte soixante dix malades répartis sur trois étages. De là où elle se trouve elle peut entrevoir les fenêtres des appartements de la directrice qui habite sur place, dans une aile

privée du bâtiment. Il arrive qu'elle fasse une descente à l'improviste juste pour vérifier si tout va bien. »

« Tous les comprimés de nuit et les gouttes ont été distribués et les injections faites. Elle profite du calme avant la tempête. Les nuits de pleine lune ils sont tous insomniaques et viennent sans arrêt à l'infirmerie réclamer un supplément mais n'auront que des placebos. Ces faux médicaments qui ont l'effet d'un vrai alors qu'ils somatisent. Mais tous ne sont pas dupes. »

« Le temps ? qu'est ce que le temps la nuit ? des heures pesantes qui s'éternisent jusqu'au petit matin en attendant la relève, hormis les imprévus. Curieusement elle n'a pas peur. La psychiatrie est une bonne école de sang-froid. Les fous « du dehors » sont plus dangereux que les fous du dedans qui eux sont canalisés. Aurait elle des hallucinations ? Elle aperçoit des ombres furtives se faufiler dans le couloir alors qu'il n'y a personne. Le docteur S. dit que nous sommes tous des psychopathes avec nos T.O.C., nos tics, nos coups de colère, nos troubles maniaques et nos angoisses. »

« Les petites lampes qui luisent au ras du sol plombe encore cette oppression. Elle sursaute. Un verre tombant dans un lavabo lui fait l'effet d'une explosion, et une simple chasse d'eau devient les chutes du Niagara. Elle essaie mentalement de deviner quels sont ces malades qui se lèvent pour se faire du Nescafé à trois heures du matin. Ces résistants aux somnifères et aux cocktails de neuroleptiques - De quoi assommer un bœuf. »

« A minuit elle fait sa première ronde. Pas question de sauter la moindre chambre. Le mois dernier un malade s'est pendu avec la ceinture de sa robe de chambre. Armée d'une lampe de poche elle passe de l'un à l'autre en vérifiant si tout va bien, et s'ils sont bien dans leur lit, autant arriver au bon moment. Elle est la garante de leur sommeil. Le faisceau se balade sur les formes endormies. En général les vrais suicidaires n'en parlent pas et agissent en douce. Certains font semblant d'avaler leurs médicaments puis les stockent ou les jettent. Ici la surveillance n'est pas un vain mot. »

« Elle ne saurait dire pourquoi elle aime autant la psychiatrie. De la Relation la nuit il n'y en a pas. Et de nos jours on préconise la réinsertion sociale par le biais de la camisole chimique mais les

échecs sont nombreux. Ils « cicatrisent » puis reviennent et elle est presque heureuse de les retrouver. Ici les courts et les moyens séjours se transforment en longs séjours comme une sorte de labyrinthe... La maladie mentale est abstraite et insidieuse. On cherche à lui donner un nom. Les psychiatres parlent de maladies bipolaires, de névroses, de psychoses dissociatives, d'autisme, de paranoïa et de schizophrénie, et de toxicomanies. Des maladies que les thérapies atténuent mais sans jamais les guérir.

« Autrefois les infirmières psychiatriques étaient avant tout des stagiaires spécialisées. A présent cette spécialité qui n'en est plus une est incluse dans le diplôme d'Etat général d'infirmière. Reste la nécessité d'un savoir-faire, et d'un savoir-être qui n'est pas donné à tout le monde. »

« L'IDE aime travailler la nuit parce qu'elle est seule à prendre des initiatives, loin de toute l'effervescence diurne et de ses protocoles si contraignants. La nuit elle est la reine des fous, à la fois enfermée et libre ».

« Là haut, au deuxième étage il y a Simone, l'aide soignante et au troisième, enfermée à clef avec « ses » démences séniles se trouve Rachel qui monte la garde. Parfois elle s'endort en oubliant l'heure quand elle ne passe pas ses nuits à grignoter pour combler ses angoisses. Elle aussi a beaucoup grossi... Elle appelle en cas de besoin par l'interphone. »

« Après la première ronde de minuit elles se retrouvent toutes les trois au premier étage pour la pause café. Chacune raconte ses déboires avec les malades ou parle de sa propre vie, de ses enfants, de ses journées tronquées par des phases de sommeil plus ou moins réparatrices par rapport à celles de la nuit, de son divorce et de ses échecs. Soixante dix pour cent des infirmières sont célibataires ou divorcées. Surtout celles qui travaillent de nuit. C'est un métier qui vous dévore. »

« Tout comme l'IDE leur visage est blafard avec des yeux cernés de noir mais elles savent qu'ensuite elles auront toute la journée pour se reposer comme si elles étaient en vacances. Rachel s'occupera de ses enfants. Mais épuisées elle ne feront rien de spécial car la fatigue s'accumulera dans leur organisme comme dans une dynamo. Se retrouver ensemble les rassure. Simone

feuillette le Midi Libre à la recherche de la rubrique nécrologique et des résultats du loto. Elle dit que si elle gagne un jour elle commencera une nouvelle vie, un autre rythme circadien, un autre droit au bonheur. »

« Leur horloge biologique est déjà bien dérégulée. Le travail de nuit raccourcit l'espérance de vie en provoquant des insomnies, des cancers, des dérèglements hormonaux, des troubles de la mémoire, et des problèmes cardiaques et respiratoires. Il en est toujours ainsi quand on va à l'inverse de la nature. Même quand elles sont de repos, elles n'arrivent plus à fermer l'œil. »

« Une fois seule l'IDE réintègre ses chers fauteuils. Son travail c'est avant tout de la vigilance. Elle noircit son livre de bord pour faire partager son vécu à ceux qui ne franchiront jamais cet accès interdit au public. Elle note tout, comme une sorte de thérapie à l'odeur de sapin qui écourte ses nuits. »

« Puis elle reprend son livre. Entre les mots dénués de sens de « vocation, sacerdoce, et don de soi » qui apparaissent à toutes les pages elle voit défiler sa propre vie et son néant existentiel. L'échec de sa vie de couple sacrifiée pour son travail. Sa fatigue exponentielle. »

« Généralement elle se lève vers quatre heures de l'après midi. Volets fermés elle n'a plus la notion du temps. En titubant et la bouche pâteuse elle se dirige vers la cuisine pour prendre un café très fort. Puis au bord de la nausée elle va se doucher. L'eau bouillante la purifie de tous les événements de la nuit précédente qui lui reviennent en flashes mélangés au savon. Elle se libère de ses microbes. »

« Ensuite elle se fait cuire des pâtes, des sucres lents pour pouvoir tenir dix heures d'affilée enfermée dans la clinique. A part son travail tout l'indiffère comme si à chaque fois elle enfilait une nouvelle peau puis l'enlevait en gardant la doublure. Sa vie est un désert. Elle prépare son sac avec dedans de quoi lire, de quoi écrire, de quoi manger, avant de replonger dans cette sorte de routine où elle puise sa substance. »

« Elle réalise que chez elle non plus rien ne tourne rond. Qu'elle a ce fond de dépression, comme une terrible envie de rien : travailler et dormir, dormir et travailler, s'alimenter par pure nécessité.

Comme une plante sans oxygène. Même ses amis s'en sont lassés. L'IDE vit avec des ombres. »

« Après la deuxième ronde de trois heures du matin Sylviane, la cyclothymique, arrive en traînant des pieds, dit qu'elle a faim. Elle a toujours faim parce qu'elle est boulimique. Tantôt maniaque et tantôt dépressive. L'IDE va lui chercher deux biscottes et une vache qui rit qui traînaient dans le frigo à l'office. Des blattes réintègrent le dessous de l'évier à toute vitesse... Parfois c'est une petite souris, la clinique étant située dans un quartier vétuste du centre ville. Mais l'IDE ne craint que les humains quand la folie prend le dessus. »

« Les semaines longues de cinq nuits succèdent aux semaines courtes de deux nuits plus épuisantes à cause du contre coup de la semaine longue. Demain sera un autre jour. Comme d'habitude Delphine l'autiste passera dans le couloir en se donnant de grandes claques sur les tempes refusant de prendre ses gouttes de neuroleptiques. Robert le psychotique viendra à l'infirmerie pour qu'elle lui pose des questions au hasard dans le dictionnaire auxquelles il répondra juste, ravi. En titubant Valérie l'anorexique descendra fumer dans la pièce réservée à cet usage, et François le schizophrène entendra les voix des extra-terrestres tandis que la jeune Juliette se lavera la tête dans la cuvette des WC parce qu'on lui coupe l'eau pour éviter une inondation. »

« Madame F. répètera qu'elle est amoureuse du docteur S. et Monsieur D. un marginal fera une fugue en sautant par dessus le grand mur du jardin. Très pieuse Françoise l'illuminée dira qu'elle est enceinte du saint Esprit (elle n'a plus ses règles à cause du traitement). Quant à madame V. l'hypocondriaque elle criera dans le couloir qu'elle a un cancer à cause de ses hémorroïdes. »

« Des couples se formeront, et partageront leur folie. L'IDE se demandera alors si dans un monde aussi hors normes ce ne serait pas elle « l'anormale. »

« A sept heures du matin elle regagnera son appartement les réflexes amoindris et se plongera dans un sommeil noir et sans rêves. Une sonnerie retentira dans son mauvais sommeil. Elle confondra le téléphone avec la sonnette d'un malade et dans sa tête, tout se mélangera jusqu'à sa régénérescence. »

Pas de café pour Thérèse

Tatiana TISSOT

« Café ! Café ? Café ! Café ? Jean-Pierre ? Espress ? Crème ? Sucre ? Deux ? Okay ! » Je vous le dis, la popularité d'un homme au travail se mesure au nombre de fois qu'il prononce le mot café par jour. Je dis un homme au travail car ma boîte est ouvertement sexiste - parce que ça plaît aux clients. Cela leur inspire confiance. Et du moment qu'ils apportent de la thune, les clients, ils ont le droit d'avoir tort.

« Thérèse, café ? » Notre secrétaire lève les yeux au ciel : « Mais non Claude-Éric, tu sais que je prends du thé moi. » Alors le mec - qui ne posait la question que pour plaisanter - fait, « Alors je te laisse te démerder, hein ma petite Thérèse ! » « Comment ? », C'est qu'elle est un peu sourde, en plus. Et moi elle me fait de la peine la petite Thérèse, alors je le lui prépare, son thé. Et je le lui amène en râlant, pour pas que les autres pensent que je suis un mec gentil : « Vlà ton thé. Prochaine fois, tu le feras toute seule. ». Elle part à la retraite dans quelques jours de toutes façons.

L'art de briller en société grâce aux tournées de cafés repose sur la mémorisation de qui prend quoi. Pas besoin d'anti-sèches: Jean-Pierre ne boit que des espressos (il vaut mieux dire « espress » comme lui pour qu'il ne se sente pas inférieur en prononciation étrangère - il est très susceptibles car sicilien - mais seulement par son grand-père dont il n'a hérité que du mauvais caractère, pour la langue, c'est niente). Jules-Jacques prend toujours deux sucres dans son café - mais jamais de crème. Georges-Alain boit que des décas. Et Claude-Éric, celui qui fait le service ce matin, du café noir. Jean-Étienne, le stagiaire, prenait trois sucres et une crème avant, mais il a vite cédé sous la pression sociale : ça faisait un peu tapette, il a donc réduit sa dose de sucre à un cube.

Moi, je déteste le café. Mais je fais semblant, pour être mieux vu. Parfois je vide discrètement mon gobelet. Par la fenêtre dans le parc en dessous. Sans éclabousser les fenêtres du premier. Au cas où vous vous posiez la question, je ne porte pas non plus de nom composé. Malheureusement : c'est considéré comme un fort

handicap social dans mon milieu. Par chance, mes parents m'ont affublé d'un second prénom, Félix. J'ai ajouté un trait d'union à l'encre sur ma carte d'identité, je signe donc Hector-Félix sans complexe. Du point de vue originalité, je les surpasse. Surtout Jean-Pierre. C'est si couru ! Vous devinez la pointe de jalousie lorsqu'il prononce : « Hector-Félix, Hector-Félix, il faut que tu arrêtes de gâter Thérèse. » « Qu'est-ce qu'il dit ? » demande notre sourde secrétaire. Je me contente de tremper mes lèvres dans le breuvage social qui m'a été tendu, sans lui répondre. Je ne fais pas de grimace - je me suis entraîné.

Mes collègues et associés - nous avons monté l'affaire ensemble, d'où l'importance du rituel du café pour nous départager - tapent sur leurs claviers avec fougue. Ça travaille dur aujourd'hui. Il y a un délai à tenir en fin de semaine pour un client. Un gros, qui nous promet une belle entrée, en liquide. Et c'est moi qui ai déniché l'affaire.

À midi, Jean-Étienne fait remarquer que vendredi, c'est le dernier jour de Thérèse, et que ce serait sympa de lui faire une petite surprise. Jules-Jacques fait remarquer que vendredi, on livre le dossier au client, et que ce serait sympa de se concentrer là-dessus. Un gâteau, un bouquet de fleurs, poursuit Jean-Étienne sans se démonter. C'est moi qui lui ai soufflé l'idée. Je ne sais pas si cette bande de goujats y aurait pensé tout seul. « Bonne idée, Jean-Étienne, tu peux te charger de tout ? » Le stagiaire est un peu ennuyé. Je lui fais un clin d'œil. J'irai faire les courses : Mamie Thérèse le mérite bien. Elle travaille pour nous depuis une dizaine d'années quand même.

Entre deux tournées de café que je verse aux toilettes, en faisant semblant de prendre un appel privé dans le couloir, le travail est abattu avec acharnement cette semaine. Je me rends seul au rendez-vous avec le client, vendredi après le dîner. J'assure un contact humain professionnel. Thérèse, consciente que c'est son dernier jour, prépare la tournée de l'équipe de caféinomanes. Je n'arrive pas à fuir assez vite pour éviter le mien. On porte un toast de café en l'honneur de notre secrétaire, qui boit un thé comme à son habitude. Je fais semblant de prendre une gorgée, puis je file et je verse le liquide honni dans une plante en attendant l'ascenseur.

C'est un yucca, la caféine lui réussit bien selon mes propres observations.

La transaction se passe comme prévu, le client est satisfait. Il me verse l'argent en liquide, le fruit de plusieurs mois de travail de notre étude. Une sacrée somme. La valise est discrète, néanmoins je suis un peu nerveux. Je m'arrête vite fait chez le fleuriste et je choisis un gros bouquet multicolore. Le gâteau est déjà au frais, dans le petit frigo du bureau.

Je retourne à l'étage plus excité par le contenu de la mallette que par la perspective d'offrir des fleurs à la vieille secrétaire, néanmoins, je fais un effort et en entrant je claironne : « Qui c'est qui part à la retraite ? C'est Thérèse ! » « Merci tu es un chou Hector-Félix. » Je ne vois pas grand-chose, l'opulent bouquet me bouche la vue, mais je me sens délesté de la valise. « Pose le bouquet sur mon bureau, sois gentil. » Une fois ma vue libérée, la scène est choquante. Thérèse pointe un flingue dans ma direction, elle a la mallette dans la main ! « Reste où t'es, c'est un holdoup. »

« Quel con, Hector-Félix, quel con ! » lâche Georges-Alain entre ses dents. Sans se retourner, Thérèse commande, « Ta gueule. » Georges-Alain se tait. Claude-Éric remarque : « Mais, elle est plus sourde du tout ma parole ! » Il est ligoté contre le mur avec ses compagnons. Je me tiens tranquille, si Thérèse lâche son arme pour me faire subir le même sort que les autres, devinez qui maîtrisera aisément la jeune retraitée ?

« Hector-Félix, sois un gentil garçon. Regarde sur le bureau, oui, là, prends cette paire de menottes et fais exactement ce que je te dis si tu veux pas te retrouver avec une balle dans le cul. » Mon Dieu, je lui ai connu un langage plus fleuri. Je la regarde choqué. L'image de la petite dame fragile que je connais ne colle plus. « T'as pas entendu ou t'as pas compris ? » Je m'exécute. « Ferme les menottes sur tes poignets, voilà, plus serré. Encore, encore. Et l'autre sur le radiateur... Super. » Blasé.

Avant de quitter tranquillement la salle avec la valise bourrée de fric dans une main, son bouquet de fleurs dans l'autre, elle se retourne vers nous. « Pour que vous sachiez, je fais ça pour pouvoir survivre. Ma retraite, vous savez ce qu'elle pèse ? Pas lourd. J'n'aurais pas pu me payer un home, même minable. Je vais

m'exiler, je le mérite pour mes loyaux services ! » Elle prend soin d'éteindre la lumière et de fermer à clef en partant. « Et je vous laisse le gâteau, j'aurais préféré un jambon. »

« Vous croyez qu'on va nous retrouver avant lundi ? » s'inquiète Jean-Étienne.

« Merde, merde, putain de merde, le friiiiic. » hurle Georges-Alain.

« On aurait peut-être dû la lui donner, sa retraite à 67 ans qu'elle réclamait ? » avance Jean-Pierre.

Jean-Étienne, qui ne s'est pas encore réveillé, émet un ronflement.

« Mais comment elle a fait pour maîtriser cinq gaillards, la vieille ?! » je demande.

« Le café, putain, elle avait mis du somnifère dedans. »

« Ce que je comprends pas, coupe Jules-Jacques, c'est comment ça se fait que tu te sois pas endormi, toi. » Oh là là. J'ai bien peur que mon secret ne soit découvert. Ma carrière est finie. Bon, vu la situation, c'est peut-être de toutes façons le cas...

« Elle t'a épargné ! J'ai toujours su que tu étais son préféré. C'est parce que tu es le plus gentil. » Ma carrière est finie ! Je suis catégorisé comme le gentil de l'équipe. Je me cale le plus confortablement que je peux contre le radiateur. Elle nous a eus, la vieille.

Pédagogie par l'exemple

Serge ROBERT

Les deux hommes en bleu de chauffe devisaient tranquilles, assis dans la salle de repos, malgré le bruit des machines-outils proches. Déjà deux heures et demie de boulot dans les pattes, plus que neuf à tirer avec deux malheureuses pauses en perspective avant la fin de vacation, ils goûtaient en plein les joies de la flexibilité.

L'usine était débordée de commandes un mois après le salon d'automne, alors " Tout le monde sur le pont ", comme avait dit le grand patron depuis son bureau vitré. Les cadres avaient décliné la harangue en croquis explicites et graphiques colorés, les responsables produits l'avaient accommodée en cycles horaires et rythmes minima, pour qu'enfin les chefs d'ateliers le traduisent en langage accessible d'un traditionnel : " On en met un putain de coup sinon vous êtes virés, y'en a six millions qui attendent votre place devant la porte ! "

De fait, les journées de dix heures minimum étaient devenues la norme, fonction de la fluctuation des cadences imposées.

Impossible depuis lors de prendre une pause en pensant à autre chose qu'à ces bécanes trépidantes, bruyantes de ferrailles heurtées, de mécanismes branlants pissant leur plastique chaud ou dégueulant du rembourrage à la pelle. Ils essayaient, bien sûr, parfois, mais en onze minutes chrono n'avaient pas le temps de vraiment se décrocher l'intérieur de l'occiput avec autre chose que le dernier match de l'OM, les derniers transferts du PSG, la dernière sortie en boîte ou plus trivial encore mais parler, parler entre hommes de tout, de rien, en mesure d'hygiène inconsciente pour échapper au monologue assourdissant des aciers.

- Dis Robert, je m'excuse de poser toujours la même question mais, tu pourrais me redire ta meilleure recette, euh, pour emballer?

- Ecoute bien, Joël : tu la prends, tu la retournes et tu l'enfiles. Ça suffit largement, y'a pas de secret mon pote, il n'y a que la manière forte qui marche !

- Attends, tu déconnes, si c'était aussi simple je l'aurais fait, je suis pas manchot, tu me connais, mais là tu charries, vieux ! La prendre, comme tu dis, déjà c'est pas facile du premier coup, mais sans rien faire d'autre, comme ça, la retourner et... Putain, j'ai essayé une fois, ça m'a pas porté bonheur ! La vache, elle m'a retourné une de ces torgnoles, j'te dis pas !

- Si, justement, tu me le dis, et ça fait un mois que tu me le dis, et à une pause sur deux, encore ! Mais c'est parce que tu sais pas t'y prendre, je te dis ! J'y arrive bien, moi, et avec toutes encore, pourtant t'as vu mon âge ? Cinquante-neuf ans aux prunes ! Alors fais confiance à l'artiste : tu penses à rien d'autre, tu fais surtout pas de manières, tu lui serres le kiki bien fort, tu la prends, tu la retournes d'entrée, et tu l'enfiles !

Il continuait de vouloir faire l'éducation du second, avec force gestes et onomatopées. Les deux de l'équipe C, en pause au fond de la salle, n'entendaient pas tous les mots (fichu bruit !), mais devinaient aisément où voulait en venir Robert, rien qu'en l'observant. Ils esquissèrent un petit sourire, sans plus.

" Tu parles d'une misère, pas capables de causer d'autre chose, ces deux-là. Remarque, nous deux aussi, bien souvent, ... "

Une sonnerie aigrette se détachait du tintamarre : fin de la pause pour l'équipe B. Les deux compères se levaient, continuant leur discussion. Leur trajet, passant par l'atelier Plastiques coulés-Rétroviseurs, les fit défiler devant quelques ouvriers en poste. Le grand Robert s'échauffait, tenant à toute force à finir son explication avant qu'ils n'arrivent chacun à leur poste en bout de hangar. Quelques-uns sourirent, comprenant de quoi il retournait.

Joël arriva à sa place, Conditionnement Banquettes.

La bécane, haute et anthracite, expectorait toutes les quatre-vingts secondes une banquette trois-places de Fandango, la dernière berline au catalogue. À compter du moment où il appuierait sur le gros bouton vert, le mécanisme se déclencherait, enregistrant du même coup l'heure de sa reprise d'activité. Il n'aurait plus qu'à prendre l'immense sac de plastique transparent dans une main et attendre le jet de banquette, attraper cette dernière de la main droite, la faire avancer à peine sur les rails et, d'un ample

mouvement, l'envelopper au plus vite de ce si peu maniable et trop grand sac.

Pour finir, il lisserait le tout de la main, collerait un bout de ruban adhésif sur l'arrière pour bien maintenir l'ensemble, prenant ensuite à pleins bras la banquette pour la déposer sur le chariot qui l'emmènerait automatiquement au montage final.

Cellophane à beaux reflets plaquées sur le faux cuir de la voiture assemblée, toute neuve et pimpante déposée chez le souriant concessionnaire à mocassins : ultime détail avant de livrer, le vendeur à cravate se doit de ne pas omettre de retirer le plastique tout-fin-tout-transparent devant le client, manière élégante de lui signifier que tout ce bonheur moulé en forme de siège n'a jamais été souillé par des pattes sales d'ouvrier mal dégrossi, que seul son joli fessier aura le privilège de goûter en esthète au moelleux toucher du faux cuir sentant le vrai, qu'il éprouvera dans son intimité de banal consommateur d'exception non l'achat d'une ordinaire berline à roues, mais d'un indéniable standing.

" Un siège arrière à accoudoir central rétractable, non mais je vous jure ! Et électrique en plus, qui maintient la lame-ressort de cette vacherie bien comprimé. Ça transforme une banale banquette trois-places en une deux-places super large à accoudoir central rien qu'en appuyant sur un joli bouton, c'est bien vu, ça fait luxe, bravo les services marketing !

Ça doit n'être efficace que quand c'est branché pour de bon dans la carrosserie parce qu'en attendant, la dernière fois que je l'ai prise calmement dans le sens inverse pour la rentrer facile dans la Cellophane, le ressort n'a pas aimé la manœuvre, et résultat ce foutu accoudoir s'est détendu et je l'ai pris en pleine tronche, très sympa leur système, un régal ! Je ne sais pas combien il peut y avoir de kilos de pression là-dedans mais il n'y a pas eu besoin de deuxième uppercut, ça m'a assommé d'entrée de jeu. Banquette Un, Joël Zéro ! "

Il appuya sur le minuteur, n'entendant qu'à peine le surcroît de vacarme qu'il avait déclenché. Une banquette se présentait, le renflement sournois de l'accoudoir bien dessiné au milieu du dossier. Comme il l'avait vu faire par les boxeurs encore dans leur peignoir à capuche, entre leur sortie des vestiaires et les cordes du

ring, il sautilla sur place, détendant ses épaules, ses coudes. Il agrippa un sac.

" Allez, je lui fais confiance. Bon, je la chope bien ferme et ... c'était comment déjà ? Ah oui : Tu la prends, tu la retournes d'entrée, et tu l'enfiles..."

Préparatifs

Albert HOUCQ

A chaque veille de rentrée, c'est pareil. Je dors mal. Très mal. Un scénario immuable. Il faut dire qu'elle a le sommeil bougrement agité cette nuit-là, mon enseignante de compagnie. Elle remue dans le lit avec une vigueur de contorsionniste. Quand elle ne se met pas à parler ! A ordonner aussi parfois. Des fois, j'ai carrément la frousse qu'elle me somme de prendre une craie et d'aller au tableau, à trois ou quatre heures du matin.

Alors, il est évident qu'au réveil, notre fraîcheur s'avère davantage fantomatique que matinale. Moi, j'essaie de la rassurer. Je lui dis que tout va bien se passer. Comme chaque année. Elle me rétorque invariablement :

- On voit bien que tu ne les connais pas ! »

Je me garde bien d'ajouter qu'à force de l'entendre me les décrire, je ne suis guère porté à vouloir les connaître. Et d'année en année, ça empire ! Son punch s'émousse, alors que les délires de ses élèves galopent sur une échelle ouverte.

Déjà, hier, je l'ai sentie particulièrement inquiète. Quand la radio a annoncé le nombre d'élèves qui étaient attendus pour cette rentrée, je l'ai vue blémir. Comme si les douze millions et quelques de pleurnichards et/ou de boutonneux prévus étaient appelés à s'entasser dans sa seule classe ! Je lui ai préparé le thé qu'elle préfère pour la calmer. Elle n'en a bu que deux gorgées. Délaissant sa tasse en véritable porcelaine ébréchée, elle est repartie fouiller dans son cartable. Elle en a extrait sa vieille trousse pour un minutieux, et sûrement pas définitif, inventaire. Ne rien oublier. Surtout ne rien oublier !

Et puis, ce matin, quand je l'ai regardée se préparer, j'ai craqué. Je ne pouvais plus me taire. Continuer à faire semblant. Elle était au bord des larmes. Avec son cartable à la main, elle paraissait avoir huit ans. Je l'ai prise par la main, lui ai approché une chaise, l'ai débarrassée de son cartable, et lui ai rappelé que c'était fini.

Cette rentrée-là ne la concernait plus. Le couperet était tombé quelques six mois plus tôt : son état psychique ne lui permettait

plus d'exercer ce métier de fou. Elle a acquiescé sans dire un mot, puis a semblé se souvenir. Elle a serré un peu plus fort ses doigts autour des miens et depuis sa chaise, m'a souri d'une manière irréaliste. J'ai relâché mon étreinte, puis je suis allé lui chercher un verre d'eau et sa dose de médicaments.

Promotion cagibi

Sandrine SCHMITT

« Coralie MANSON. Que puis-je pour vous ?

- C'est moi, Ophélie. Je peux te parler une minute ?

- Ben là pas trop, j'ai plein de boulot et une réunion dans une heure...

- Tu as de la chance !

- Oui, si on veut...et toi, toujours la même chose ?

- Malheureusement, et je crois que je vais craquer ;

- Allez, tiens bon. Ca va s'arranger. J'essaie de t'appeler ce soir.»

Elle a raccroché. Et je reste toute bête avec mon téléphone à la main, dans mon nouveau bureau, provisoire, sous l'escalier, sans fenêtre. Mon ancien bureau a été recyclé en même temps que mon ancien poste.

La première semaine, le calme relatif m'a plutôt convenu : reprendre mes marques, récupérer mes anciens dossiers, tenter de faire un point sur mes projets. Ce n'est que la deuxième semaine que j'ai été informée que mon supérieur était désormais un certain JOHNSON basé à Seattle. Je n'en avais jamais entendu parler pas plus que de ce nouveau service dont je ne connais que le nom sibyllin « administration technique ». « Suis-je toujours Responsable de Projets Informatiques ? » avais-je demandé pince sans rire à la secrétaire de la D.R.H. (qui ne pouvait me donner de rendez-vous pour l'instant). Elle m'a répliqué froidement qu'il me fallait voir ça avec mon nouveau responsable, que mon poste et mon salaire étaient maintenus, une chance, et que après une absence de presque un an, il est évident que la situation avait changé.

Donc pour résumer :

✓ un nouveau bureau, au calme, loin de l'agitation du premier étage, qui résonne toujours de grands éclats de voix, de sonneries de téléphones, et de discussions animées autour de la machine à café.

✓ un chef américain, au moins il ne rentrera pas précipitamment dans votre bureau pour vous annoncer une réunion à vingt heures.

Un chef toutefois qui n'apparaît pas sur les organigrammes et qui n'a pas répondu à mes deux mails. Aucun objectif, aucun projet, aucun travail.

Coralie m'avait fait remarquer que d'être payé à rien faire, c'est plutôt « cool » et plus d'un (et d'une) ne se plaindrait pas...

Sauf que pour moi c'est précisément un cauchemar. Après ces dix mois immobilisée par ce stupide accident, je n'aspire qu'à une chose, reprendre le tourbillon là où je l'avais laissé, rattraper le retard puisque j'étais indispensable, retrouver la chaleureuse synergie de mes collègues.

Seulement voilà, ne quittez pas, un correspondant va prendre votre appel... A peine bonjour, au fait on ne t'a pas dit, ton bureau est au rez-de-chaussée maintenant, mais toutes tes affaires y ont été transférées ... Désolé, je n'ai même plus le temps de prendre un café... Tu sais il n'y a plus de projet intéressant, je serais toi... Tiens salut, tu es de retour ? A plus.

Voilà : il y a dix mois, je jonglais avec trois projets, travaillais douze heures par jour, recevais plus de cinquante mails et autant d'appels que ma secrétaire ne pouvaient filtrer, j'étais quelqu'un d'important, d'apprécié, avec qui il fallait compter car mes avis techniques étaient respectés et la plupart du temps, suivis. J'étais indispensable, j'avais un mal fou à prendre quelques jours de congés, et devais courir entre deux aéroports.

Et puis, un soir, en rentrant de voyage, un sinistre individu a grillé un stop et je me suis retrouvée aux soins intensifs. Beaucoup de chance, de l'avis général. Si vous le dites... J'ai vécu le premier mois comme dans un brouillard et je n'ai ainsi pas pu m'inquiéter de ces réunions extrêmement importantes où ma présence était obligatoire, et auxquelles... je n'ai finalement jamais assisté.

Et depuis trois semaines, le même scénario tourne en boucle pendant de très longues journées. J'arrive à huit heures. Je prends, seule, mon café au premier étage puis je rejoins mon bureau. Je ferme la porte, résiste à l'envie de rester dans l'obscurité, allume les néons surpuissants, m'assois à mon bureau et allume mon ordinateur. Un coup d'œil à mon répondeur, pas de nouveaux messages. Je soulève le combiné pour vérifier qu'il est bien branché. J'ouvre mes mails. Aucun. Bien. La journée commence.

Au début j'ai rangé consciencieusement mes dossiers, trié les papiers, réaménagé mon bureau, ajouté quelques posters... j'ai élaboré un nouveau système de classement, rangé par ordre chronologique les différentes revues, relu certains articles, puis l'intégralité (tiens, ils n'ont pas renouvelé mon abonnement : à voir avec mon nouveau chef...)

Mais à l'aube de cette troisième semaine, je me retrouve à court d'idées. Puisque je n'ai pas de travail propre, j'ai décidé, en attendant d'avoir des nouvelles de mon chef, de me rendre utile. Là tout de suite je n'ai rien à te donner... Oui, mais trop long à t'expliquer... deux voyages à préparer, les réunions d'information, mais tu n'es pas dans le groupe projet... J'ai du arrêter de proposer mon aide, je leur faisais perdre leur temps à m'expliquer qu'ils n'avaient pas le temps, puisqu'ils étaient débordés. Enfin tu sais ce que c'est...

C'est à ce moment que j'ai découvert les formidables ressources d'internet pour les âmes en peine. J'avais toujours eu la prétention de surfer intelligent, c'est-à-dire de retrouver un maximum d'information en un temps minimum. J'ai donc appris l'inverse, comment dépenser un maximum de temps à naviguer dans des sites plus ou moins pertinents afin de répondre à des questions aussi fondamentales que les dernières pièces à voir, les commentaires sur le dernier Musso, la nourriture la mieux adaptée au berger belge (mon chien) et comment créer un avatar unique. Lorsque je me lasse (de plus en plus vite en fait) de l'exceptionnelle richesse de ces sites je reste des heures à fixer ce téléphone débile qui se refuse à sonner.

Alors j'appelle une Coralie de plus en plus excédée :

« Coralie MANSON. Que puis-je pour vous ?

Coralie, je sais que je te dérange mais...

Ecoute Ophélie, je suis désolée, vraiment, mais là je vais avoir des problèmes... Il faut que je raccroche. A plus. »

Quant à mon autre sœur, elle reste sur répondeur. C'est plus sûr.

Alors d'un geste désabusé je consulte pour la énième fois mes mails : grâce à mes abonnements, je peux prendre connaissance des citations du jour, de l'humour du jour, du proverbe français, des unes des principaux journaux ; je prends le temps d'apprendre

ma leçon d'anglais du jour et la recette du jour (ça peut servir même si je ne cuisine jamais).

C'est ainsi que, en milieu de journée, décalage oblige, j'ai enfin reçu le mail tant attendu de mon nouveau chef M. JONHSON. Je l'imprime immédiatement et savoure déjà le retour mérité dans le monde de l'entreprise. Il a le mérite d'être précis et concis. Il me souhaite bienvenue dans l'équipe qui compte dix personnes, il m'informe que je suis la seule outre-Atlantique, qu'il prend note de ma prise de poste mais que pour le moment il n'a strictement rien à me confier. Seules des années de bonne conduite m'ont empêché de l'insulter à voix haute, cela m'aurait sans doute soulagée. J'ai rédigé une douzaine de réponses qui ont toutes fini à la corbeille. La journée s'est finalement achevée sur un épouvantable « et quoi, maintenant ? »

Et bien strictement rien. Ce mail n'a été suivi d'aucun autre. Je n'ai pas eu de contacts de qui que ce soit, et à mon grand étonnement, j'ai bel et bien touché ma paie à la fin de cet interminable mois.

Mon sens de l'humour commençant à être fortement entamé, j'en conclus qu'il me faut un plan d'attaque. N'ayant aucune nouvelle des Etats Unis, je décide de frapper fort et d'exiger de voir notre très chère D.R.H. en personne, réputée pour sa grande magnanimité et, qualité essentielle, sa compréhension de l'être humain, sa phrase préférée restant « je vous comprends parfaitement... »

Une petite semaine à patienter et j'obtiens mon rendez-vous.

En fait, je l'ai joué très pro, très sûre de moi, genre un mois à rien faire entre quatre murs ça m'a bien reposée et maintenant, j'aimerais la suite du programme. J'avoue avoir été désarçonnée lorsqu'elle m'a dit qu'elle ne comprenait pas mon problème. Evidemment si le poste ne me convenait plus, un départ arrangé pourrait s'envisager, si je souhaitais faire valoir mes talents dans une autre structure.

« Vous me parlez de licenciement ? »

- Non, bien entendu. Mais si vous souhaitez donner votre démission, nous pourrions envisager une prime de départ...

- Depuis 6 ans que je suis dans l'entreprise, j'ai toujours été très favorablement notée par mes supérieurs.

- Les projets sont différents aujourd'hui...
- En dix mois ?
- C'est certain.
- Mais enfin...
- Depuis votre retour, on me rapporte un comportement renfermé, voire hostile. Une nette tendance à vous isoler, j'ai été notamment informée...

- Vous vous moquez du monde !
- Surveillez votre langage, je vous prie. »

Et c'est avec une politesse ouatée qu'elle m'a signifié mon congé, sans manquer de m'assurer toutefois qu'elle prenait bien note de mes doléances.

Je suis donc retournée à mon bureau et ... j'ai finalement commencé à rédiger mon curriculum vitae.

« Ophélie ! Enfin tu réponds au téléphone ...

- Tiens, bonjour Coralie...

- Je me disais qu'on pourrait peut-être déjeuner

- Ah là désolée mais je n'ai même pas le temps de prendre un sandwich, j'ai une réunion avec le grand patron dans un quart d'heure, suivie de trois rendez-vous, et mon assistante est...

- Un diner alors ?

- Ce soir on va finir très tard, un dossier à boucler de toute urgence et demain je pars deux jours à Francfort, ma présence est indispensable et il faut aussi que je me rende à Londres. Alors je te rappelle à mon retour.

- A bient... »

Mince, je crois que j'ai raccroché un peu vite. Mais aussi avec des responsabilités comme les miennes, on n'a pas vraiment le temps. Les exigences professionnelles, enfin tu sais ce que c'est...

Risques psychosociaux

Eric SCILLEN

- Bonjour. Jean-Marie Kampf, de la Direction Générale.
- Ah, Monsieur Kampf ! Je vous attendais. Je suis Arnaud Bosch, le Directeur d'agence. Bienvenue chez nous... vous voulez un café ?
- Non, merci.
- Kampf ferma la porte derrière lui et s'assit sans plus attendre ; il fouilla dans sa serviette en cuir et en sortit un dossier jaune cartonné sur lequel figurait les coordonnées de l'agence.
- Je vous propose de rentrer directement dans le vif du sujet. J'ai un train à onze heures trente-six.
- Aucun problème.
- Très bien. Vous savez que ma visite s'inscrit dans le cadre du plan de prévention des risques psychosociaux ?
- Tout à fait.
- Depuis combien de temps êtes-vous en poste ?
- Deux ans et demi.
- Sans regarder son interlocuteur, Kampf s'appliqua à remplir les premières cases d'une fiche de compte-rendu.
- En terme de climat social, tout se passe bien dans votre agence ?
- Bosch ne répondit pas tout de suite.
- Disons... autant qu'il est possible dans le contexte actuel.
- C'est-à-dire ?
- J'ai peut-être une collègue un peu plus en difficulté que les autres.
- Vous voulez dire une collaboratrice ? C'est bien vous le manager de cette agence, n'est-ce pas ?
- Oui... une collaboratrice.
- Qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle serait un peu plus en difficulté que les autres ?
- L'autre jour, après notre réunion du vendredi, je l'ai retrouvée en larmes. Prostrée dans le couloir.
- Et alors ?
- Alors elle m'a dit que la pression sur ses objectifs devenait trop lourde. Et qu'elle n'en pouvait plus.

Kampf s'arrêta de noter et, pour la première fois, regarda son interlocuteur dans les yeux.

- D'accord mais comment pouvez-vous être sûr que ses difficultés au travail soient la principale cause de son mal-être ? Elle connaît peut-être d'autres difficultés dans sa sphère privée. Vous ne lui avez pas demandé ?

- C'est-à-dire... c'est délicat. Je ne suis pas censé m'immiscer dans sa vie personnelle.

Kampf soupira.

- Dans le cadre du plan de prévention des risques psychosociaux, l'entreprise s'engage à mettre toute une batterie d'actions en œuvre. En tant que membre de la ligne managériale, vous allez être formé à la compréhension, la détection et la prise en charge de ces risques, de façon à être en capacité de soutenir vos collaborateurs.

- La détection et la compréhension, il me semble que c'est déjà fait puisque je vous en parle ! La collaboratrice se plaignait aussi de la surcharge de travail.

- La gestion de la quantité de travail, c'est avant tout une question d'organisation. Probablement qu'elle ne sait pas s'organiser.

- Non, on ne peut pas dire ça. Ça correspond à une réalité. En termes de planning, je suis obligé de la solliciter sur des champs qui ne sont pas les siens.

- Alors allégez son planning, si c'est une réalité !

- Mais je ne peux pas ! Le planning, avec deux personnes en arrêt maladie et une autre en congé maternité, je n'ai aucune marge de manœuvre. Au point que j'en suis régulièrement à boucher les trous.

- Ça fait partie de votre fiche de poste, il me semble.

- Tout à fait et je ne m'en plains pas. Mais jusque dans une certaine mesure. Et pour en revenir à ma collègue... pardon... collaboratrice, à partir du moment où nous sommes déjà en sous-effectif chronique, je ne vois pas comment je pourrais alléger son planning !

- Si je comprends bien, vous avez du mal à boucler votre planning.

- Oui, par manque d'effectifs.

- Je ne vous parle pas de vos effectifs, je vous parle de votre planning. Donc vous avez du mal à boucler votre planning.

- ... oui.
- Alors j'ai une bonne nouvelle pour vous.
- Vous allez enfin m'attribuer les deux personnes en CDD que je réclame depuis des mois ?
- Non, mieux que ça ! La Direction va mettre en place des groupes d'analyse de pratique pour vous, les managers. Ces groupes vont permettre le partage d'expérience avec l'objectif de favoriser un mode de management qui soit de nature à améliorer l'organisation du travail dans les agences.
- Bosch grimaça.
- Ce n'est pas vraiment ce que...
- Mais attendez avant de juger ! C'est incroyable de réagir comme ça ! La Direction Générale met en place des actions pour vous aider et vous les condamnez avant même de les avoir testées !
- Bosch ouvrit la bouche mais aucun mot n'en sortit. Son corps tout entier sembla parcouru d'un tremblement nerveux.
- Revenons à ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Vous avez évoqué cette collègue un peu plus en difficulté que les autres. Ce sont les mots que vous avez employés, je me trompe ?
- Non.
- Alors de quoi se plaignent les autres ?!
- De la surcharge de travail.
- C'est là où je ne vous suis pas, Bosch. Si vous, les managers, commencez à parler de surcharge de travail, on ne va pas s'en sortir ! Enfin, qu'est-ce que vous voudriez ?! Que l'on n'ait rien à faire ?!! Mais une entreprise n'est pas une maison de retraite, Bosch ! On est là pour travailler, pour décrocher des contrats, gagner des parts de marché ! Alors oui, il faut se retrousser les manches ! Oui, on transpire ! Oui, c'est difficile ! Mais on y arrive. Et on y arrive tous ensemble. Et c'est ça votre rôle, Bosch ! C'est vous, le Directeur de cette agence. C'est vous qui devez porter ce discours, cet enthousiasme. Cette volonté ! Alors s'il vous plaît, je ne veux plus vous entendre parler de surcharge de travail.
- A présent, Bosch semblait ratatiné sur son siège, écrasé sous le poids des responsabilités.
- Nous sommes d'accord, Bosch ?
- ...

- Nous sommes d'accord ?!
- ... je ne sais pas, quels mots voulez-vous que j'emploie pour parler de la charge de travail ?
- Il faut déjà que vous vous positionniez comme un communicant. Que vous commenciez par bien communiquer. Voyez-vous Bosch, c'est aussi cela le dialogue social. La maîtrise de la communication. Il y a du travail ? Tant mieux. Enormément de travail ? C'est parfait, ça signifie que nous sommes compétitifs. Maintenant, une fois cela posé, interrogez-vous sur la meilleure façon d'aider cette collaboratrice à atteindre ses objectifs. Encouragez-la. Dites-lui que vous êtes à son écoute, que votre rôle consiste justement à l'accompagner. Vous comprenez ?
- Sans attendre de réponse, Kampf se leva.
- Bien. Y a-t-il autre chose ?
- C'est-à-dire... j'aurais voulu évoquer avec vous mon cas personnel. Je fais des journées de douze heures et...
- Vous aussi, vous avez du mal à vous organiser ?
- Je ne crois pas, c'est juste que...
- Ecoutez, il y a prochainement une formation d'une journée, « Gestion et optimisation de son temps » pour les managers. Je vais vous y positionner.
- Non merci, je ne préfère pas.
- Mais pourquoi donc ?
- Ça va me faire perdre une journée de travail. Je préfère encore me débrouiller moi-même.
- Vous êtes sûr ?
- Certain.
- Ah la bonne heure ! Vous voyez que ça fait du bien de parler, d'échanger ! De prendre le temps de communiquer. Ça permet de vous faire prendre conscience que vous avez des ressources que vous n'utilisez peut-être pas au maximum.
- ...Kampf consulta sa montre.
- C'est bientôt l'heure de mon train. De toute façon, je crois que nous avons fait le tour ?
- Oui. Nous avons fait le tour.
- En tous cas, vous ne pourrez pas dire que la Direction ne se mobilise pas pour vous aider à résoudre vos difficultés. Ça fait

toujours plaisir de voir que l'on peut aider ses collaborateurs. N'oubliez pas que nous comptons sur vous et sur votre implication ! Et n'oubliez pas. Vos objectifs, c'est la seule chose qui doit compter ! Alors bonne continuation et merci pour votre accueil !

- De rien.

Une fois seul, Bosch resta un moment sans rien faire, assis devant son bureau les yeux dans le vague. Puis il se reprit et décida d'aller se faire un café. Un café fort, très noir. Il allait en avoir besoin ; une fois de plus, la journée s'annonçait longue...

Satisfaction

Jessica BUSI

Un sourire. Une main tendue. Un autre sourire. Un geste de la main.

Je reprends la route. Et même s'il pleut très fort, je ne peux m'empêcher de sourire. Un signe de satisfaction.

« J'ai fait du bon travail » me dis-je, à voix haute.

Il me reste une heure avant d'arriver mais le trajet me semble tout à coup moins pénible, moins long...

Je revois ce sourire. Je repense à ces mots :

« Merci beaucoup. J'ai été enchanté de vous rencontrer car j'ai compris tout ce que vous m'avez expliqué et que vous êtes très sympathique. »

Quoi de plus banal ? Rien. Quoi de plus gratifiant ? Rien.

Je suis fière de moi, mon cœur fait des bonds.

J'ai bien eu du mal à me réveiller ce matin, mais ça en valait la peine. C'est ça, après tout, qui me permet d'avancer : le travail.

Quand je suis en arrêt maladie, je m'ennuie. Quand je suis dépassée par les événements parce que j'ai beaucoup de travail, je râle, mais dans le fond, j'aime ça. J'aime prendre le temps de m'organiser, ranger, trier, mémoriser, téléphoner.

Qu'est-ce que je m'ennuierais si je n'avais pas mon travail !

Je suis heureuse quand le week-end arrive parce que c'est le moment de repos, où l'on se détache de ce bon stress, pour se relaxer.

Le lundi ne me dérange pas. Il annonce une nouvelle semaine qui commence, de nouveaux objectifs, de nouvelles choses à apprendre, de nouveaux buts à atteindre.

Je suis arrivée. Mon sac pèse lourd mais je ne suis pas garée très loin.

J'ouvre la porte et me voici chez moi. Mon appartement, mon nid douillet mais aussi mon bureau, mon lieu de travail.

Je suis seule pour finir les dernières tâches administratives qu'il me reste à faire. Je suis seule pour gérer mon travail.

Mon sourire est toujours là. Quel bon rendez-vous ! Quelle satisfaction d'exercer son métier de commerciale tout en conseillant de façon juste le client, sans rien lui cacher, par respect. Je me demande parfois comment j'ai pu, dans mon emploi précédent, ressembler de si près à ces gens que je méprise. Ceux qui vendent juste parce qu'ils doivent vendre, sans se soucier des personnes qu'ils ont devant eux, de leurs besoins, de leurs attentes et surtout de leurs moyens !

Je me demande parfois comment je ferais si un jour je devais changer d'emploi...

Etre une bonne commerciale, d'accord...

Perdre mes valeurs, pas question !

Et puis, il faut aussi savoir un peu se satisfaire. A moi, on me donne tout. Une voiture, un ordinateur, une imprimante, un téléphone, une carte essence, etc. En contrepartie, je dois leur donner beaucoup et faire ce que me demandent mes employeurs.

Après tout, il ne faut pas se leurrer : on a rien, sans rien.

Je souris à nouveau en repensant à tous ces rendez-vous réussis, tous ces gens satisfaits.

Il ne me manque qu'une chose : des collègues à retrouver pour leur raconter mes exploits !

Service de nettoyage

Isabelle FERRETTI-SCHANN

Dans ma boîte, je tutoie tout le monde. Sauf le directeur et les deux femmes de ménage. Je tutoie la jeune fille amène qui trône à l'accueil et qui me lance toujours des compliments sur mes tenues qui n'ont pourtant rien de raffiné. Je tutoie les collègues de mon rang qui, pour la plupart, sont et resteront des étrangers. Je tutoie mon hiérarchique direct qu'un paternalisme obligeant me rend familier. Je tutoie le géant de la comptabilité qui aime raconter des histoires drôles au goût limité – des blagues de blondes ou de belges qui valent bien les annales séculaires de Toto dont les enfants raffolent.

Je tutoie tout le monde, sauf le directeur et les agents de service.

Quand je travaillais en indépendant – en tant que consultante comme on se plaît à dire pompeusement dans mon milieu professionnel – je commençais ou finissais mes journées avec elles. Nous partagions des friandises en devisant sur ceux qui se comportent mal à leur égard, en actes ou en pensées. J'ai du flair pour percevoir les attitudes d'irrespect avant même qu'elles ne s'explicitent. C'est un peu comme si la Nature m'avait dotée d'un radar intérieur capable de détecter la moindre malhonnêteté ou de renifler toute velléité de flagornerie à des kilomètres à la ronde.

Avec l'une, j'allumais une radio mnésique et entonnais à tue-tête des chansons que d'aucuns trouvent légères. Il m'arrivait même de danser avec des balais crottés autour de la cireuse branchée. Avec l'autre, je défiais le monde contemporain en regardant la campagne géante allongée aux fenêtres d'une entreprise japonaise en invoquant le bon vieux temps et l'odeur des poulaillers – ces rouleaux âcres qui assaillent jusqu'à la nausée. Avec la troisième, nous évoquions en sourdine nos penchants pour le cinéma : elle, les comédies burlesques et les vieilles toiles en noir et blanc des années cinquante ; moi, les drames psychologiques qui troublent jusqu'à vriller le cœur. Nous trouvions un terrain d'entente autour de téléfilms proches du navet – ce dont j'ai besoin quand des insomnies puissantes me livrent à ce que je suis.

A la fin du vingtième siècle, mes missions d'intervenante extérieure m'imposaient des déplacements réguliers sur le territoire du Grand Est : je nichais dans un hôtel dijonnais qui exposait trois étoiles abusives. Au fil du temps, dans la froideur anonyme de l'établissement, j'avais réussi à me faire une alliée. Elle se prénommait Jocelyne, m'avait autorisée - pour ne pas dire obligée - à l'appeler Joe. « Avec un e à la fin, sinon, ça fait cow-boy !... Je n'suis pas extrêmement féminine, mais quand même, n'en rajoutons pas... » Elle me faisait l'amitié de monter le petit-déjeuner dans la chambre. Ce service n'étant pas compris dans le prix forfaitaire de la nuitée, le gérant ne dégageait pas de personnel pour satisfaire ce type de caprice. Joe s'était cependant portée volontaire, poussée par une empathie spontanée à mon égard.

Je connaissais par cœur sa façon de frapper à ma porte avec fermeté. Elle ouvrait tout de suite avec sa clé, avant même que j'aie pu bouger un orteil, me trouvait généralement en petite culotte, encore torse nu, avec ma première cigarette au doigt, m'en faisait ouvertement le reproche. Elle arborait toujours une blouse sans manche, à même la peau, juste avec un soutien-gorge à armatures qui laissait apercevoir une bretelle épaisse et blanche sur l'épaule. Elle avait toujours chaud, ouvrait mes fenêtres en grand, arguant que les mauvaises odeurs du tabac s'infiltraient partout. Ma mère-poule d'adoption se collait alors dans mon dos et me frottait le haut des bras pour me réchauffer. Même quand je n'avais pas froid.

« Habillez-vous, ma p'tite dame, vous allez croiser la mort dans cette tenue !... C'est pas avec la graisse que vous avez sur le ventre que vous allez être protégée du froid, nom de diou ! Bon, des croissants, vous avez vu ? J'en ai mis trois. Personne m'a vue à la cuisine, alors j'en ai mis trois. Et le jus d'orange, vous me le laissez pas ! Je l'ai vu que vous m'avez pas tout fini, hier ! C'est plein de vitamines, les agrumes... Vous le savez, ça ! Bon, il faut que j'y aille maintenant, j'ai la chambre de l'autre malotru à faire, vous savez, celui qui est dans le commerce et qui est dans la douze, je vous en ai causé hier... Allez hop, je file, à demain.

- A demain, Joe. Promis, je le boirai, le jus d'orange. Bonne journée ! »

Joe me parlait souvent des beaux messieurs en costume trois pièces que je côtoyais de loin au restaurant. Selon ses dires, c'étaient tout bonnement des cochons. « Il ne faut pas croire, leur apparence bien limée, c'est du pipeau, pas besoin de gratter longtemps le vernis... » ; « De véritables porcs, les beaux messieurs ! Et avec ça, ça te snobe comme pas permis et ça te dit à peine bonjour ! » ; « Sous prétexte que quelqu'un est rémunéré pour ramasser leur saleté, ils laissent tout en plan dans leur turne... Chaussettes et slips sales compris. La démonstration évidente que l'habit ne fait pas le moine ! Pas besoin de justifier un tel proverbe, ça relève de l'observation. Il ne s'agit pas d'une opinion personnelle, c'est un fait : pur constat de désolation. »

Ses propos directs, brochant les écueils de nos sociétés, je les gobais comme argent comptant.

Joe avait remarqué que, moi, je remontais toujours rapidement les draps et la couverture – feignant un soin qui n'est pas mien – que je jetais mes disques à démaquiller dans la corbeille de la salle de bains, vidais mes cendriers dans du papier pour ne pas salir celle de la chambre. Le moindre pli vite effacé prouvait que je faisais plus d'efforts que dans ma propre maison. C'est aussi pour cela qu'elle m'aimait bien. Je crois.

Depuis une décennie, j'ai troqué mon statut de formatrice libérale pour le salariat. Dans ma boîte, les deux femmes de ménage s'appellent Francine selon un concours de circonstances qui n'a pas plus de sens que ça. Elles sont toutes deux assez petites et se mettent donc facilement à ma portée. Selon un hasard tout aussi stérile, l'une est une vraie brune, l'autre une vraie blonde et je ne sais laquelle préférer tant elles me sont sympathiques. Elles éprouvent chaque soir mes côtés bordéliques – oh combien ! – ont conscience des efforts démesurés que je tente pour laisser derrière mon passage un gourbi presque humain... Elles m'encouragent quand elles me sentent fatiguée, me passent la main dans le dos avec affection, ont toujours un mot gentil et plein d'esprit vers moi. De la pure délicatesse...

J'ai toujours apprécié la compagnie singulière des femmes de ménage. Elles ont des représentations institutionnelles tellement fines ! Elles dégoisent le nom de ceux qui quittent le bureau à cinq

heures pile, ignorent le ton de leurs talents, entourent avec discrétion ceux qui s'étaient juré de rentrer à dix-huit heures et qui se laissent déborder. Elles ont une connaissance du genre humain captivante et certaines de leurs assertions sont tout bonnement bouleversantes.

Le directeur, je le vouvoie pour des raisons complexes qu'il serait vain de décliner.

Travail

Samantha SOREIL

Éric se prépare rapidement un sandwich, visiblement anxieux. Ses mouvements sont rapides, il tremble presque : c'est le grand jour. Il a prévenu sa femme qu'il devait arriver tôt au travail ce matin, il va rencontrer le « boss » tant redouté.

« Au fait, je rentrerai certainement tard », jette-t-il en passant la porte d'entrée. Elle est à peine levée, elle soupire et hoche la tête d'un air désapprobateur.

En conduisant jusqu'au ministère, il passe en revue dans sa tête le déroulement de la journée. Il a les mains moites, lui d'habitude si calme, il perd tous ses moyens. « C'est idiot », se répète-t-il sans trop y croire, « je ne dois pas paniquer pour si peu ». Il se gare et monte les marches quatre à quatre. Il dépose rapidement ses affaires dans son bureau, avant de composer le numéro du secrétariat. Il s'assure de ne pas être dérangé de la journée, la secrétaire lui promet qu'elle filtrera les visites. Il s'installe devant son ordinateur, fébrile. Il n'est que sept heures, mais il est bien trop en forme. A vrai dire, il était tellement anxieux qu'il n'a pas dormi de la nuit, et a avalé presque un litre de café avant de partir, de peur de s'endormir sur son bureau. Il pianote sur son clavier avec une rapidité phénoménale, mais la nervosité et les tremblements dus à l'excès de caféine lui font faire de nombreuses erreurs. « Bon sang, concentre-toi ! », murmure-t-il pour lui même tout en tâchant de contenir les tremblements et les tics nerveux qui commencent à le parcourir, comme à chaque fois qu'il est soumis à un stress intense. Organiser un raid contre l'ennemi suprême lui demande bien plus d'énergie qu'il ne l'aurait cru.

La matinée passe trop vite : il envoie e-mail sur e-mail, et appelle tous ses collaborateurs qui auraient pu ne pas vérifier leur boîte électronique. Un peu avant midi, il soupire : le plus dur reste à venir, mais tous les contacts sont pris, ils lui ont tous assuré leur soutien. Jonglant entre le clavier et la souris, les yeux rougis car rivés à l'écran pendant cinq heures consécutives, il avale le repas qu'il s'est préparé le matin sans même prêter attention au goût des

aliments. Il ne sort que brièvement de son bureau pour aller chercher un énième café au distributeur, il n'en a plus dans son thermos.

« Et ben mon vieux, qu'est-ce qui se passe, t'as pas l'air dans ton assiette aujourd'hui ! ». Éric sent une réplique cinglante monter dans sa gorge, mais il la retient juste à temps, s'il réagit différemment des autres jours, il a peur de faire capoter son plan. C'est Christian, un collègue avec qui il s'entend très bien et avec qui il est toujours heureux de plaisanter, mais aujourd'hui, franchement, ce n'est pas le moment. Il se compose un sourire qui ne fait malgré tout pas très sincère, les traits de son visage sont trop tirés et sa mâchoire refuse de se décrisper. Il lui assure que tout va bien, et décline du plus poliment qu'il peut l'invitation à manger. Christian l'observe d'un air soupçonneux et le regarde partir en hochant la tête d'un air désapprobateur.

Éric devient encore plus anxieux, l'heure de la confrontation approche. L'enjeu est énorme, et il a peur d'être mis à l'écart ou même renvoyé s'il ne fait pas face correctement. Il n'a pas le droit à l'erreur, il est peu probable qu'il ait une seconde chance : il lui sera difficile de réunir à nouveau tout le monde en même temps. Il vérifie dans la glace si son apparence est toujours irréprochable, et aplatit nerveusement un épi rebelle qui ne cesse de se redresser. Il a profité de son insomnie pour accorder un soin particulier à son apparence, car lorsque l'image que lui renvoie la glace lui plaît, il est bien plus efficace. Il reste un moment à inspecter son reflet, ce type au visage trop tendu et aux valises noirâtres sous les yeux ne lui convient pas du tout. Il s'asperge le visage d'eau fraîche mais rien n'y fait. Brusquement, il regarde sa montre. Une bouffée d'adrénaline l'envahit, il a manqué ne pas être à l'heure ! Il monte les marches si vite qu'il en est essoufflé et s'engouffre dans son bureau, son cœur battant la chamade. Il a quelques minutes d'avance, heureusement, il déteste être le dernier. Au final, c'est la préparation qui prendra du temps, la confrontation en elle-même sera très brève, se dit-il pour se rassurer. Il sait parfaitement, cependant, que la moindre erreur dans la préparation pourra lui être fatale. « Si on procède étape par étape, tout devrait bien se passer », tente t-il de se convaincre. Il transpire malgré la

climatisation qui assure une température plutôt fraîche, et ses doigts glissent sur les objets lorsqu'il s'efforce de mettre un peu d'ordre sur son bureau.

Le logiciel de vidéoconférence est ouvert, la plupart des participants sont déjà en ligne. Éric avait été très clair : les retardataires ne seront pas attendus, mais il sait bien qu'il faudra revoir sa marge de tolérance, il a besoin de tout le monde. Soudain, la porte du bureau s'ouvre, son chef se détache dans l'encadrement de la porte et Éric se retrouve secoué par une décharge d'adrénaline. Le regard qui se pose sur lui est désagréable et un brin suspicieux, les yeux du nouvel arrivant tentent de discerner ce qui se trame sur l'écran d'ordinateur, mais Éric a pris soin de fermer rapidement toutes les fenêtres.

« Qu'est-ce que vous fabriquez, Dubois ? »

Le ton est très sec, le but est visiblement de prendre Éric au dépourvu. Il tente de ne pas se démonter et d'inventer une excuse plausible en moins d'une seconde.

« Je m'occupe de la connexion internet, certains bureaux se sont plaints de coupures ce matin, j'essaie de voir d'où vient le problème ». Sa voix est bien plus assurée qu'il n'aurait pu l'espérer, le chef n'a plus d'autres choix que de s'en aller, sans toutefois oublier de lancer à Éric un regard désapprobateur.

Une fois qu'il est bel et bien parti, Éric referme sèchement la porte d'un air exaspéré. C'était moins une ! Finalement, c'est lui qui est en retard, l'instance a commencé. Il se connecte de nouveau, son avatar niveau quatre-vingts a fière allure, il faut dire qu'il s'en occupe davantage que du réseau du ministère. C'est un guerrier, taillé pour le combat, et il est devenu par accord tacite le leader de sa guild. Tous les personnages sont prêts à le suivre, il sourit à la perspective de passer la fin de journée à mener son combat contre le boss redoutable, la victoire lui permettrait d'accéder à des niveaux cachés. Il tente de maîtriser les tics nerveux qui le parcourent, certainement dus à son addiction aux jeux en ligne et à la peur que son chef réapparaisse au moment le moins opportun...

Un homme indispensable

François THIERY

Harry allait au travail à pied, tôt le matin. La foule commençait à emplir les rues, mais l'uniforme de Harry, t-shirt bleu sans manches orné d'un poing tenant un éclair, le tout jaune doré, faisait s'écarter les gens sur son passage. Il marchait vite, s'échauffant déjà les muscles. Au bout de vingt minutes, il arriva à la centrale locale de la Compagnie, énorme cube bleuté, chaque façade ornée du symbole poing-éclair. De nombreuses files d'hommes, vêtus comme lui, entraient dans le cube par différentes portes. Il se joignit au flux des travailleurs de sa section, suivit le couloir d'accès.

Celui-ci, baigné d'une lumière bleue, débouchait sur un énorme ascenseur de verre. Une fois plein, il s'enclencha automatiquement, descendit, amenant les ouvriers directement dans la salle de la section, par son plafond.

La salle était énorme. Le mur qui défilait dans leur dos était quasiment nu, à part deux symboles géants de la compagnie de part et d'autre du conduit de plexiglas de l'ascenseur. Les deux murs voisins étaient parcourus de nombreux escaliers et ascenseurs plus petits menant à des salles de repos et à des douches, à la cantine et aux bureaux de l'Administration.

Mais le mur du fond était ce qui impressionnait le plus. Couvert de plates-formes régulièrement espacées, reliées entre elles par des escaliers et des monte-charges, il donnait l'impression d'un grand immeuble d'une dizaine d'étages dont on aurait enlevé la façade. Sur les plates-formes, à intervalles réguliers, on distinguait des paires de trous ronds d'une vingtaine de centimètres de diamètre, espacés de moins d'un mètre. Les Trous à Bras, ou les Bouches Noires, comme on les appelait.

Aussi rapidement qu'il le put, Harry monta les escaliers menant à son poste. Le signal n'allait pas tarder. Il s'assit sur sa chaise ergonomique, commença à s'échauffer les bras. Ses camarades, sur toute la longueur de la plate-forme, faisaient de même. Eux aussi,

ils frissonnaient d'impatience joyeuse, d'excitation, comme avant un combat.

Une voix résonna dans un haut-parleur : « Attention, enclenchement dans vingt secondes... dix-neuf... dix-huit... » Harry contracta tous ses muscles.

« ... onze, dix... »

La tension grimpa, on entendait presque les mâchoires se crispier.

« ... quatre, trois, deux, un... Enclenchement ! »

Cent paires de bras se ruèrent dans cent paires de trous, avec un cri bestial. Harry sentit les poignées à longue gâchette au fond des trous, dans lesquels ses bras s'étaient enfoncés jusqu'au coude, glissant sur le caoutchouc noir.

« Prise en main ! »

Harry saisit les poignées, tous ses doigts prêts à serrer la gâchette.

« Attention, paré au mouvement... Partez ! »

Comme tous les autres, Harry se mit à écraser entre ses mains puissantes les gâchettes de métal, puis les relâcha, puis les reprit encore, en un mouvement puissant et régulier.

Puis la voix annonça :

« Transition effectuée. Variation de puissance instantanée inférieure à 1,5%. Très bonne performance. »

Un immense hurra secoua la section. Le cycle de deux heures commençait.

La pénurie de combustibles fossiles à laquelle l'humanité avait fini par arriver avait de curieuses conséquences. Harry se surprit à penser qu'en dix ans de métier, les choses avaient changé. Par patriotisme, par solidarité, les ouvriers avaient accepté de travailler de plus en plus. Les vacances étaient rares, les loisirs rendus limités par la fatigue physique. Le salaire était plus que confortable, bien sûr. Mais cela ne rachetait pas tout. Qui plus est, Harry avait entendu dire que la consommation mondiale d'énergie, après avoir très fortement chuté au cours du siècle passé, repartait maintenant en flèche. Les muscles des uns chauffaient les jacuzzis des autres. Ce genre d'appareil, comme beaucoup d'autres trop dispendieux en énergie pour un but futile, avait presque disparu cinquante années en arrière, mais revenait en force sur le marché. On parlait même de revenir aux transports individuels, ce qui aurait fait bondir

n'importe quel analyste sérieux ou politicien soucieux de son électorat dix ans auparavant. Harry était tellement plongé dans ses pensées qu'il fit quelques mouvements de trop à la fin du cycle.

Une semaine plus tard, c'était la visite médicale mensuelle. Le médecin lui posa les questions d'usage, lui fit une prise de sang, la passa dans l'analyseur.

« Vous êtes légèrement anémié, mon vieux. Vous viendrez pendant un mois tous les matins, un quart d'heure avant votre horaire, et je vous ferai une piqûre fortifiante. C'est compris ? » Harry acquiesça à contrecœur. Il mit longtemps à s'endormir ce soir-là. Décaler son emploi du temps pour une prétendue anémie le contrariait. Et il avait peur qu'avec le travail permanent de ses bras et une piqûre quotidienne, la cicatrisation soit lente et désagréable. Sur ce point, il se trompait : le médecin lui fit tous les jours une piqûre dans le dos. L'injection était longue, assez douloureuse, et le dos de Harry lui fit mal pendant une semaine, puis il s'habitua.

Puis les maux de tête arrivèrent. Ils devinrent rapidement intolérables, la nuit surtout.

Harry attendit que ça passe.

Ça ne passa pas.

Lors des pauses, Harry prit l'habitude de déambuler dans les couloirs. Il attendait son heure. Le destin la lui donna : ce jeudi, l'infirmerie était exceptionnellement vide.

Il entra et ferma la porte. Il essaya maladroitement de procéder comme le médecin : il se préleva un peu de sang avec une lame, en mit une goutte sur un support, enclencha l'analyseur. Heureusement, tout était automatisé. Sur l'écran de l'ordinateur se mirent à défiler des lignes de chiffres et de noms compliqués. Harry ne comprenait pas tout, mais la dernière colonne indiquait perpétuellement « normal » en lettres majuscules. Il cliqua sur « suite », et cette fois-ci deux lignes indiquaient « anormal-taux trop élevé » en face de « fer » et « nickel ». Du fer, cela ne le surprit pas : il savait que l'anémie était causé par une carence en fer, donc qu'on lui en ait injecté une dose massive était cohérent. Mais du nickel ... ??

« Pourquoi du nickel ? » se demanda-t-il à voix haute.

« Je vais vous l'expliquer, M. Luca. »

Harry se retourna. Celui qui lui avait répondu portait le costume-cravate bleu des cadres de la compagnie, et des lunettes à monture d'écaille. « Suivez-moi. » fit-il, faisant demi-tour, s'attendant visiblement à être obéi. Harry lui emboîta le pas.

Ils marchèrent quelques minutes dans les couloirs, et arrivèrent finalement devant une porte à serrure codée, que l'homme ouvrit. Il fit entrer Harry, et referma la porte derrière eux.

La pièce comportait quelques établis, instruments de mesure, ordinateurs, et au centre, une machine qu'Harry n'avait jamais vue mais qu'il identifia : un appareil de test reproduisant le principe des « bouches noires », mais pour un seul bras.

« Mettez votre bras dans la machine, M. Luca, et faites le mouvement habituel. »

Harry s'exécuta de nouveau.

« Bien, reprit son interlocuteur. Je vais enclencher les capteurs. Cet écran, ici, indique la puissance électrique que vous fournissez. Vous le voyez ? Bien. Maintenant, arrêtez votre mouvement et regardez attentivement l'écran. »

Harry cessa de presser la gâchette. La puissance retomba à zéro. Puis remonta un instant. Puis retomba à zéro. Puis remonta. Harry eut un haut-le-corps. Comment continuait-il à fournir de la puissance alors qu'il n'actionnait plus la gâchette ? Il se tourna vers l'homme, bouche bée.

« Le rythme ne vous rappelle rien ? » fit celui-ci avec un petit sourire.

Harry tourna de nouveau son visage vers l'écran. Les pics de puissance s'enchaînaient toujours, à un rythme assez régulier. Et Harry comprit.

« Ce sont les battements de mon cœur... Grâce aux métaux que vous m'avez injectés... »

« Exact. Ce sont des nanoparticules de fer-nickel, magnétiques. La variation de champ magnétique causé par leur déplacement dans votre sang entraîne une production d'électricité dans les bobines de cuivre entourant la gaine de la gâchette. L'amélioration de rendement global est de l'ordre de quelques pour cent. Vous comprenez maintenant ? »

« Je comprends... Vous avez fait des essais à grande échelle en les injectant aux ouvriers lors des visites médicales... »

« Toujours exact. Vous êtes intelligent, mon ami. »

Harry ôta son bras de la machine, et se leva lentement.

« Il ne me semble pas avoir dit que j'étais votre ami. A aucun moment. Je dirais même que je trouve que ce que vous faites est... détestable. »

« Réfléchissez à ce que vous dites, Harry Luca. »

L'homme s'allumait tranquillement une cigarette. Harry prit une profonde inspiration.

« J'ai réfléchi. Je crois que je vais vous casser la figure. »

L'homme appuya sur un bouton. Une trappe s'ouvrit au plafond, un énorme disque noir en sortit. Harry se sentit soulevé du sol. Le corps soudain à l'horizontale, il se reçut brutalement sur le disque, le visage tourné vers le sol, trois mètres plus bas.

« Je vous l'ai dit, fit l'homme, ces particules sont magnétiques. Donc, un aimant puissant vous attire à lui. Elles sont également précieuses. Je vais vous les enlever en essayant de ne pas en perdre une seule. Vous comprendrez que je n'ai pas le temps de faire ça proprement. »

Une trappe s'ouvrit dans le sol, et un dispositif complexe en émergea. Harry vit un baquet, des pinces. D'un tube noir, un rayon laser jaillit, à la verticale, frappant quelques centimètres à gauche de sa tête, faisant fumer le métal. Un laser capable de trancher des membres.

La dernière pensée d'Harry Luca fut d'espérer qu'il commence par la tête.

Une épure

Nathalie MORGADO

D'aussi loin que je me souviens j'ai toujours voulu être médecin du travail. Ma vocation naquit lorsque j'entendis à la radio le témoignage d'un ouvrier perclus de douleurs. Je n'avais sûrement pas compris grand-chose aux troubles musculo-squelettiques mais cela suscita ma vocation. J'exercerais donc ce métier avec passion et conviction.

C'était il y a quelques années. Aujourd'hui je poursuis une carrière d'ange au ciel et il n'y a pas photo : les conditions de travail sont nettement meilleures que sur Terre.

Étudiant, j'ai peiné à convaincre mes parents. Mon père était chirurgien, ma mère neurologue. Ils ne comprenaient pas que je choisisse cette voie réservée dans leurs esprits à des élèves moins brillants.

- Tu ne connaîtras jamais les joies du libéral !

- Toutes ces années d'études pour analyser du pipi dans des gobelets !

Ils ne furent pas les seuls à me critiquer. Pour beaucoup, un médecin du travail n'était pas un vrai médecin. L'attitude de tous ces gens me blessait, m'outrait profondément. Je campais sur mes positions. Je ne comprenais pas qu'on puisse dénigrer le désir d'améliorer la vie des salariés. C'était quelque chose qui nous concernait tous !

J'étais de nature extrêmement colérique. Souvent je m'emportais contre quiconque n'était pas de mon avis que ce soit un employeur, un salarié, un collègue ou des proches. Ma carrière en pâtit. Mais mon métier me paraissait noble et j'aurai défendu becs et ongles la profession.

Car nous ne sommes pas égaux devant le travail ! Les disparités sont abyssales, les satisfactions comme les souffrances aussi ! Si travailler reste essentiel à notre équilibre économique et psychologique, n'oublions pas aussi que cela use, fait mal, tue parfois ! Chaque jour de nombreuses personnes paient un lourd

tribut à ce Minotaure moderne! Or la médecine n'est-elle pas le soin et à défaut, le soulagement des maux ? La santé au travail était la VOIE.

A cette époque j'étais médecin du travail dans un service inter-entreprises. J'étais également dans un état de nerfs permanent. Je m'étais mis à douter de tout. Le monde du travail était trop dur, trop cruel. Moi seul voyait juste. C'est pourquoi les patients m'agaçaient, les employeurs m'irritaient, mes collègues m'ennuyaient. Plusieurs échecs dans des prises en charge d'addiction et de harcèlement avaient ébranlé mes certitudes. Mes missions n'étaient simples qu'en apparence : recevoir des salariés et trouver des solutions pour améliorer leurs conditions de travail. En réalité, j'avais l'impression de me battre contre des moulins à vent. J'étais épuisé. Ce matin là, l'homme que je recevais était content d'avoir retrouvé un emploi. Après une lecture sommaire de son dossier, je me livrai au contrôle de sa vue, de ses oreilles. Je le pesais, posais les questions d'usage. Tout était en ordre. L'homme paraissait vaillant. J'allais porter la mention "apte" sur le bordereau idoine quand je réalisais subitement que je n'avais pas fini l'examen.

- Déshabillez-vous, lui dis-je.

- Pourquoi ? demanda-t-il en palissant.

- Il le faut.

Il s'exécuta à contrecœur, me présenta son dos avec un soupir.

- Tournez-vous !

Je découvris alors une longue cicatrice qui partait de son torse jusqu'à l'aîne.

- Que vous est-il arrivé ?

- J'ai été greffé...

- Il y a longtemps ?

- Trois mois.

Et il me demandait de le déclarer apte pour un poste de maçon sur un chantier !

- Monsieur, je crois que vous êtes malade...

Je venais de finir de me rincer la bouche (il avait un solide uppercut) quand un patient entra sans être annoncé.

Cela m' hérissa davantage. Cet homme avait déjà fait appel à moi son patron le harcelant du matin au soir.

J'avais déjà vertement tancé les deux protagonistes : l'employeur parce qu'il abusait de sa position de force, le salarié parce que je n'en pouvais plus de sa passivité. Je pensais avoir réglé l'affaire grâce au mot magique : "Prud'hommes". Mais il était à nouveau devant moi dans un état psychologique pitoyable ! Il avait même les larmes au bord des yeux, ce qui me mettait les nerfs à vif.

- Que se passe-t-il encore ?

- Cette fois il m'a battu !

- C'est à dire ?

J'étais effaré et désarmé par son explication. J'avais presque envie de le gifler pour le faire réagir.

- A chaque fois que je lève la tête il me tape, continuait l'homme en me montrant son front bosselé.

- C'est inadmissible ! Vous ne devez pas accepter de vous faire traiter ainsi !

- Mais j'ai peur de perdre mon travail ! Qu'allez vous faire pour moi ?

- Et vos représentants syndicaux ?

Il haussa les épaules

- Il faut aller aux prud'hommes cette fois-ci !

- Mais je vais perdre mon travail ! Je comptais vraiment sur vous...

- J'irai le voir, dis-je alors tout en regrettant aussitôt car il s'agissait d'une corvée dont je me serai bien passé. Mais vous, qu'allez vous faire ? Chercher un autre emploi ?

- Mais non ! s'indigna-t-il. Pourquoi voulez-vous que je démissionne ?

Quel crétin ! Je le mis à la porte, excédé.

Ma matinée fut accaparée par des cas disparates et fatigants : une jeune coiffeuse que je déclarais inapte m'invectiva avec fureur en déclarant que je brisais sa vie ; j'usais une boîte complète de mouchoirs pour absorber les pleurs d'une caissière dépressive; le récit désenchanté d'une manutentionnaire dont le travail quotidien se résumait à tasser des cartons m'acheva...Je terminais mes consultations avec la certitude que le monde du travail était une jungle remplie de loups et de brebis. Et dire que je devais faire

l'arbitre ! Tâche impossible et démesurée ! Je sombrais finalement dans un profond état de découragement, tentant malgré tout d'écouter les plaintes d'une jeune et jolie employée de banque, contrainte de piétiner des heures durant derrière son comptoir.

Mes après-midis étaient dédiés aux entreprises. Je disposais de peu de temps à consacrer à mon obligation de formation continue et au traitement des dossiers en souffrance. J'avais toujours l'impression de courir après le temps et cela m'angoissait de plus en plus.

J'étais souvent "de camion" : je recevais dans un simili camping-car les salariés qui ne pouvaient venir à nous. Entre deux patients j'essayais de rédiger mes rapports mais j'étais sans cesse dérangé. A cette époque je ne supportais plus de devoir effectuer un travail en miettes. Constamment sollicité il m'était impossible d'effectuer une tâche en continu. Quand l'événement arriva, je visitais une entreprise qui ne respectait pas la prévention du risque chimique. J'étais furieux. Comment l'employeur pouvait-il mépriser autant les recommandations que je lui avait faites ! Les bidons de produits dangereux étaient mal rangés, sans étiquettes. Beaucoup d'employés présentaient des difficultés respiratoires, leur nez coulait en permanence et leurs yeux étaient irrités. J'avais prescrit des équipements de protection en vain car personne n'en portait ! Quant aux douches oculaires elles n'étaient même pas déballées : je demandais à rencontrer le responsable.

- Mais ils n'en veulent pas de vos trucs! se défendit ce dernier.

Après un entretien avec le personnel je dus admettre sa bonne foi.

- Vos lunettes sont très moches, me dit même une salariée.

Ce fut la goutte d'eau. A quoi cela servait-il que je me décarcasse ? Voulait-elle vraiment perdre ses yeux? Pas belles mes lunettes de protection ? Quelle sotte ! Je pétais un plomb. Je la saisis et la secouais violemment. Ce fut la plus grosse colère de ma vie. Je ressentais un profond sentiment d'échec doublé d'une forte douleur à la poitrine. Les gens se plaignent que le monde du travail est cruel et injuste et quand on leur propose des solutions ils les refusent !

La rage me submergeait, je devins écarlate puis suffoquai.

Ce n'est que plus tard, quand l'ange numéro 1 me distribua mes ailes, que je compris que je m'étais tant impliqué dans mon travail que j'y avais laissé le cœur.

A.V.S.

Laure BRUSA

1er prix du concours 2006

J'en ai plein les ... tu me fais ... Espèce de ...

Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.

“ Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose ” et les injures reprennent.

Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.

Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.

J'essaie de me justifier : “ j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment ”.

“ Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ”.

“ Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ”.

“ Non, non, c'est moi qui pars ”.

Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.

Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.

Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.

Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, ...

La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.

Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.

Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

endre de cigarette s'y est incrustée ; les murs , les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.

Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable...juste un peu de poussière...

La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.

“ C'est pour toi “

Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.

Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.

Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.

“ Mets un peu plus d'ail “. Il y en a quatre gousses. “ C'est pas assez”.

La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.

Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.

Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterrand.

Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.

Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique...

Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.

Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.

Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure...

Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.

“ Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température”.

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.

“ Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ”.

“ Non, non, quand je m’allonge c’est pire ”.

Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d’habitude, et que les vapeurs de l’alcool ne se sont pas toutes évaporées...

J’étais en vacances quand ma remplaçante l’a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l’hôpital tout seul, d’une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.

Je pense encore à lui.

Et aussi à elle, qui l’a remplacé.

A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.

Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l’air de la campagne.

Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c’est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu’elle ne dort pas.

Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.

Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.

Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu’ils ont construite de leurs mains.

On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.

L’après-midi, quatorze heures “ vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ”.

Encore un rituel, celui des “ Feux de l’amour ”.

Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu’elle regarde son feuilleton.

“ Vous faites trop de bruit, et puis je l’ai fait, asseyez-vous ”.

C’est un ordre. Alors je m’assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.

“ Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? ”

“ T'é ! pour pas quelle se sente seule !! ”

L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.

Pour lui donner quelques miettes.

Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.

Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.

Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.

Je suis aide à domicile et je les ai aimés ...

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

1^{er} prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.

Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts. Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.

Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance. La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien.

Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.

Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.

Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.

Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.

La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un coeur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les coeurs.

Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.

Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampes et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.

Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ça ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.

C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit coeur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...

Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.

Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.

Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.

Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ça fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au coeur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.

Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.

Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?

Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications. C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on. C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un coeur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver. Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le coeur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un coeur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

1^{er} prix du concours 2008

*de : Nina Legendre
à : Charline Benalouah
date : 27/09/2028, 9h10
objet : Demande de recherche*

*Charline,
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC
pour 9h30.
Nina*

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.

- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?

- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.

- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.

- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.

- Génial ! T'es une vraie copine toi !

Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »

- Ta gu..., fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.

Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.

- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.

Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.

- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?

- Ça y est, je l'ai encore eu !

- Hum ? Tu peux être plus explicite ?

- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte ? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?

- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.

- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?

- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.

- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.

- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce que si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.

- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.

Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.

Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.

9h50. Plus que 20 minutes.

Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrement doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.

« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.

Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.

- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.

Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.

- Asseyez-vous, je vous en prie.

Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.

- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?

- Franchement ?

- Bien sûr. Je suis là pour ça.

- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.

- Hum, vous savez manifestement tout de moi.

- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?

- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous...

Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.

- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?

- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?

- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?

- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?

- Non, non, bien au contraire. Mais...

- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.

Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.

Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !

Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Le pain de tous les jours

Dominique ROLLAND

1^{er} prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.

Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi.

...

Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.

« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».

Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.

M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.

Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.

Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».

Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.

Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.

Il paraît que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.

Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.

J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.

.../...

C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.

Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.

Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.

Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.

En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.

Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.

L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.

Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l'métier qui rentre » qu'il a dit.

.../...

Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.

On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.

On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.

D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.

Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain. Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.

Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j' préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j' comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères... L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserme.

Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.

Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés. C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement. Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la journée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.

Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.

C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.

Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase...

C'est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.

C'est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n'y pensais jamais, je n'en ai jamais manqué, c'est pour ça... On le mange distraitement, on l'achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l'on devient exigeant... Y'en a qui le foutent à la poubelle parce qu'il est rassis.

Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise... A l'autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l'aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s'arrondira en chapatis, le pain de sa famille. A l'autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.

« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t'enlever ta liberté pour assurer ton pain ». C'est Camus qui disait ça.

Je n'ai pas la réponse, je ne suis pétrie d'aucune certitude. Alors je fais du pain...

Donner des nouvelles du travail, tel est notre objectif et la raison du rendez-vous que nous vous donnons depuis 5 ans.

Rendez-vous à ceux qui veulent écrire sur leur travail ou sur ce qu'ils savent du travail des autres...

Rendez-vous aussi à ceux, beaucoup plus nombreux, qui veulent en lisant ces "Nouvelles du Travail", en savoir plus. En savoir plus sur la place du travail dans la société, dans la vie, sur l'évolution de la relation entre le travail et la vie.

Chaque année, nous nous retrouvons pour célébrer ces nouvelles dans le cadre de la Semaine pour la Qualité de Vie au Travail, qu'organise le Réseau ANACT. Les lecteurs de ce recueil, comme ceux des précédents, verront bien que c'est plutôt les difficultés de la vie au travail qui façonnent le plus grand nombre des nouvelles. C'est un très beau défi que d'espérer trouver, dans les années à venir, de plus en plus de pages sur la Qualité de la Vie au Travail qui, plus que jamais, semble devoir être une des voies pour renforcer un ciment social qui semble fragilisé.

Serge DELTOR
Directeur ARACT Languedoc-Roussillon

